



Bohème

Mathieu Gaborit

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HÉLIOS
CONCOURS D'IMAGINAIRE

MATHIEU
GABORIT
BOHÈME



TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Page de titre

LES RIVES D'ANTIPOLIE

PRÉLUDE

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

CHAPITRE 3

CHAPITRE 4

CHAPITRE 5

CHAPITRE 6

CHAPITRE 7

CHAPITRE 8

CHAPITRE 9

CHAPITRE 10

CHAPITRE 11

CHAPITRE 12

CHAPITRE 13

CHAPITRE 14

ÉPILOGUE

RÉVOLUTSYA

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

CHAPITRE 3

CHAPITRE 4

CHAPITRE 5

INTERMÈDE

CHAPITRE 6

CHAPITRE 7

CHAPITRE 8

CHAPITRE 9

CHAPITRE 10

INTERMÈDE

CHAPITRE 11

CHAPITRE 12

INTERMÈDE

CHAPITRE 13

CHAPITRE 14

CHAPITRE 15

ÉPILOGUE

Du même auteur aux Éditions Mnémos

Mentions légales

Colophon

MATHIEU
GABORIT
BOHÈME

**MATHIEU
GABORIT
BOHÈME**

LES RIVES D'ANTIPOLIE

PRÉLUDE

Léon Radurin appartenait au premier régiment de reconnaissance des hussards pragois. Il commandait la septième section des échassiers voltigeurs. Ses vingt-deux hommes étaient fatigués. Depuis trois jours, la section progressait à travers l'écryme, en territoire ennemi, pour éviter tout contact avec les postes frontières pentapoliens.

Les ruines ralliées une heure plus tôt constituaient la première halte digne de ce nom. Le lieu-dit des Orphelines se résumait à trois piliers de pierre tronqués, limés par les vents du nord. Avant la guerre, on comptait sept autres piliers conçus pour soutenir une vaste plateforme eiffelienne où travaillaient, de jour comme de nuit, une centaine d'ouvriers pragois. Aucun n'avait survécu aux bombardements des dirigeables pentapoliens. La superstructure et les machines de forage avaient disparu, balayées par les obus de 105.

Assis à califourchon sur une poutrelle en saillie, Léon observa la brume qui ourlait l'horizon. Si le vent jouait en leur faveur, la septième section pouvait s'y fondre le temps de rallier les abords de la traverse Geriakov où campaient des éléments avancés de la flotte pentapolienne.

Dix-neuf kilomètres les séparaient encore de l'objectif et l'expérience n'y ferait rien : une peur viscérale logerait toujours dans un coin de son esprit dès lors qu'il se hisserait sur ses échasses pour s'engager sur l'écryme. Une vieille connaissance, presque une amie. Son dernier examen psychiatrique datait du mois dernier. Une formalité obligatoire et un supplice pour la plupart de ses hommes. Pour lui, un moyen d'appréhender la peur, de la domestiquer. Les psychiatres militaires posaient des mots sur son angoisse et engageaient chaque officier à ne pas la sous-estimer.

Son regard glissa sur l'écryme. Une immensité hostile, une mer visqueuse et létale. Sa couleur variait du brun au vert en fonction des saisons et de la luminosité. Parfois, Léon parvenait à apprécier le spectacle, surtout au lever du jour lorsque les premières lueurs de l'aube se réfractaient à la surface. Une considération intime qui pouvait théoriquement lui valoir une mise à pied par la commission psychiatrique. Pour ses soldats et l'immense majorité de ses contemporains, l'écryme incarnait la mort.

Il frissonna, releva le col de sa vareuse et abandonna la poutrelle pour rejoindre le cartographe qui déjeunait à l'écart.

Ernst Sarvi n'était pas un soldat et dépendait de l'autorité de la Grande-Loge cartographique. En dépit de sa jeunesse – il n'avait pas encore vingt-trois ans –, Léon le considérait comme un bon élément. En trois mois de service, il s'était imposé comme un guide fiable et discipliné.

Ernst ne se mêlait jamais à la troupe, faute d'être considéré comme un hussard. Son prédécesseur avait attendu onze mois avant de pouvoir partager son premier repas en compagnie de la section. Pour l'heure, le cartographe grelottait dans son lourd manteau de cuir vert sombre, le casque posé sur les genoux. Le crâne rasé, le teint pâle et les lèvres bleutées, il souffrait du froid en silence.

— Mangez, ça vous réchauffera, dit Léon.

Léon s'accroupit à côté de lui.

— Je n'ai pas faim, souffla Ernst.

— C'est un ordre. Mangez.

Le cartographe hocha la tête et mordilla le bout d'un biscuit. Léon lui tendit une fiole en fer-blanc :

— Buvez ça.

— Vodka ?

— De contrebande, sourit le capitaine. Elle est infâme.

— Non merci.

Léon avala une gorgée.

— Vous y viendrez, dit-il. Comme les autres.

— J'en doute, capitaine.

— Faites attention, Ernst. Vous savez ce qu'on dit chez les voltigeurs ?

Léon montra des soldats réunis en grappe au sommet d'un pilier :

— La discipline s'arrête là où commence le bon sens, poursuivit-il. Eux l'ont bien compris. Ça résume bien ce que je pense. Adaptez-vous, mon garçon. Et vite, parce qu'on ne va pas vous attendre.

— Noté, capitaine.

— Mes hommes vont dormir un peu. Deux heures. Je vous dispense de tour de garde. Essayez de pioncer un peu. On va attendre que la brume s'épaississe et la suivre vers l'est.

— Je dois calculer notre route, faire quelques ajustements.

— Alors grouillez-vous et dormez au moins une heure.

Léon baissa les yeux sur le casque du cartographe.

— Je l'ai porté une fois, dit-il. Chez vous.

— Je sais, capitaine.

— Il est foutrement lourd.

— On est entraînés pour ça.

Léon gardait un souvenir précis de l'épisode. En vertu des accords qui liaient l'armée à la Grande Loge, chaque officier était en droit de porter au moins une fois ce casque réservé aux cartographes en activité. L'essai avait eu lieu dans les bâtiments officiels de la Cartographie pragoise.

Décor somptueux, vastes bibliothèques feutrées et salles des plans dont les murs s'ornent d'immenses cartes d'état-major que des employés – livrée rouge et or et échasses pneumatiques – corrigent d'heure en heure grâce aux informations prélevées sur le terrain.

La forme et la taille du casque rappellent à Léon ceux que portent les soldats d'élite de la 18^e Scaphandriers. La comparaison s'arrête là. Une fois les clapets verrouillés et les spallières de soutien fixées aux épaules, Léon mesure la prouesse technique et éprouve une vague sensation de vertige.

Une lorgnette magnétique se déploie à l'intérieur du casque et se cale sur son orbite gauche. Dès lors, il suffit d'un simple clignement de paupière pour passer en revue d'innombrables cartes d'état-major miniaturisées. Aux dires du cartographe qui supervise l'expérience, les

meilleurs d'entre eux taillent leurs cils de manière à commander un stylet de correction mû par impulsions électriques.

Le hublot de droite offre une vision panoramique grâce à un système de miroirs intégrés. D'une voix presque gourmande, le cartographe précise que des filtres chimiques permettent de distinguer les profondeurs de l'écryme...

Léon grogna et se releva. Depuis trop longtemps déjà, il consacrait ses permissions à élaborer d'improbables prototypes sur le modèle entrevu ce jour-là. Un passe-temps, un moyen parmi d'autres de meubler le temps et le silence d'un logement de fonction bien trop grand pour un homme seul.

— Un jour, nous nous passerons de vous, lâcha-t-il.

— Peut-être bien, capitaine.

— C'est certain, Ernst. Les monopoles ne sont pas éternels.

Deux heures plus tard, Léon rassembla sa section sur le pilier le plus large. La brume noyait les Orphelines, le ciel avait disparu.

— Quatre heures de route, mes enfants. On s'encorde. Colonne par deux, mousquets chargés. Caporal Grog, vous suivrez à dix mètres derrière moi. J'ouvrirai la route avec le cartographe. Dans trois heures, nous franchissons la longitude cent soixante. Si le vent ne se lève pas, on tentera de prendre position dans les ruines de... Rappelez-moi le nom, Ernst.

— Kesvinsky, capitaine, précisa le cartographe. Village de Kesvinsky. Abandonné en Fructidor sept cent soixante-cinq. Quatre bâtisses émergées, au dernier relevé.

— Des foutues ruines, donc. Silence absolu. On observe, on prend nos clichés, on note les mouvements pendant les deux jours qui suivent et on se replie. Même chose si on est repérés. Pas d'engagement. Au premier coup de feu, on dégage. C'est clair pour tout le monde ? Parfait. En avant.

Un à un, les hussards abandonnèrent le pilier pour se hisser sur leurs échasses, prendre position en deux colonnes égales et s'encorder sous le regard plissé de leur capitaine qui distinguait tout juste les silhouettes les plus avancées.

Ses hommes en place, Léon les imita en compagnie du cartographe. L'écryme se referma lentement autour de ses échasses. Les battements de son cœur s'accéléchèrent. Il expira une longue bouffée d'air, noua la corde tendue par le caporal autour de sa taille et donna le signal du départ.

Léon savait que la brume rendait ses hommes nerveux. Il avançait lentement, guidé par le murmure assourdi du cartographe dont la voix filtrait à travers une fine résille métallique :

« Déclinaison de six degrés dans cent mètres... fosse naturelle à trente mètres... taux d'acidité à vingt-deux pour cent... débris à trois heures... »

Une bruine tiède commença à tomber. Les hommes firent halte pour enfiler leurs cirés puis reprirent leur progression.

Chacun se concentrait sur ses échasses. Léon, lui, fixait les entraves fixées à l'avant, deux minces ailerons en alliage léger. Une vieille habitude, peut-être même une forme de superstition. Les entraves constituaient une pièce maîtresse. Sans elles, le mouvement perdait sa fluidité et rendait la marche infiniment plus laborieuse.

Léon n'avait chuté qu'une seule fois en douze ans de service sous le drapeau pragois. L'accident revenait régulièrement le hanter dans ses cauchemars. Rien, pas même les simulations à l'entraînement, ne préparait un homme, et *a fortiori* un soldat, à vivre une telle expérience. Un moment de pure panique, la réalité soudaine d'un drame que chacun avait imaginé au moins une fois dans sa vie.

Le corps qui percute la surface, la sensation de s'enfoncer dans une huile tiède et la fumée, cette fumée noire et grasse qui s'élève presque aussitôt de vos vêtements rongés par l'acide. Le drame se joue en moins d'une vingtaine de secondes. Accepter de se dresser à la verticale, de laisser ses jambes disparaître sous l'écryme. Retenir sa respiration pour éviter d'inhaler la fumée, croiser les échasses et, d'une torsion étudiée, s'arracher à l'étreinte poisseuse. Se déshabiller enfin, sans perdre un instant. Conserver son équilibre, retirer ses bottes qui fondent à vue d'œil, semées de cloques, les jambières de protection, la vareuse, les gants... Se retrouver nu, l'esprit tétanisé, le

corps tremblant, le regard hébété, tandis que votre uniforme achève de se consumer à la surface.

Léon porta la main à son cou et épousa le creux des cicatrices laissées par l'écryme. Neuf petits trous d'un rose pâle sur le chemin de la pomme d'Adam qui, par temps chaud, rendaient sa déglutition douloureuse.

La brume s'épaississait et réduisait la visibilité à moins de cinq mètres. Léon éprouvait un malaise indéfinissable. Par deux fois déjà, un soldat avait trébuché dans sa colonne et exercé une tension dangereuse sur la corde.

Léon jeta un œil sur sa montre. La septième section marchait depuis une heure.

— Halte. Échasses en faisceau, pause de cinq minutes.

Un murmure de satisfaction monta de l'arrière. Les deux colonnes s'immobilisèrent, les cordes furent dénouées. Léon se porta à hauteur du cartographe.

— Où en sommes-nous ? demanda-t-il.

— Pas assez loin, capitaine. La brume me gêne. Mes filtres fonctionnent mal, j'avance en aveugle, je dois me repérer au plan. Cela prend plus de temps.

Le caporal Grog surgit de la brume.

— Mon capitaine... faut qu'on avance, dit-il.

Léon fronça un sourcil.

— Plus tard. Je fais le point avec le cartographe.

— Cette brume, je la sens pas, grommela Grog. Y'a un truc qui cloche par ici. Les gars font moins attention.

Léon lui fit signe de patienter et agrippa le cartographe par l'épaule.

— Attaque au gaz ?

— Je ne pense pas, capitaine.

— Ce n'est pas une réponse. Oui ou non ?

— Non, bien sûr... mais le caporal a raison, il faut avancer.

— Grog, fais passer le mot : masque à gaz pour tout le monde. Mousquet à l'épaule et sabre à la main.

— J'y vais.

La brume happa le hussard. Léon raffermi sa prise sur l'épaule du cartographe.

— Va falloir être plus précis, garçon. Je n'engage pas mes hommes sur une intuition. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je n'en sais rien, capitaine.

— Une ruine dans la zone ? Un endroit où on pourrait s'arrêter ?

— Non. À moins de rebrousser chemin sur les Orphelines. Rien de plus proche.

— Pourquoi voulez-vous qu'on avance ?

— Mes instruments se dérèglent, capitaine. Si on ne sort pas de la brume, je risque de vous... perdre.

— Et merde.

Léon dégaina son sabre et retira son shako pour éponger la sueur qui perlait sur son front. Malgré le froid, il étouffait sous sa vareuse. Soudain, Grog refit son apparition, le visage raidi.

— Joseph a disparu, dit-il d'une voix sourde. Permission de briser le silence ?

Les yeux du capitaine s'étrécirent.

— Négatif. Une chute ?

— On n'a rien entendu... Il n'est plus là, c'est tout.

— Alors il est mort. Section en formation défensive. Possible qu'on soit tombés sur des scaphandriers. Cartographe, vous ne quittez pas le caporal des yeux.

Léon organisa lui-même le déploiement de la troupe en cercle de manière à couvrir le périmètre. Le brouillard rendait la manœuvre délicate. Les hussards n'étaient plus que de vagues formes brunes. Deux soldats se télescopèrent et manquèrent de basculer dans le vide.

— Allez, en place, allez, soufflait Léon entre les rangs.

Le silence revint. Tous retenaient leur souffle, les nerfs à vif.

Léon sursauta au premier coup de feu. Un tir de mousquet au nord de leur position. Une balle siffla au-dessus de la section.

La voix d'Igor, méthalumien d'origine, gronda dans la brume :

— Assaut par le nord !

Un cri, le crissement des sabres croisés. Léon s'élança et entendit le choc sourd d'un corps heurtant l'écryme.

— Igor, réponds ! cria Léon. Igor !

Deux échasses dressées devant lui s'enfonçaient lentement dans l'écryme. Il tournoya sur lui-même et vit soudain une silhouette jaillir à sa gauche.

— Joseph ?

Le hussard porté disparu comptait parmi ses meilleures recrues. Ancien fermier indépendant d'une traverse pragoise, il avait perdu sa famille dans les bombardements. Léon n'avait jamais douté de son engagement.

Joseph se dressait devant lui, le sabre posé sur l'épaule, l'uniforme éclaboussé de sang. Dans sa main droite, il serrait les cheveux d'Igor Lesko dont la tête coupée balançait mollement contre sa cuisse.

— Joseph, lâche ce sabre, murmura Léon. C'est fini.

Le hussard haussa les épaules, le front plissé.

— C'est un ordre, soldat : lâche ce sabre, répéta Léon.

Joseph grimaça comme si la voix de son capitaine lui blessait les oreilles. Il leva les yeux au ciel, lâcha la tête de son camarade et, les bras en croix, se laissa tomber en arrière.

Léon se recroquevilla sur ses échasses. Des gouttes claquèrent sur sa vareuse avec un chuintement sinistre.

L'écryme absorba le corps du hussard en moins de dix secondes, ne laissant à la surface qu'un mince lambeau de fumée noirâtre.

Léon était pétrifié. Joseph n'avait pas crié ni même essayé de se débattre. Il s'était suicidé en silence.

Grog apparut à ses côtés et fixa un court moment la fumée qui planait à la surface.

— Du gaz, articula Léon, une saloperie d'attaque chimique.

Il tenta de glisser le masque à gaz sur son visage sans y parvenir.

— Je vais vous aider, mon capitaine.

Léon le saisit par le col de sa vareuse :

— On décroche, mon ami. Au pas de charge. Avant que ce truc nous bouffe le cerveau.

Ils rebroussèrent chemin au moment même où un nouveau coup de feu retentissait à proximité.

Un second lui fit écho. Puis un troisième. Des hurlements couvrirent les suivants.

— Ennemi à l'est !

— Ennemi au sud ! Au sud !

Léon se précipita vers la mêlée, suivi de près par son caporal.

— Attaque au gaz ! Halte au feu ! hurla-t-il à travers l'embout de son masque.

Une balle le frôla. Une silhouette fugitive glissa sur sa droite. Léon s'immobilisa et troqua son sabre pour son pistolet de service.

— Grog, faut récupérer le cartographe. Va de ce côté, je pars de l'autre. Si un de nos gars te paraît bizarre, tu l'abats.

— Capitaine ?

— Fais ce que je te dis.

Léon croisa deux corps en surface avant de dénicher le cartographe tétanisé sur ses échasses.

— On bouge, Ernst, dit-il en l'entraînant par le bras. Allez... Suivez-moi.

Le cartographe résista. Une balle miaula dans leurs dos. Une autre souleva un petit geyser sous ses échasses.

— Bougez-vous, bon sang ! Faut qu'on témoigne de ce merdier. J'ai besoin de vous, Ernst. Allez, allez !

Le dénommé Hector apparut devant eux. Le petit Hector, le meilleur tireur de la section. Un rictus déformait son visage lunaire. Ses yeux noisette luisaient d'une joie malsaine. La vareuse ouverte, il se tenait le ventre à deux mains, les doigts couverts de sang.

— Recule, soldat, dit Léon en pointant le pistolet dans sa direction.

Hector remua la tête de droite à gauche, passa la langue sur ses lèvres et chargea brutalement le cartographe, tête baissée. La balle cueillit le jeune hussard en plein front. Son corps, freiné par l'impact, se dressa un bref instant et bascula dans l'écryme.

— Grog, cria Léon, j'ai le cartographe !

La brume résonnait d'échos assourdis, de duels sauvages engagés au sabre et au mousquet.

Le canon de son pistolet toqua contre le casque du cartographe. Il se pencha sur un cornet auditif.

— Ernst, soit tu avances, soit je te flingue et je prends ton casque, grinça-t-il.

Son arme glissa sur la poitrine du cartographe et s'immobilisa à hauteur du cœur. Une plainte sourde s'échappa du casque. Ernst s'ébroua et pointa le doigt vers le sud-ouest.

Les deux hommes fuyaient à un rythme soutenu depuis dix longues minutes. L'écho des combats s'estompait dans le brouillard. Grog n'était pas réapparu. Léon tâchait de maîtriser son souffle et d'oublier la douleur qui fusait dans ses cuisses. Il fallait survivre à ce qui venait de se passer. Témoigner et faire en sorte que l'ensemble des brigades engagées aux frontières pentapoliennes soit alerté.

La brume, toujours plus épaisse, se confondait avec l'écryme. Léon ne voyait même plus ses entraves fendre la surface et redoutait de perdre le cartographe dont l'allure ne cessait de faiblir. Le garçon était exténué. Léon lui fit signe de s'arrêter.

— Faut t'accrocher, Ernst, dit-il, à bout de souffle.

— Je n'en peux plus, capitaine.

— Fais-le pour Prague.

Ernst ricana et s'accroupit sur ses échasses.

— Ils sont derrière nous, avoua-t-il. Au moins trois ou quatre.

— Tu les vois ?

— Je les sens.

— Foutaises ! Tu les vois ?

— Capitaine...

Léon souleva le cartographe par les aisselles pour le remettre sur pieds.

— On y va, dit-il.

Ernst soupira et essuya la buée qui couvrait ses deux hublots.

— Donnez-moi une arme, dit-il. Je tâcherai de les ralentir.

— Tu vas mourir, Ernst.

— Je sais. Ils arrivent, ne perdez pas de temps.

Léon observa les alentours. La visibilité se réduisait à moins de trois ou quatre mètres. Il n'avait aucun moyen d'anticiper un assaut, d'où qu'il vînt.

- Ton casque, dit Léon.
 - Non, capitaine.
 - Tu veux crever ici, crève. Mais donne-moi ce casque, c'est un ordre.
 - Nos lois sont différentes, vous le savez très bien.
- Le pistolet de Léon cogna contre sa poitrine.
- Ton casque, répéta Léon.
 - C'est trop tard, admettez-le.

Léon avançait, la mâchoire serrée. Son cœur cognait dans sa poitrine, ses tempes bourdonnaient. Il n'avait pas eu le temps de fixer les spallières de soutien : le casque du cartographe pesait lourdement sur sa nuque et meurtrissait ses épaules. Il avait exécuté Ernst. D'une seule balle dans le cœur. Sa vie, pourtant, avait basculé avant, à la seconde où le caporal avait constaté la disparition de Joseph. Une balle venait encore de le frôler. Ses poursuivants se rapprochaient. Il les entendait et croyait même avoir reconnu la voix de Grog. Léon voulait vivre. À tout prix. Pour comprendre pourquoi, des vingt-deux hussards de la septième section, il était le seul à ne pas avoir succombé au gaz.

CHAPITRE 1

Les deux avocats-duellistes et leurs témoins avaient rendez-vous, à huit heures du matin, dans la cour carrée de l'université pragoise de Saint-Guy, toute proche de la cathédrale du même nom. Louise disputait une affaire importante pour le compte d'un haut fonctionnaire du ministère de l'Urbanisme, Athanase Novitch. Son adversaire était un journaliste, Igor Viesna, dont les articles discréditaient largement le client de Louise depuis le mois dernier.

Monsieur Novitch représentait une excellente affaire. Ses propositions pour la reconstruction d'une partie de la vieille ville avaient provoqué la foudre des journaux conservateurs. Inspiré par le mouvement gahaudique, il avait soumis à ses pairs un urbanisme de courbes et de volutes, et reçu, en contrepartie, pas moins de vingt-trois cartels. Louise les avait tous disputés en duel à la rapière.

Cette fois, pourtant, l'insulte constituait un motif suffisant pour justifier un duel au pistolet : les deux hommes se haïssaient.

Louise s'engagea sous la voûte de pierre qui menait à la cour de l'université et songea aux rares clients qui avaient pu la conduire à de telles extrémités. Des hommes et des femmes qu'elle respectait assez pour mettre sa vie en jeu. Quatre ans plus tôt, un tir malheureux avait manqué de l'écourter. Le projectile avait perforé sa poitrine, sous le sein gauche, et effleuré son poumon. Elle avait hérité d'un souffle court qui ne la gênait pas outre mesure, excepté lorsqu'elle jouait au badminton.

En moins d'une décennie, la cour carrée – vouée, jadis, à abriter un jeu de paume – était devenue un lieu exclusivement réservé au duel au pistolet. L'université la louait pour une somme modique à ses anciens élèves et se réjouissait de mettre ainsi à la disposition des plus jeunes un cas pratique en bonne et due forme.

Louise trouvait l'endroit sinistre même s'il se prêtait au jeu. Il fallait qu'aucun élément d'architecture ne soit susceptible de servir de point de mire pour l'un ou l'autre des deux partis. En l'occurrence, c'étaient des murs en pierre de taille entretenus avec soin et suffisamment hauts pour empêcher le soleil de gêner les tireurs aux premières heures du jour, deux portes équidistantes au sud et au nord et, spécificité des lieux, pas une seule fenêtre. Louise lui reconnaissait une qualité précieuse, une fraîcheur constante en été, qui évitait d'avoir la main moite et hasardeuse.

Son adversaire ne s'était pas encore montré. Elle consulta sa montre : il lui restait moins de neuf minutes pour apparaître. Au-delà, elle serait en droit d'exiger une amende.

Des sifflements lui firent lever les yeux. Des étudiants téméraires s'étaient engagés sur les toits pour assister au spectacle. Elle leur adressa un geste vague. Sa célébrité lui valait souvent des lettres enflammées ou des cartels rédigés sans talent. Elle déclinait les cartels, elle répondait parfois aux lettres d'amour lorsqu'elle se sentait seule.

Duelliste à dix-sept ans, avocate cinq ans plus tard, elle était devenue, malgré elle, une figure incontournable de la justice pragoise. Sept longues années la séparaient de son premier duel officiel. Sept ans d'insouciance et de plaisirs fugaces. L'argent n'avait jamais compté, ni même les amants de passage. Elle avait survolé sa vie et commençait tout juste à le regretter. Même Igcho, son témoin de toujours, trouvait qu'elle vieillissait et manquait d'entrain depuis le début de l'année.

Il se tenait juste derrière elle, gaillard trapu engoncé dans sa vieille redingote noire, le visage encadré par une barbe blonde et broussailleuse, le crâne coiffé d'un haut-de-forme de feutre grenat.

Louise l'avait engagé par hasard dans un café de Malà Strana, la vieille ville, où il vivotait en jouant du bastingue. Ils avaient sympathisé. Elle avait aimé sa ténacité ; il l'avait trouvée belle. Ils ne s'étaient jamais plus séparés.

Elle jeta un nouveau coup d'œil à sa montre.

— Six minutes, bon sang... ils se font désirer.

Louise connaissait mal son adversaire du jour, Vittorio Sperone, immigré vénicien installé à son compte dans un vieil immeuble des faubourgs. Neuf cartels, tous gagnés. Un nouveau venu qu'elle s'étonnait de voir représenter un journaliste comme Viesna.

— Tu es nerveuse, dit Igcho.

— Un peu.

— Sperone a accepté la cadence, dit-il. Cinquante secondes, y compris le rechargement. Quatre balles finalement.

— Quatre ?

Un duel au pistolet en tolérait deux, trois dans les cas les plus rares.

— Viesna veut que le sang coule, dit-il.

— Pour un peu, tu arriverais à me faire peur.

— Ne plaisante pas. J'ai eu du mal à obtenir des informations sur ce Sperone. Il surgit un peu de nulle part. Moi aussi, ça me rend nerveux.

— J'adore quand tu t'inquiètes pour moi.

— Arrête. J'ai vérifié : il est bien parti vivre trois ans sur les traverses sans laisser la moindre trace. Et j'ai bien cherché, crois-moi.

— Pas assez, visiblement.

Elle le gratifia d'un large sourire et l'embrassa dans le cou.

— Les voilà, dit-elle. En piste.

Trois hommes s'avançaient à leur rencontre. Louise n'aimait pas le premier, un ancien soldat de fortune qui louait ses services comme témoin. Par deux fois, ses toux chroniques avaient annulé le duel pour vice de forme. Elle connaissait bien le second, un garde-duel dépêché par le ministère de la Justice. En toute saison, il portait un même manteau de martre à col dur et remonté jusqu'au nez, des lunettes rectangulaires et un bonnet de feutre gris vissé sur le crâne. Compassé et dépourvu du moindre sens de l'humour, il comptait parmi les fonctionnaires les plus intègres et les plus zélés de la cité. Vittorio Sperone venait en dernier, habillé de noir, le teint livide, les joues creuses et les lèvres pincées.

— Il est mort de trouille, souffla Igcho.

Louise ne répondit pas. Elle se méfiait des comédiens et savait d'expérience que les secondes qui précédaient l'engagement

comptaient tout autant que son habileté au pistolet. Pour durer, il fallait savoir jauger son adversaire.

Le garde-duel présenta aux deux témoins les deux pistolets scellés et appela les avocats-duellistes à ses côtés.

— Êtes-vous prêts ? demanda-t-il.

Tous deux acquiescèrent d'un petit signe de tête.

— Conformément aux exigences des deux parties, j'ouvre ici même, en ce quatorze Frimaire, le duel au commandement qui opposera mademoiselle Louise Kechelev pour monsieur Athanase Novitch à monsieur Vittorio Sperone pour Igor Viesna. Je fixe la distance qui vous sépare à vingt pas. Vous tiendrez votre arme, le bras levé, le canon en l'air, contre la tempe. Vous ferez feu à mon ordre pour quatre balles. Le procès-verbal fera acte des blessures éventuelles. Mademoiselle Kechelev, choisissez votre arme.

Louise s'exécuta et retira le pistolet de son logement. Elle choisissait toujours celui du haut. Elle le soupesa et le pointa vers le ciel. Des étudiants applaudirent.

— Je le prends, dit-elle.

— À votre place, mademoiselle.

Louise prit position et vérifia sa tenue. Les cheveux ramenés en chignon, elle portait un costume noir réglementaire dont chaque couture, ou presque, obéissait à des règles strictes.

Vittorio Sperone rejoignit sa place. Le silence s'imposa sur les toits. Louise retira sa veste, la plia et la déposa devant elle, imitée par son adversaire.

— Armes levées, dit le garde-duel.

Louise frissonna au contact du canon sur sa tempe. Le garde-duel consulta sa montre à gousset.

— Feu, dit-il d'une voix posée.

Sperone déplia lentement le bras. Louise pivota sur le flanc et abaissa son arme pour lui laisser l'initiative. Elle décela, sans en être sûre, une lueur amusée dans les yeux du Vénicien.

Le premier coup de feu gronda, amplifié par les quatre murs de la cour. Louise sentit distinctement le souffle de la balle contre sa tempe

gauche. Les battements de son cœur s'accéléchèrent : Sperone avait visé pour tuer.

La mort ne faisait pas partie du métier. On tirait pour blesser et laver l'affront, même si le Code du Duel n'imposait aucune règle en la matière. Cet homme était en droit de l'abattre en toute impunité.

Elle leva son pistolet et tira. La balle souleva un petit nuage de poussière sur le mur opposé. Une bouffée de chaleur se répandit dans sa poitrine.

— Rechargez, dit le garde-duel.

Louise ferma les yeux et expira trois longues bouffées d'air. Elle s'était fait piéger. La voix du garde-duel claqua comme un coup de semonce :

— Tirez.

Elle bloqua sa respiration et fit feu dans la seconde qui suivit.

Vittorio Sperone poussa un cri rauque et tituba, le corps déporté par l'impact. Il s'affaissa sur les genoux, le visage crispé par la douleur. Une tache de sang fleurissait sur sa chemise, à hauteur de l'abdomen. Le garde-duel s'approcha à grandes enjambées et se pencha vers lui.

— Vous êtes en droit de tirer votre balle, déclara-t-il. Le voulez-vous ?

Sperone le repoussa d'un geste ferme, se releva lentement et adressa un mince sourire à Louise.

Un murmure de protestation s'éleva sur les toits lorsque le coup partit. Louise se figea : la balle venait de la frôler sur une trajectoire identique à la précédente.

Le garde-duel leva la main :

— Mademoiselle Kechelev l'emporte sur blessure, dit-il.

Deux médecins jaillirent de la voûte pour se précipiter au chevet du Vénicien. Sur les toits, on applaudissait. Pendant un bref instant, Louise fut incapable de bouger. Elle frissonnait de la tête aux pieds, enveloppée par l'odeur de poudre.

Un médecin adressa un petit signe de tête négatif au garde-duel. Louise s'avança et s'accroupit devant son adversaire.

L'homme râlait, les yeux révoltés. Un mince filet de sang s'écoulait sur son menton. Elle lui souleva la tête.

— Pourquoi ? souffla-t-elle.
— Il va mourir, dit un médecin. Écartez-vous, mademoiselle.
Elle sentit la main d'Igcho se poser sur son épaule.
— C'est fini, dit-il. Laisse-le.
— Pourquoi ? répéta-t-elle. Pourquoi, bon sang ?
Le corps tressauta et se relâcha. Le garde-duel extirpa sa montre.
— Décès constaté à neuf heures trente-trois minutes, déclara-t-il.
Mademoiselle Kechelev, j'attends votre procès-verbal avant dix-sept heures.

Louise s'écarta à contrecœur, soutenu par Igcho.
— Tu n'avais pas le choix, dit-il en l'entraînant vers la voûte.
Elle s'arrêta brusquement.
— Lui, oui, dit-elle.
Il l'interrogea du regard.
— Il n'a pas essayé de me tuer, Igcho. Il aurait pu le faire.
— Tu es sous le choc.
— Tu ne comprends pas. Il l'a fait exprès.
— Qu'est-ce que tu racontes ?
— Il n'a pas voulu me tuer, dit-elle d'une voix sourde. Il s'est suicidé.

Ils abandonnèrent l'université pour se réfugier au Funambule, un café enfumé tenu par un vieil ami. Le patron s'arrangeait toujours pour leur libérer les deux canapés du fond de la salle. Ils se lovèrent tous les deux sur le même, Louise blottie dans les bras d'Igcho.

Pendant un long moment, ils grignotèrent en silence les pâtisseries mises à leur disposition tandis que des livreurs se succédaient à l'entrée de l'établissement, les bras chargés de bouquets de roses.

— Tes étudiants sont généreux, murmura Igcho dans ses cheveux.
— Ils ont failli perdre une légende, sourit-elle en parcourant un petit mot qui accompagnait de nouvelles fleurs. Celui-là m'invite à dîner, j'accepte ?
— Tu es trop vieille.
Elle se décala dans ses bras pour voir ses yeux :
— C'est peut-être vrai, dit-elle.

— Je plaisantais.

— Je sais, mais tu as peut-être raison. J'ai eu peur, tout à l'heure.

— Sperone voulait partir en beauté, c'est tout. Si c'était un admirateur ? Faudrait que tu jettes un œil sur ton courrier. Si cela se trouve, tu l'as éconduit et tu ne t'en souviens même plus.

Il ricana et alluma une cigarette.

— Il aura voulu mourir de ta main, poursuivit-il. Amour déçu... une mort élégante.

— Les journalistes vont adorer, dit-elle d'une voix maussade.

Non, il y a autre chose.

— Tu te reproches un truc ?

— Je déteste qu'on se serve de moi. J'ai tué cet homme, ne l'oublie pas. S'il voulait se suicider, il n'avait qu'à faire comme tout le monde et se jeter dans l'écryme.

— Avoue que ça manque de panache.

Elle repoussa ses bras et se cala entre deux coussins.

— File-moi une cigarette, dit-elle, cela m'aide à réfléchir.

Il s'exécuta et commanda une nouvelle bouteille.

— Je l'ai tué, marmonna-t-elle dans un nuage de fumée. J'ai tué ce type parce qu'il ne m'a pas laissé le choix.

— Tu es pénible, c'est exactement ce que je te disais.

— Ou alors, on a voulu me faire peur.

— Un avertissement ?

— Ce ne serait pas la première fois.

Elle écarta une mèche de cheveux, le regard absent.

— Mon verre est vide, dit-elle.

— Excuse-moi.

Elle porta le verre à ses lèvres. L'absinthe la réconfortait.

— S'il avait voulu me faire peur, dit-elle, il m'aurait amochée. Bon sang, ce type était un excellent tireur, lg'. Il pouvait me loger une balle là où il voulait. M'écarter du métier définitivement.

— Un suicide, je te dis.

— Renseigne-toi encore, s'il te plaît. Fouille son passé. Je l'ai peut-être croisé quelque part. J'ai besoin de savoir.

— J'ai déjà cherché.

— Plutôt mal, d'ailleurs. T'es censé me protéger, me dire à qui j'ai à faire. Si Sperone voulait mourir, il y a forcément une raison. Cherche encore, paye ce qu'il faut. Tu as carte blanche.

— Je confirme, tu es pénible.

Elle haussa les épaules et acheva son verre.

— Je ne veux pas être seule, ce soir, dit-elle. Viens à la maison.

Il croisa les bras, le front plissé.

— J'en ai un peu marre, mademoiselle.

— De moi ?

— De ce petit jeu.

— Tu en veux plus ? dit-elle avec un sourire narquois. Pitié, jeune homme.

— Ça fait trois ans, Louise. Trois ans que je viens dans ton lit pour te consoler.

— Pour me baiser, c'est un peu différent.

— Cela ne te va pas d'être vulgaire.

— C'est toi qui l'es. J'ai cru que j'allais mourir ce matin et tu refuses de venir. Tu deviens grossier.

— Ça t'amuse, nous deux ?

Elle tira sur sa cigarette et souffla dans sa direction :

— Tu me rassures. Tu me fais du bien.

— Et moi ?

— Toi, tu es amoureux de moi.

— Va te faire foutre.

Ils se sourirent. Elle leva son verre pour trinquer :

— Aux garces, souffla-t-elle.

Ils burent et se turent un moment. Igcho grogna.

— Peut-être que tu devrais t'arrêter, dit-il.

Elle rit et tendit son verre.

— Louise, tu es saoule, fit-il en le remplissant.

— Possible.

— Trouve-toi un mari, des enfants, dit-il. Retire-toi.

— Ferme là, Ig'. Je ne veux pas crever d'ennui.

— Tu veux crever tout court ? Tu l'as raté.

— Quoi ?

— Tout à l'heure, ton premier tir, tu l'as raté.
— Et alors ?
— Tu résistes moins bien à la pression. Ta main tremblait.
— J'ai été surprise.
— Tu te souviens de Marienko ? Un coup de bluff, une balle perdue pour t'impressionner et prendre l'ascendant. Quand tu as répondu, tu n'as pas tremblé.

Elle ne répondit pas. Il vit ses yeux humides, son regard las. Il se leva.

— Laisse tomber, dit-il. Je vais passer à l'étude rédiger le procès-verbal.

— Merci, marmonna-t-elle.

Il l'enjamba pour quitter la table et déposa un baiser sur son front. Elle le retint par la nuque et chercha sa bouche. Il se déroba, un peu gêné.

— Pas cette fois, Louise.

Elle le laissa partir sans réaction. Elle aurait aimé s'excuser, le traîner chez elle et lui faire l'amour. Elle préféra se vautrer sur le canapé et songea à la chapelle électrique où son frère Linsk s'était marié. Une jolie chapelle semée de diodes et de sculptures en cuivre. Elle avait profité du spectacle comme une petite fille, de l'orage qui grondait à l'extérieur et de la foudre tant attendue qui avait fini par frapper au milieu de la nuit, canalisée par le paratonnerre pour bénir les mariés dans une lumière blanche, aveuglante, semée d'étincelles.

Elle n'y parvint pas.

*

La nuit tombait.

Louise mâchonnait une pâte traversière à base de champignons, les jambes ramenées contre la poitrine, le menton posé sur les genoux. Les serveurs dressaient les tables pour le soir. Des bougies rouges et jaunes distillaient une lumière chaude, un phonographe jouait un petit air parisien minimaliste.

— C'est toujours aussi infect, lâcha-t-elle.

— C'est le seul remède connu, dit Menko.

Son jeune frère flottait dans une redingote de satin gris, un foulard bleu nuit noué autour du cou. Louise adorait ce garçon au cœur de jeune fille, noctambule patenté dont les frasques faisaient trembler la vieille maison familiale.

— Les parents veulent te voir, ajouta Menko. C'est important.

— J'irai demain, d'accord ?

— Non, ce soir.

— Dis-moi ce qui se passe, soupira-t-elle.

— J'en sais trop rien. Père avait l'air vraiment inquiet.

— Aide-moi, dit-elle en lui prenant la main.

Elle chancela sur ses pieds, prise de vertige.

— L'absinthe te consume, murmura Menko.

Elle acquiesça avec une grimace et le suivit dehors.

Un fiacre les attendait devant le Funambule. Ils abandonnèrent le quartier estudiantin pour celui de la haute bourgeoisie, situé au cœur de Mala Strana. Le fiacre ralentit son allure lorsqu'ils s'engagèrent dans les petites rues du quartier. Ils longèrent d'interminables façades en pierre de taille jusqu'à la rue d'Ostap où la famille Kechelev possédait une importante demeure datant du siècle dernier.

Menko paya le fiacre puis ils traversèrent le jardin jusqu'à la grande porte en bronze de l'entrée. Sa mère, Natalia, leur ouvrit, petite femme au corps noueux vêtue d'une vieille blouse bleue, ses longs cheveux blancs ramenés en chignon.

— Louise... tu es si pâle.

— Un duel au pistolet, mère, dit Menko. Mesdames, je vous laisse.

— Tu ne restes pas ? s'étonna Louise.

— Non, je ne suis pas invité. De toute façon, la politique n'a jamais eu besoin de moi.

— Laisse-le donc à ses amants, dit sa mère en poussant Louise à l'intérieur de la maison. Menko, tâche d'être sage !

Louise la suivit dans le grand escalier qui menait au premier étage

où logeait une partie de la famille.

— Nous allons au bureau, dit sa mère.

Le bureau, l'autre monde. Louise avait un décor sous les yeux, une simple façade de théâtre. Ses parents, immigrés lanskois, finançaient la révolution moscovite. Aux yeux des Praguois, ils faisaient figure d'honnêtes bourgeois, un couple solide qui tenait une petite entreprise de transport. La famille Kechelev disposait de trois dirigeables loués à une manufacture aéronautique de la lointaine Eole.

Louise ne partageait pas l'engagement de ses parents, du moins pas en profondeur. Elle se contentait parfois d'assurer la défense d'un sympathisant ou de transmettre des messages à une cellule pragoise, notamment dans le milieu étudiant.

Un passage secret dissimulé dans la bibliothèque du salon menait au bureau. Louise n'aimait pas venir jusqu'ici. Le bureau en question se résumait à une coursive étroite – un mètre cinquante de largeur – qui épousait les contours de la maison entre les fenêtres du premier et du deuxième étage. En dépit des conduits d'aération qui débouchaient sur le toit, Louise étouffait dans cette atmosphère saturée par les odeurs d'encres, d'huile et de produits chimiques.

Elles se frayèrent un passage entre les plaques de métal et les disques, disposés le long des murs, que les Kechelev acheminaient en secret dans les soutes de leurs dirigeables. Sur les fines plaques de fer, Louise apercevait les titres qui avaient peuplé son enfance : *Le Vengeur*, *l'Égalité*, *Que Faire ?* Autant de journaux clandestins et de pamphlets qui fleurissaient dans les rues de la grande cité moscovite. Quant aux disques de cire, ils reproduisaient les discours de théoriciens révolutionnaires qui œuvraient dans l'ombre des cafés praguais acquis à la cause.

Après avoir franchi un premier coude, Louise perçut le martèlement régulier des machines. L'imprimerie occupait le pan sud de la coursive. Petite, Louise ne parvenait pas à s'endormir lorsqu'un grincement caractéristique résonnait dans la maison, signe que ses parents rejoignaient le bureau. Elle se réfugiait dans le salon avec ses poupées et veillait jusqu'à ce que le ronflement de l'imprimerie

décline avec les premières lueurs de l'aube.

Une bouffée de chaleur la frappa au visage. Elles croisèrent Gouchka, le jeune faiseur, qui travaillait officiellement comme jardinier. Il s'écarta et les salua d'une main grasseuse, le visage éclairé par un sourire fatigué. Elles le dépassèrent et finirent par déboucher dans la partie sud du passage secret.

La chaleur était telle que son père y travaillait torse nu. À soixante-sept ans, il avait gardé un visage énergique même si l'air vicié des machines pourrissait son organisme. Il avait frôlé la mort plusieurs fois, terrassé par des toux interminables qui le laissaient au bord de l'asphyxie. Dans la famille, personne n'osait aborder la question : Piétr Kechelev était un homme fier.

Il sursauta lorsque Louise posa une main ferme sur son épaule.

Elle lui fit signe de rebrousser chemin. Ils se retrouvèrent dans la partie ouest, à l'écart de l'imprimerie. Piétr s'affaissa contre un mur, visiblement exténué. Louise observa en silence sa mère tamponner le torse en sueur de son mari.

Son père vieillissait à vue d'œil : ses rides se creusaient, ses cheveux survivaient en mèches pâles et vagabondes. Ses yeux, seuls, pétillaient encore d'une foi aveugle.

— Nous avons cassé deux pistons ce matin... dit-il. Gouchka m'a donné un coup de main, mais elle va continuer à faire ce boucan.

Nous ne pourrons pas travailler cette nuit, le vent est tombant.

L'imprimerie fonctionnait au rythme des tempêtes, dès lors que le vent devenait suffisamment puissant pour animer les éoliennes installées dans le parc voisin et couvrir ainsi le bruit de la machine.

Son père porta une gourde à ses lèvres et but une longue gorgée.

— Louise, dit-il, nous avons perdu le Lysandër. Presque un an de travail. Plusieurs centaines de tracts, les disques de Polokov, de Baloukine, et tant d'autres... Il faut rattraper le temps perdu.

Travailler plus, beaucoup plus.

— Vous en faites déjà bien assez.

— C'est pour bientôt, ma chérie. Le tsar est en sursis.

Il toussa et pointa le menton en direction de sa mère.

— Ta mère a été nommée à la tête de l'Union des femmes pour l'ensemble de l'Antipolie. Elle coordonne toutes les cellules. Elle va même recevoir la camarade Michka qui fera le déplacement depuis Paris, tu te rends compte ?

— Félicitations, dit Louise du bout des lèvres.

— Le temps presse, avoua sa mère. Le camarade Baloukine va m'aider. Il faut tout changer. Les années ont usé les cœurs. Il va falloir agiter les traverses, multiplier les réunions, créer de nouveaux comités. Je partirai en voyage dès la semaine prochaine pour...

— Je sais, mère, je sais. Tu m'as expliqué ce que tu rêvais de faire de l'Union.

— Excuse-moi, j'ai souvent l'impression que tu n'es plus tout à fait avec nous.

Louise ignore le reproche. Ses parents, sa mère surtout, lui en voulaient de ne pas s'engager corps et âme dans l'Union.

— Ne commencez pas toutes les deux, trancha son père d'une voix faussement sévère.

Il voulut se lever, mais retomba, le visage grimaçant. Elles l'aidèrent à se redresser malgré ses protestations.

— Laissez-moi ! s'exclama-t-il avec colère avant d'ajouter d'une voix radoucie : je vais faire un brin de toilette. Nous parlerons à l'est.

À l'est. L'expression désignait quelques canapés élimés et une table sommaire où se tenaient les réunions secrètes du comité.

Louise s'installa dans l'un des canapés. Ses pieds touchaient le mur opposé : on était à l'étroit, mais on se sentait à l'abri.

Piétr Kechelev les rejoignit en chemise blanche, les manches retroussées, le visage coupé par de larges lunettes en écailles. Il tenait dans ses mains un livre en papier qu'il déposa sur la table avec délicatesse.

Un trésor inestimable. *L'Almanach à l'usage des aéronautes consciencieux* comptait parmi les rares ouvrages imprimés du temps où les arbres n'étaient pas devenus la propriété exclusive de l'État, et réservée à une infime minorité.

Louise l'avait déjà feuilleté. Elle se souvenait de grandes pages qui

sentaient la poussière, de traits droits qui se croisaient et se fuyaient pour dessiner de folles arantèles. Son père lui avait appris à déchiffrer le cheminement des traverses qui serpentaient au-dessus de l'écryme et s'élançaient de cité en cité, gigantesque écheveau d'est en ouest, de Méthalume jusqu'à la mystérieuse cité d'Hivernêce. Louise avait découvert les empires, le Gloriana des contes de son enfance, la puissante Istanie, la vénérable Antipolie de Prague, de Paris, de Vienne et d'Entrelace, la vieille Pentapolie et le Ponant dominé par la grande Eole. Elle avait rêvé au Tanger des paradis perdus, au Venice des artistes, à Souspente, la cité des mercenaires de l'inquiétante Nordanie. Son imagination avait vagabondé dans les Marches, un territoire plus vaste qu'un empire, où s'affrontaient les seigneurs traversiers.

— C'est bien, commenta Piétr d'une voix sobre, tu as le même regard qu'avant.

— Ce livre est une merveille, souffla-t-elle.

— Je sais. Les cartographes en offriraient une fortune. Sans lui, nous n'aurions jamais pu aider nos camarades comme nous le faisons aujourd'hui.

Il posa l'almanach, retira ses lunettes et les essuya lentement.

Puis il posa l'index sur un point situé près de la frontière pentopalienne.

— Le Lysandër s'est écrasé voilà quatre jours. Ici même. Sur une seigneurie traversière qui appartient au boyard Alexis Koropouskine, vassal du tsar Nicolaï III. Ses gens ont vu le Lysandër survoler la citadelle au petit matin. Il s'est écrasé sur l'écryme un peu plus loin, c'est du moins ce qu'il nous confie dans son message.

— Il a fait vite, dit Louise en jetant un coup d'œil vers son père.

— Ses terres finissent à la ceinture sémaphorienne. L'un des gardiens du sémaphore soixante-cinq fait partie du comité. Il a vu le Lysandër en difficulté. Nous avons eu de la chance.

— Des survivants ?

— Koropouskine ne dit rien sur l'équipage. Il demande simplement que nous envoyions quelqu'un pour régler les choses à l'amiable.

— Je ne comprends pas. Pourquoi n'as-tu pas alerté le ministère ?

— La Subsistance ? Pour qu'elle fasse une enquête ? Ce diable de Koropouskine est loin d'être idiot. La soute a dû livrer ses secrets. Il nous tient. Il sait que je ne peux pas me permettre de faire jouer les assurances. Il a sauvé une partie de la cargaison. Le moindre sous-fifre ministériel comprendrait de quoi il retourne : nous serions condamnés. Je crois que Koropouskine veut négocier.

J'ignore encore ses conditions, mais de toute évidence, il va tenter d'échanger son silence contre la cargaison.

— Les disques ?

— Non, bien sûr. Il veut les machines, toute la cargaison déclarée officiellement à la Subsistance. Des pièces de locomotive destinées aux manufactures méthalumiennes. L'équivalent de trente mille roubles. Sans compter la carcasse du Lysandër. Il essayera de la revendre à des ferrailleurs ou bien il la fera fondre pour fabriquer des armes, je n'en sais rien. J'ai besoin de toi là-bas.

Louise se renfonça dans le canapé, les lèvres pincées :

— C'est impossible, père, tu le sais bien. J'ai l'étude, j'ai ma vie ici.

— Tu ne veux pas nous aider ? intervint sa mère.

— Ne commence pas.

— C'est pourtant simple, comme question.

— Vous n'avez personne pour aller là-bas ? Je n'y crois pas.

— Je ne peux pas faire le voyage, dit son père. On a besoin de moi ici. De ta mère aussi.

— Et Grouchka ? Ou même Yankel ? Vous êtes près d'une dizaine au sein du comité.

— Précisément, nous ne sommes qu'une dizaine.

Il se pencha vers elle :

— Louise, chacun d'entre nous a sa place ici. La situation est extrêmement grave. Tu t'imagines bien que j'ai envisagé toutes les solutions avant de te faire venir ici. Je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit, je ne veux pas mettre ma petite fille en danger. Mais je n'ai pas le choix. Il n'y a que toi.

— Et Menko ?

— Ne plaisante pas. Il serait incapable de se débrouiller sur une traverse. Non, surtout pas lui.

— Il y a d'autres comités. Des camarades solides...

— Personne n'est au courant, l'interrompt sa mère. En dehors de nous. Il vaut mieux que nos camarades ignorent ce qui s'est passé. Le temps que Moscou s'alarme de ne rien avoir reçu, nous aurons récupéré l'essentiel. Nous affréterons un nouveau dirigeable et... le Parti nous pardonnera.

— Vous n'êtes pas responsables.

— Si, souffla son père. Responsables aux yeux des vivants et même des morts, tous ceux qui se sont sacrifiés pour le Parti.

— Je t'en prie... pas cette vieille rengaine.

— Une rengaine, hein ?

Le regard de son père se durcit. Sa mère, elle, fixait la pointe de ses chaussures.

— D'accord, laisse tomber, dit Louise. Excuse-moi.

— Là-bas, ils ont besoin de nos plaques, poursuit son père, la mâchoire crispée. Si le dirigeable s'est écrasé, c'est à cause de moi. De ma négligence, de ma confiance excessive à l'égard de nos équipages. J'aurais dû inspecter moi-même le Lysandër. Je ne l'ai pas fait, j'étais trop épuisé ce jour-là.

Natalia se pencha pour lui caresser la joue, dans un silence qui ressemblait à une accusation.

— Ce boyard, dit Louise, tu lui fais confiance ?

— Il a fait preuve de bonne volonté jusqu'ici. Il aurait pu prévenir la cité, il ne l'a pas fait. Cela dit, il a tout à gagner dans cette affaire. Hier, je suis allé à la Subsistance pour déclarer le Lysandër perdu et classer l'affaire. Je me suis renseigné : Koropouskine est un moderniste. Il est déjà venu à Prague pour acheter une licence électrique et même une voiture. Il connaît la ville, nos usages et le droit aéronautique. Il sait qu'il peut m'extorquer à peu près ce qu'il veut en échange des plaques. Il va falloir jouer serré.

— Igcho va y aller, lâcha Louise. Ce Koropouskine ne me prendra pas au sérieux. Vous le savez bien, bon sang ! Vous voulez le provoquer ? Une femme qui exerce un métier d'homme, qui vient de la ville... Mettez-vous un seul instant à sa place. Et mon étude ? Je n'aime pas le chantage, surtout pas venant de vous.

Piétr se tourna vers sa femme avec un sourire fatigué :

— Laisse-nous un moment, d'accord ?

— Tu es sûr ? répondit Natalia.

— S'il te plaît.

— Je vais te préparer un café.

Piétr garda le silence dix longues secondes puis glissa sur le sol.

À genoux.

— Père, relève-toi.

Il attrapa ses mains et les serra avec force :

— Non, Louise, je te demande pardon.

— Relève-toi, c'est ridicule, tu me mets mal à l'aise.

Ses doigts noueux glissèrent sur ses poignets.

— Je m'excuse, ma chérie. Nous n'avons pas le choix.

— Père, je t'en prie, relève-toi.

— Je suis coincé. Je n'ai encore rien dit à ta mère, mais il va falloir fuir. Cela fait deux ans que nos camarades exigent toujours plus. Je suis vieux, moins résistant. Moins vigilant. Je suis suivi, depuis plus de deux semaines. Par la Propagande.

— Non !

— Il fallait bien que cela arrive un jour. Nous le savions tous, même toi.

— Arrête tout. Détruis l'imprimerie. Ils n'auront rien contre toi.

— Ils ont ce qu'ils veulent, ma chérie. Plus jeune, j'aurais senti ce qui se passait. Des détails ici et là, des signaux d'alerte que j'aurais su interpréter. J'avais trop de travail... Je commence tout juste à comprendre.

— Partez cette nuit. Laissez tout.

— Je n'ai pas le droit. Ils voudront tous ceux qui sont impliqués. Toute la famille, Louise. Sans exception.

Louise garda le silence.

— Je ne crois pas à un accident, ajouta-t-il d'une voix sourde. Le capitaine Kovalov était un homme consciencieux et méthodique. Il n'aurait jamais embarqué sans avoir inspecté son bâtiment de fond en comble. Je ne sais pas ce qui a pu se passer. Je n'arrive plus à

anticiper. Je ne vois pas ce que la Propagande aurait à gagner dans cette affaire. Nous devons agir vite, reprendre l'initiative.

— Tu viens de rayer ma vie d'un trait, père. En quelques mots.

— Le prix du sang. De ta filiation. À aucun moment, je n'ai voulu que cela se termine ainsi. Tu vas aller là-bas, Louise, parce que tu es la seule à pouvoir nous sauver.

— Et si c'est un piège de la Propagande ?

— Non.

— Tu viens d'admettre que c'était un sabotage.

— La Propagande n'avait aucun intérêt à agir ainsi. Je crois que ce n'est pas elle.

— Tu crois ?

Piétr ébaucha une grimace et se releva lentement.

— Cela vient de l'intérieur, dit-il. Une trahison.

— Mais qu'est-ce que tu espères encore sauver ?

— Un peu de sang-froid ! S'il y a un traître parmi nous, nous le débusquerons.

— C'est insensé... Il faut fuir. Dès cette nuit.

— Nous n'avons nulle part où aller. Excepté à Moscou. La cargaison sera notre passe-droit, une manière de racheter notre faute auprès des camarades.

— On peut se cacher. Partir à Méthalume, se faire oublier.

— J'ai donné ma vie à la Révolution, Louise. Je ne vais pas m'enfuir comme un voleur et mourir les yeux baissés. Nous attendrons ton signal pour quitter la ville. Dès que tu auras mis la main sur la cargaison, j'embarquerai toute la famille sur le Biljana. Nous te rejoindrons là-bas, nous chargerons les disques et les plaques, et nous volerons vers Moscou.

Louise garda le silence, les yeux fixés dans le vide. Un souvenir frôla les frontières de son esprit.

Le bruit sourd des meubles renversés. De la vaisselle brisée. Des hommes maigres et barbus, animés par une colère froide, qui traversent la maison comme des machines et saccagent les pièces une à une sans prononcer un seul mot. Des commissaires politiques qui agissent sur la foi d'une dénonciation. En réalité, une délation sans

fondement, l'œuvre d'un révolutionnaire dont les écrits médiocres ont été refusés par Piétr Kechelev la semaine précédente.

Blottie dans les bras de sa mère, elle entend les gémissements de son père qu'on rosse sans ménagement. La scène, si violente qu'elle soit, la choque moins que la soumission de ses parents, en particulier de sa mère. Sa mère qui ne tente rien, qui l'entrave pour ne pas gêner les bourreaux. Sa mère qui lui chuchote qu'ils sont les maîtres de la révolution, qu'ils sont juste prudents et qu'ils veulent s'assurer que Piétr n'a rien à se reprocher. Sa mère dont elle trouve le regard dans lequel elle ne lit rien d'autre qu'une lumière blanche et fanatique. Sa mère, enfin, qui salue le départ des bourreaux aux manches retroussées, les poings tachés de sang, et la force, elle aussi, à les saluer.

Louise entendit le pas léger de Natalia dans la cursive.

— J'ai besoin de savoir une chose, dit-elle. Qui veux-tu vraiment sauver dans cette histoire : les tiens ou ta révolution ?

— Ne me demande pas de choisir.

— Réponds.

Natalia apparut avec un plateau. Le visage de son père se ferma.

— Tu veux du café ? demanda-t-il.

*

Ils travaillèrent tous les trois jusqu'à une heure du matin pour organiser le voyage. Louise devait rallier au plus vite la ceinture sémaphorienne par le Transexpress et descendre au relais de Brobourg pour rejoindre un sémaphore tenu par le dénommé Karusk, camarade de la première heure. De là, elle serait en mesure de faire la jonction avec les traverses de Koropouskine.

— Je me suis renseigné sur lui, précisa son père. Il entretient des relations privilégiées avec le tsar. On le dit lunatique et cruel. On m'a parlé d'exécutions sommaires par l'écryme. Seule faiblesse connue : son goût pour le scientisme. Il aime notre confort, notre technologie. Il a financé plusieurs voyages d'étude pour des académiciens de l'Acier et du Charbon, en plus d'avoir acheté une voiture.

— Qui t'a raconté tout cela ?

— Le comité central a voulu l'approcher. Il y a un disque sur lui. J'ai pu le consulter.

— D'autres choses que je devrais savoir ?

— Une épouse, deux enfants. Il vit dans une forteresse. De mémoire, il possède trente-trois kilomètres de traverse. Il dispose d'une petite troupe de conscrits pour veiller sur son territoire. En revanche, il n'utilise que des mercenaires pour sa protection personnelle.

Louise fit observer que son absence serait nécessairement remarquée dans le milieu des avocats. Elle pourrait prétendre qu'elle se rendait dans les hammams suspendus d'Istanbul. L'idée fut adoptée.

On se perdait facilement dans les grands hôtels istaniens engloutis dans les brumes. Depuis des années, de nombreux camarades mettaient à profit ces vapeurs parfumées pour se rencontrer en secret.

La perspective de quitter la terre et de voyager sur l'écryme ne l'effrayait pas outre mesure.

Louise n'avait pas quitté Prague depuis bientôt neuf ans. Son dernier voyage s'était résumé à une longue semaine dans un manoir traversier qui appartenait à l'université de duel-jurisme. Édifié dans la périphérie pragoise, ce manoir servait de garçonnière à une poignée de professeurs émérites.

Elle s'était vite lassée de leurs approches suaves et raffinées, de leurs molles étreintes, du triste ballet des étudiantes qui se laissaient enivrer par le précieux champagne glorianais.

Ses parents la raccompagnèrent jusqu'à la porte d'entrée. Piétr lui assura qu'il serait à la gare le lendemain pour lui livrer l'ensemble des documents concernant le Lysandër. Elle devait connaître tous les détails sur le dirigeable pour négocier avec Koropouskine.

Deux heures du matin, chez Igcho, pour un dernier verre. Louise avait hésité à ne laisser qu'une lettre. Pour le protéger, pour éviter qu'un jour la Propagande ne s'intéresse à lui de trop près.

Ils s'étaient retrouvés dans son salon orientaliste, une pièce minuscule et surchauffée. Une bouteille de vodka, deux verres et la musique hachée d'un orchestre nordanien.

Vautré sur des coussins, la poitrine nue et les yeux rougis de fatigue, Igcho l'observait en silence.

— C'est mieux comme ça, finit-il par dire. Ouais, bien mieux.

Louise se tenait debout, les bras croisés, appuyée contre le mur.

— Tu n'en crois pas un mot.

— Évite de penser pour moi.

— Tu m'aimes, tu dois être triste. Avoir peur pour moi.

Elle se glissa jusqu'à lui et déposa un baiser furtif sur ses lèvres.

Il grogna et se servit un autre verre. Elle s'assit en face de lui sur un large coussin de feutre rouge.

— C'est mieux comme ça, répéta-t-il d'une voix pâteuse. Pas d'avenir pour nous deux. Pas de déclin. Juste la fin, comme ça, fit-il en claquant les doigts.

— Tu peux venir à Moscou.

— J'emmerde ta révolution. J'aime le système comme il est. Je sais où il va, au moins. Tu vas te battre pour qui, tu le sais ?

— Ça change quoi ?

— Tout, à vrai dire. Tu vas risquer ta peau pour une révolution dont tu ne sais presque rien. Des idéaux que tu n'as jamais défendus. Je te connais, tu ne crois pas à toutes ces conneries.

— Il y a mes parents. Mes frères, aussi. Pour eux, je veux bien risquer ma peau.

— Je ne te reconnais plus, tu sais. Tu as accepté de renoncer à ta vie.

— Tu disais toi-même que je devais m'arrêter.

— Et merde, oui ! T'arrêter pour devenir juge ou... professeur, peu importe. Pour t'installer dans une grande maison, pour me garder près de toi, pour qu'on ait des enfants.

Il lui jeta un regard sévère. Elle se contenta de sourire.

— C'est si sinistre que cela ? demanda-t-il.

— Juste un peu naïf. Viens à Moscou, Ig', tu n'as que moi.

— Non.

— Qu'est-ce qui te retient ?

— Ma foutue liberté d'être ce que je suis chaque jour qui passe. De porter un chapeau grenat si j'en ai envie. Tu te souviens de mon père ?

Louise leva les yeux au ciel.

— Mon père, poursuivait Igcho, dévorait le peu que la vie lui offrait. Les femmes, la bouffe, il n'était jamais rassasié. Il gagnait bien sa vie. Et il claquait tout. Pour lui, pour sa femme et ses maîtresses, ses enfants. Quand je lui ai annoncé que je poursuivais mes études, il m'a dit : « Je t'ai mis dans le cerveau ce que j'avais dans les couilles. » Cela ne s'oublie pas. Cela se respecte.

— Je t'ai déniché dans un bar, je te rappelle.

Igcho ignore la remarque d'une grimace et avala son verre cul sec.

— J'aime cette vie, ma Louise. Cette ville, ce boulot, toi. C'est cela que je veux.

— Que tu voulais. C'est fini.

— J'ai construit quelque chose. J'ai bossé comme un dingue pour cette étude. Pour qu'elle dure. Mon père voulait que je construisse. Il ne voulait rien dire d'autre. Que je m'ancre quelque part.

— On peut recommencer. Autrement.

— Peut-être. Sauf que je n'ai pas le courage. Et surtout pas avec des abrutis qui se donnent du « camarade » au réveil.

— Une fois à Moscou, on pourrait...

— On pourrait rien du tout, l'interrompt-il. Ma vie est ici. Avec toi.

— Je suis désolée, dit-elle.

— C'est drôle, on dirait que tu es sincère. Maintenant, laisse-moi.

Je voudrais te détester au moins jusqu'à l'aube.

CHAPITRE 2

Louise marchait au milieu de la foule dominée par les hautes structures de verre de la gare centrale. D'humeur maussade, elle se fraya un passage rugueux jusqu'au hall central et se réfugia sous les arcades, au comptoir d'une échoppe.

Elle avait dix minutes d'avance. Elle cala son unique valise entre ses jambes et commanda un café. Les cinq heures de sommeil volées à la nuit passée ne lui suffisaient pas. Elle grelottait de fatigue, le visage enfoui dans le col d'un large caban de laine noire. Elle but son café rapidement et prit le chemin du quai numéro trois.

Piétr l'attendait devant son wagon.

— Ma chérie, fit-il en l'embrassant sur les joues. Voilà ton billet.

Il lui tendit une plaquette d'argile ainsi qu'une mallette de cuir noir.

— Un phonographe de voyage avec tous les disques sur le Lysander, dit-il. Ça ira ?

— Oui. Aide-moi à monter la valise.

Il s'exécuta et l'accompagna jusqu'au compartiment. L'intérieur était plutôt douillet : un lit recouvert d'un plaid en patchwork aux couleurs du Transexpress, un secrétaire de travail et une armoire en acajou. Trois appliques chapeautées d'opaline diffusaient une lumière fragile.

— Tu seras bien ici, dit son père.

Les joues rouges, il retira son bonnet pour la serrer dans ses bras.

— Sois prudente, d'accord, souffla-t-il.

Le Transexpress s'ébranla à l'heure prévue. Le convoi s'arracha lentement au quai et progressa à faible allure jusqu'aux limites de la ville. Louise abandonna son compartiment et se réfugia dans le salon panoramique en compagnie d'autres voyageurs.

— Cigarette ?

La trentaine, le visage poupin, le corps sanglé dans un costume sans

manches. Des tatouages couvraient ses bras nus et se déployaient jusqu'au menton, au-dessus du col de sa chemise.

— Non merci.

— Arson Rym, dit-il en lui baisant la main.

— Louise.

— Pas de nom ?

— Pas pour l'instant.

— Vous êtes ravissante.

— Merci.

— La fumée ne vous dérange pas ?

— Un peu.

Il sourit et écrasa sa cigarette dans un cendrier.

— Première fois, n'est-ce pas ?

— Pardon ?

— Vos yeux. Ils sont fixés sur l'écryme depuis que vous êtes entrée.

A priori, vous ne voyagez pas souvent. Ou vous avez peur.

— Et vous ?

— J'aime l'écryme, figurez-vous. Ses mystères, surtout.

Le Transexpress roulait à présent à bonne allure dans les faubourgs praguois segmentés par les traverses qui prolongeaient la ville.

— Je suis moins romantique que vous, dit Louise.

— L'écryme hostile et aberrant...

— Quelque chose comme ça.

— Vous ne voyagez pas assez, mademoiselle.

— Possible.

L'Eolien désigna un petit groupe qui venait de faire son apparition :

— Et eux, alors ?

Louise observa les quatre traversiers. Pourpoints de cuir, housseaux sombres et bottes lourdes. Des visages tannés et aguerris. Le plus âgé portait une cotte de maille aux cliquetis incongrus.

— Ils sont notre avenir, chuchota Arson. Regardez-les bien, ils vivent avec l'écryme. Ils l'ont dominé.

— Au mépris du progrès.

Arson pouffa et désigna un tatouage sur le coude de son bras gauche :

— Là, vous voyez ce symbole. Ma première communion aérostièrre. J'avais quinze ans. Et là, ce signe : voyage sans escale de Fisherwind à Saint-Pétersbourg en cerf-volant électrique. Je ne vis que du progrès et pourtant, je sais que l'avenir ne se fera pas sans eux.

Les quatre traversiers s'étaient regroupés autour d'un automate musical.

— Vous aimez la musique, Louise ?

— Les symphonies méthalumiennes, surtout.

— Marche aux Bielles de Marok ?

— Entre autres.

— Trop... martelé à mon goût.

L'automate trembla. Un pavillon de cuivre se déploya à hauteur de sa bouche et délivra le son clair d'une harpe.

— Vous avez faim ? demanda Arson.

— Je suis affamée.

— Suivez-moi, je fais un excellent guide.

Arson ne mentait pas. Fin connaisseur du train et de ses coulisses, il l'escorta d'un bout à l'autre du convoi sans ménager sa peine. Pour Louise, la visite valait surtout pour les quatre wagons blindés où siégeait une troupe de jeunes dragons du septième d'artillerie pragois. Des garçons charmants l'invitèrent dans les tréfonds d'une batterie anti-traversière dont les obus au phosphore servaient à repousser les fréquents assauts des pillards traversiers.

— Les journalistes en parlent peu, n'est-ce pas ? lui confia un dragon. Mauvaise publicité, cela va de soi. Il suffit de quitter Prague, pourtant. Les vrais voyageurs, eux, connaissent bien. C'est rare, ne vous en faites pas. Et jamais très grave. Au mieux, nous serons immobilisés. Au pire, ils profiteront de la nuit pour s'infiltrer dans un wagon et voler quelques valises.

— C'est rassurant...

— Bienvenue en Traverse, mademoiselle.

Une heure plus tard, elle s'installa dans le wagon-restaurant en compagnie d'Arson.

— Vous n'y croyez pas, dit ce dernier en buvant son café. Aux pirates.

— Difficile. Je vois mal un konzern admettre que ses voyageurs puissent être dévalisés. Surtout sur une ligne aussi prestigieuse.

— La cité vous endort, ma chère. Loin de l'écryme, on vit un rêve. Bien loin des réalités de ce monde.

— Je vais bien, je vous rassure.

— Je ne dis pas le contraire. Les vertus de l'ignorance...

— Vous devenez grossier, sourit-elle.

— On ne voyage pas assez. L'Antipolie est vaste, pleine de contradictions. Elle vaut le coup d'œil. Ouvrez les yeux avant de ne plus pouvoir.

— Vous êtes sinistre. Un peu de café ?

Il refusa poliment et se pencha au-dessus de la table.

— Je ne plaisante pas, dit-il. Ouvrez les yeux.

— Arson, je risque ma peau quand je vais au travail. J'ai les yeux bien ouverts.

Il grimaça.

— Je vous parle du monde. Des traverses et de l'écryme. Vous ne vivez pas, vous somnolez, bercée par la Propagande.

Louise reposa lentement sa tasse.

— Vous travaillez pour qui ? demanda-t-elle.

— Pour moi. Je suis pilote indépendant.

— Et vous voyagez en train ?

— Touché. J'ai refusé un contrat, je n'aurais pas dû. Je suis obligé de rentrer à Istanbul.

— Vous ne vivez pas sur une traverse perdue au milieu de nulle part, alors, ironisa-t-elle.

— Pas encore. J'ai acheté une petite concession. Un kilomètre trois cents de traverse eiffelienne. Pas très solide mais de quoi faire construire une petite maison.

— Vous êtes sérieux ? Vous voulez vivre hors-cité ?

— J'aime l'écryme. Le survoler au petit matin, vierge des fumées de nos usines.

— Vous êtes un romantique incorrigible, monsieur Rym.

— Vous m'inspirez, sans doute.

— Je vais aller me reposer.

- Voudriez-vous me retrouver ce soir, pour le souper ?
— Avec plaisir.

Elle prit congé plus rapidement qu'elle ne l'aurait voulu, en colère contre elle-même et son imprudence. Arson Rym s'étonnerait à coup sûr de ne pas la trouver au dîner et ne manquerait pas de venir toquer à la porte de son compartiment. Il poserait des questions et finirait par savoir qu'elle était descendue en chemin. Ses propos lui laissaient néanmoins espérer qu'il n'irait pas voir le représentant de la Propagande présent en queue du train. Maigre consolation, songea-t-elle en se glissant sous les couvertures.

CHAPITRE 3

En posant les pieds sur le quai du relais de Brobourg, Louise découvrit un spectacle sinistre. Deux rangées de bicoques flanquaient la voie de chemin de fer. Des maisons branlantes, de pierre grise, des volets noircis par la suie. Conçu comme un simple relais d'approvisionnement en charbon, Brobourg survivait grâce aux subsides privés du konzern qui exploitait le Transexpress et la mine voisine.

Personne, excepté le chef de gare, n'avait remarqué son départ. Le train frissonna et reprit son chemin vers Istanbul. Bagages en mains, Louise se dirigea lentement vers l'unique bâtiment qui ressemblait à un hôtel.

« Le grand flamand » parvint-elle à lire sur une enseigne avant de pousser la porte. Elle traversa un vieux corridor poussiéreux aux murs ornés de trophées empaillés qui aboutissait à une petite guérite. Sur un comptoir lézardé trônait une sonnette qu'elle fit tinter à trois reprises.

— Quoi ? lui répondit une voix aigrette juste derrière elle.

Elle se retourna. Une vieille femme en blouse brune la toisait, les pieds nus et crasseux, les poings sur les hanches.

— Eh ben, faut pas vous gêner, ma belle, fit-elle en agitant un doigt maquillé de rouge vif sous son nez. Réveillez tout le village pendant qu'vous y êtes ! Et d'ailleurs, qu'est-ce que vous faites là ?

— Je voudrais une chambre. Je compte repartir demain matin.

— Mouais, faut voir...

— Voir quoi ? rétorqua sèchement Louise. J'imagine que vous avez des chambres à louer.

— Vous êtes bien toutes pareilles, les femmes de la ville, marmonna la vieille femme. Et si j'avais pas envie d'vous donner une chambre,

hein, vous auriez l'air maligne.

Louise fouilla dans ses poches. L'hôtesse se mordilla les lèvres et rafla le billet.

— Vous me conduisez ? demanda Louise.

— Suivez-moi.

L'étage était pire que le reste. Personne n'avait nettoyé cet endroit depuis longtemps. Un rat fila entre les jambes de Louise et disparut entre deux plinthes.

— Faut pas faire attention à eux, nous les élevons nous-mêmes...

Louise esquissa un sourire forcé et pénétra dans la chambre. Une odeur rance flottait à l'intérieur. La pièce ne comptait qu'un lit et une grande cuve où stagnait une eau saumâtre.

— Si vous voulez vous laver, faudra prévoir un petit supplément, grommela l'hôtesse. Je pense bien que vous êtes pas du genre à rester sale. Faut savoir que par ici, on n'a que de l'eau de pluie. Faut bien se rationner, comprenez !

Louise ouvrit les volets en quête d'air frais et se pencha à la fenêtre. Le mur plongeait à la verticale jusqu'à l'écrème, dans le prolongement de la traverse. Elle referma rapidement les volets sous l'œil inquisiteur de l'hôtesse.

— Alors, vous v'nez faire quoi ? demanda-t-elle.

— Je dois rejoindre le sémaphore soixante-cinq.

— Vous n'avez pas l'air d'une mignonne, pourtant !

— Non, je viens rendre visite à mon frère.

— Votre frère ? Y'en a qui cachent bien leur jeu...

— Je n'ai pas vu de traverse menant au sémaphore.

— Oh, c'est qu'elle est de l'autre côté. Va falloir prendre un p'tit gars d'ici pour rejoindre votre frère. Avec vos bagages, vous ne ferez pas le quart du chemin. Elle nous pète entre les doigts, cette maudite traverse. On a déjà la mine, faut maintenant qu'on répare c'bout de ferraille. Foutu ministère ! fit-elle en crachant sur le plancher.

— Servez-vous à dîner ? demanda Louise.

— Pour sûr, ma p'tite dame. Les gars vont bientôt rentrer de la mine. On vous trouvera bien une place.

Louise rejoignit la salle à manger une heure plus tard, une salle assez vaste pour abriter cinq rangées de tables où s'entassaient les mineurs. Des gueules noires aux yeux rougis de fatigue, la casquette vissée sur le crâne. Certains somnolaient, les bras croisés devant une tasse fumante, d'autres fumaient la pipe, le regard perdu au plafond. Des échasses s'alignaient en bon ordre le long d'un mur aux côtés des pioches et des pelles.

L'hôtesse surgit et la prit par le bras pour la conduire à l'écart.

— Le patron de la mine, souffla-t-elle.

L'homme en question siégeait à une table ronde et soignée – napperon en dentelle et couverts en porcelaine.

Il se tamponna la commissure des lèvres avec sa serviette et se leva pour la saluer.

— Arnold Standworth, dit-il en claquant les talons.

Jeune, le teint rose et une épaisse moustache destinée, à coup sûr, à le vieillir un peu. Son regard, couleur bleu acier, se posa sur les crosses des deux pistolets que Louise portait à la ceinture.

— Louise Bakov, improvisa-t-elle.

— Vous êtes en sécurité ici, mademoiselle, dit-il. Sous ma protection.

Louise prit place en face de lui.

— Néanmoins, votre venue à Brobourg ne manque pas de courage. Peu de citoyens s'aventurent jusqu'ici.

— Vous n'en êtes pas un ?

— Si, mais je dirige la mine. C'est différent.

— Vous commandez tous ces gaillards ?

— Mon Konzern a pensé que j'en serais capable.

— Étonnant.

Arnold Standworth se renfrogna.

— Je suis vicomte au Profit, dit-il sèchement.

Louise hocha la tête avec un petit sourire. Dans un Konzern, la particule du « profit » ne visait que les employés les plus prometteurs.

— Standworth... vous avez de la famille en Gloriana ?

— C'est exact, répondit-il d'une voix radoucie. Ma mère vit à Camelot.

— Et vous échouez ici ?

— Échouer ? Mes supérieurs ont jugé bon de m'endurcir. Il ne s'agit pas d'une sanction mais bien d'une épreuve, mademoiselle Bakov.

— Dans quel but ?

— L'adoubement, bien sûr ! s'exclama-t-il.

Il posa ses couverts et se pencha vers elle.

— Vous ne vous intéressez pas à l'économie ? demanda-t-il.

Louise avoua son ignorance. Arnold Standworth devait sans doute se languir dans ce relais perdu au beau milieu de l'écryme. La perspective de briller auprès d'une citadine lui donnait une assurance pataude.

— Cette mine était exsangue, dit-il. En moins de trois mois, j'ai doublé la production, divisé par trois la fréquence des accidents. Dans un an tout au plus, mon charbon nourrira les chaudières d'un Transexpress jusqu'à Istanbul. Le train n'aura plus besoin de se ravitailler dans d'autres relais. Une réussite incontestable ! Je serai adoubé, en présence de mes pairs : je deviendrai chevalier du capital.

— Un peu pompeux pour quelques roubles de plus...

Les joues du vicomte s'empourprèrent :

— La noblesse marchande sert le capital, mademoiselle Bakov. Nous avons nos traditions.

Louise perdit peu à peu le fil de la conversation. L'homme et ses convictions l'ennuyaient. Elle lui laissa le soin de combler le silence jusqu'à la fin du dîner et écouta d'une oreille distraite les banalités qu'il débitait d'une voix convaincue.

L'hôtesse leur servit un digestif, Louise avala d'un trait l'horrible liqueur et s'excusa en réprimant un bâillement.

— Je vais me coucher, je suis fatiguée.

— Voulez-vous que je vous raccompagne ? fit-il en la retenant par la manche.

Ses yeux brillants imploraient une nuit en sa compagnie.

— Non, je connais le chemin, dit-elle.

Standworth capitula, les mains frémissantes. En quittant la salle à manger, Louise perçut les regards d'approbation des mineurs que la déconvenue du vicomte avait visiblement réjouis. Elle monta dans sa

chambre où elle s'endormit presque aussitôt, les deux pistolets glissés sous l'oreiller.

*

Neuf heures passées. Louise patientait dans la cuisine en compagnie de l'hôtesse dont le fils devait la conduire au sémaphore.

Le garçon se présenta en silence, le visage fermé. Seize ans, peut-être moins, le crâne rasé et une barbe naissante. Plutôt grand, vêtu d'une combinaison de cuir élimée et ornée, à la poitrine, d'un blason aérostier.

— Pouchkoï, dis bonjour, marmonna sa mère.

Le dénommé Pouchkoï ne manifesta aucune réaction et se contenta de rafler une poignée de champignons.

— Salut, lâcha Louise.

— Faut pas traîner, répondit-il entre deux bouchées. Tu sais marcher ?

— Je ne pratique plus depuis longtemps.

— Pas le temps de t'entraîner. Je te conduis au sémaphore. Je porte tes bagages. Faut compter une heure sur traverse. Quatre heures en échasses. Si tu trébuches, je serai là. Si tu tombes, je te laisse crever. Tu ne parles pas, tu me suis. On marche mieux dans le silence.

Tous deux prirent le chemin du sémaphore en fin de matinée et s'engagèrent sur l'étroite traverse eiffelienne qui s'éloignait vers l'est.

Pouchkoï avançait à pas mesurés, la valise calée sur l'épaule, des échasses télescopiques croisées dans le dos. La bouche scellée, il se contentait d'un regard pour s'assurer qu'elle le suivait. Louise portait ses propres échasses prêtées de bonne grâce par l'hôtesse. Une paire sans âge, piquée de rouille, à l'entrave émoussée.

Pour l'heure, Louise appréciait le silence exigé par Pouchkoï. En dépit d'une vague angoisse qui l'avait saisie au moment de quitter le relais, elle s'efforçait de profiter du voyage.

La traverse s'élevait à deux mètres au-dessus de la surface de

l'écryme, soutenue tous les trente mètres par un pylône de fer. Le premier kilomètre franchi, Louise se cramponna à la main courante, une corde en cuivre tendu entre chaque pylône. Sous leurs poids, le sol en croisillons tanguait et vibrait.

Peu à peu, Louise perdait de son assurance. Elle vissa son regard aux pieds de Pouchkoï dont le rythme semblait communier avec la traverse. Elle voyait bien que l'écryme rongeaient les piliers et que, faute d'entretien, ces derniers s'enfonçaient inexorablement, à tel point que le sol s'incurvait vers la surface.

Aucun bruit. Pas même la rumeur lointaine d'un train ou d'un oiseau. Juste un silence absolu qui rendait leurs pas assourdissants.

L'angoisse monta d'un cran au troisième kilomètre. Un pylône disparu avait affaibli la structure sur soixante mètres. Le sol s'inclinait jusqu'à l'écryme et disparaissait sous la surface avant de remonter, deux mètres plus loin, jusqu'au pylône suivant.

Pouchkoï ne marqua pas d'arrêt et se contenta d'accélérer pour sauter de l'autre côté. Louise n'y parvint pas et s'immobilisa devant l'obstacle.

Son guide grogna et revint sur ses pas.

— Saute, dit-il.

— Attends.

Louise lui lança la mallette et recula pour prendre son élan. Un bond, le cœur suspendu. La traverse gémit et frissonna. Louise sentit la main ferme de Pouchkoï la saisir par l'épaule. Il lui rendit la mallette, les yeux mi-clos, et s'éloigna.

Trois autres pylônes engloutis par l'écryme les obligèrent à répéter l'opération jusqu'au dernier kilomètre.

Louise accepta avec soulagement la courte pause décrétée par son guide et se força à mâchonner la pâte sucrée qu'il venait de lui offrir. La traverse s'achevait sans prévenir, sur un pylône colonisé par des champignons verdâtres.

— Avant, ça allait jusqu'au sémaphore, précisa Pouchkoï. Mets tes échasses. On y va.

Les jambes dans le vide, le garçon déplia ses échasses, fixa les attaches le long de ses jambes et cala ses pieds dans des étuis fourrés.

Louise ne bougeait pas, le regard fixé sur l'horizon. Le temps clair accentuait son angoisse. Pas un repère, pas même le trait d'une traverse lointaine. Une lumière blanche baignait l'écryme d'un éclat fantomatique.

— Pouchkoï, j'ai peur, dit-elle.

L'adolescent s'apprêtait à glisser ses échasses dans l'écryme. Il lissa son crâne, poussa un soupir imperceptible et, lentement, commença à défaire ses attaches.

— Qu'est-ce que tu fais ? souffla Louise.

— Tu as peur. On rentre au relais.

— Non, écoute. Laisse-moi un peu de temps. J'ai vraiment la trouille, là.

Pouchkoï déchaussa une première échasse et la replia.

— Et merde, jura Louise.

Elle vint s'asseoir à côté de lui.

— Montre-moi comment on les met.

*

Louise progressait, les nerfs à vif. Si la densité de l'écryme jouait en faveur de l'équilibre des échassiers, elle les obligeait à produire un effort constant pour fendre la mélasse.

Louise peinait, le corps en sueur, les muscles contractés. Une douleur sourde fusait dans ses jambes, des mollets jusqu'en haut des cuisses.

Pouchkoï se tenait désormais à ses côtés, impassible et attentif. Régulièrement, il offrait sa main pour la stabiliser et lui permettre d'avancer plus vite.

Louise ne comprenait pas comment l'adolescent parvenait à les conduire au beau milieu de l'écryme, sans repère ou instruments de navigation. Le souffle court, elle lui posa la question.

— Je vois jusqu'à la terre, dit-il sans plus de précision, un doigt posé sur la tempe. Du silence, maintenant.

Le sémaphore apparut en fin d'après-midi, une tache sombre posée

sur l'horizon. Un espoir, enfin, auquel Louise s'accrocha pour oublier son corps perclus.

— Il faut aller plus vite, dit Pouchkoï. La nuit va tomber dans deux heures. Tu ne sauras pas marcher dans le noir.

La mâchoire serrée, Louise se cala sur le rythme imposé par l'adolescent et parvint à franchir deux cents mètres de plus avant de ressentir une vive douleur à la cuisse droite. Pouchkoï glissa devant elle.

— Une crampe. Pose tes mains sur mes épaules.

Louise s'exécuta. L'adolescent se pencha et, à la pointe d'un couteau, découpa un rectangle dans son pantalon pour lui découvrir la cuisse. D'une fiole portée à la ceinture, il fit couler une graisse noirâtre entre ses paumes et commença à la masser vigoureusement. L'effet se fit presque aussitôt sentir. Louise laissa échapper un gémissement. La douleur reflua et finit par disparaître.

— Encore un effort, dit l'adolescent. On arrive.

Le teint livide, Louise hocha la tête.

Ils abordèrent le sémaphore soixante-cinq juste avant la nuit. La bâtisse se résumait à une haute tour carrée posée sur un vaste socle de pierre qui émergeait à trois mètres au-dessus du sol. Au sommet de la tour, Louise entrevit une coupole de cuivre oxydé prolongée par un fouillis de bras articulés. Un escalier conduisait à la base de la tour transformée en potager sillonné de conduits hétéroclites. Deux puissants projecteurs à acétylène plantés devant la porte d'entrée baignaient l'ensemble d'une lumière vive.

Pouchkoï tendit à Louise sa valise.

— Tu sais marcher, dit-il. C'est bien, mais tu dois t'entraîner.

— Tu ne dors pas ici ?

Il ne répondit pas et glissa ses échasses dans l'écryme. Épuisée et vautrée sur les premières marches de l'escalier, Louise l'interpella :

— Jeune homme, merci, dit-elle.

— Camarade Kechelev, te voilà enfin !

Un grand échalas vêtu de l'uniforme bleu nuit des gardiens de la

ceinture sémaphorienne dégringola l'escalier pour se porter à sa hauteur.

— Je veillais chaque nuit depuis deux jours en guettant ton arrivée, dit-il en la soutenant jusqu'à l'entrée de la tour. Dis-moi, comment va ton père ?

— Il te salue. Tu es seul aussi ?

— Non, nous sommes cinq.

— Des camarades ?

— Non.

— On dira que je suis votre sœur.

— Inutile. Je suis le seul à être encore capable de faire marcher cet endroit. Les autres fument toute la journée. De l'opium de contrebande. Ils ne sauront même pas que tu étais là.

Le gardien la conduisit au premier étage de la tour, dans un salon confortable éclairé à la bougie.

— Repose-toi. Je vais prévenir Koropouskine.

— En pleine nuit ?

— Des bras lumineux, sourit-il. Ce sémaphore doit pouvoir communiquer de jour comme de nuit. Le point de rendez-vous n'est pas très loin. Moins d'une heure d'échasses. Nous partirons demain, après le déjeuner.

— Tu peux m'avoir de l'opium ?

Le visage du gardien se rembrunit.

— Juste un peu, ajouta Louise. Pour m'endormir.

— Le comité n'aimerait pas cela.

— Il n'y a que toi et moi. S'il te plaît.

— Je vais voir ce que je peux faire.

L'oubli, la caresse de l'opium pour oublier son corps et dormir quelques heures sur un canapé du salon. Louise se laissa bercer par la voix du gardien qui tenait à lui lire ses écrits révolutionnaires et plongea dans un sommeil sans rêve.

CHAPITRE 4

Seize heures passées. Une brume persistante voilait le paysage depuis le début de la matinée. Louise était assise à même le sol, le dos calé contre le parapet d'une traverse, un ouvrage de pierre qui culminait à près de six mètres de hauteur.

Soudain, une lumière trancha la brume comme un couteau électrique, précédée de peu par un ronronnement imperceptible.

Une voiture.

L'éclat des phares la frappa en plein visage. Aveuglée, elle porta la main à ses yeux. Elle perçut un crissement, une chaudière qui éructait puis un long silence. Louise écarta lentement les doigts : les phares s'éteignirent d'un coup comme s'ils avaient anticipé son geste.

Son regard accrocha d'abord une grille argentée flanquée de deux globes inexpressifs. Un pare-chocs énorme, telle la gueule du monstre de fer des contes de son enfance. Puis une carrosserie, longue et effilée. À présent, elle distinguait le corps de l'engin, avec une silhouette assise en hauteur, derrière un volant boisé semblable à la barre d'un dirigeable. Quatre hommes, en habit de cuir flottant, se tenaient sur les garde-boue, une main sur la portière et l'arbalète dans l'autre, le manche calé contre la hanche. En arrière-plan elle distingua une plate-forme rotative qui grinçait dans un nuage de vapeur.

Louise entendit le sifflement d'un jet de vapeur. L'un des arbalétriers mit pied à terre et ouvrit la portière du conducteur.

Alexis Koropouskine mesurait près de deux mètres. Enveloppé dans un lourd manteau de fourrure blanche, il s'avança lentement vers elle, les mains jointes dans le dos.

Lorsqu'il ramena ses lunettes de conduite sur le front, Louise frissonna. La beauté de cet homme éclipsait toutes les autres. L'harmonie subtile d'un visage léonin éclairé par des yeux bleu nuit,

des cheveux noirs qui tombaient en mèches plates sur ses épaules, des lèvres légèrement bombées, des sourcils en virgule élégante.

Elle croisa son regard. Elle ne lut que de la curiosité, une immense curiosité presque frénétique. Il ne la toisait pas, il la dévorait des yeux comme si elle représentait une machine complexe dont il ignorait le fonctionnement.

Il s'approcha encore, attrapa sa main et y déposa un baiser. Louise sursauta. Les lèvres du boyard ne s'étaient pas contentées d'effleurer sa main. C'était un baiser goulé, une galanterie maladroite. Elle retira sa main. Il claqua des doigts sans la quitter des yeux tandis que l'un de ses hommes accourait pour prendre ses bagages.

— Je vous attendais, mademoiselle Kechelev, dit Alexis. Je vous accompagne chez moi. Venez.

Le véhicule dans lequel il l'invita à grimper ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait. Les rares engins pétaradants qui circulaient dans les rues de Prague étaient réservés aux maîtres des Grandes-Loges qui témoignaient ainsi de leur technicité – terme qui résumait à lui seul le dogme scientiste prôné par ces institutions. Le mot déplaisait à Louise, tout comme cet engin dont la démesure pouvait aisément trahir un scientisme fanatique.

Le boyard lui indiqua une large banquette de velours rouge. Elle s'assit, lorgnant au passage la plate-forme métallique édifiée à l'arrière du véhicule. Un homme s'y tenait assis, les deux mains posées sur une couleuvrine à trépied.

Des jets de vapeur déchirèrent la brume. La voiture s'ébranla et, après un demi-tour laborieux, prit la direction de l'est.

Le visage baissé et le col levé jusqu'aux yeux, Louise subit le souffle glacé de leur vitesse. Koropouskine cherchait à l'impressionner. Une manœuvre grossière qui faisait trembler le véhicule et hurler la chaudière. Louise ne voyait pas le tableau de bord mais elle imaginait sans peine les témoins en alerte, les aiguilles affolées et la main de Koropouskine augmentant la pression.

La voiture ralentit au terme d'un trajet en ligne droite qui avait duré moins d'un quart d'heure. Louise releva la tête et découvrit des petites

maisons tassées de part et d'autre de la traverse. Le véhicule s'engouffra dans le village sans décélérer. Louise ne vit personne excepté cet enfant qu'ils dépassèrent à la sortie du hameau, une petite fille en guenilles, aux cheveux filasse, le visage empreint d'une indicible terreur.

*

La citadelle de Koropouskine s'étendait sur deux cents mètres. Deux larges barbacanes en marquaient les extrémités, prolongées sur les flancs par de hautes murailles de pierre blanche. Un ouvrage en longueur dominé par une tour ronde construite à égale distance des deux barbacanes.

La voiture se rapprocha. Louise distingua les meurtrières, les soldats visibles dans l'embrasure des créneaux. Une veillée d'armes, songea-t-elle alors que le véhicule s'engageait sur un étroit pont-levis de bronze. Ils s'engagèrent sous une voûte en forme de croix et surgirent de l'autre côté, à ciel ouvert, au cœur de la citadelle.

Louise compta une vingtaine de bicoques entassées les unes contre les autres dont les cheminées crachaient une fumée grasse et noire. Aux portes, des habitants silencieux observèrent la voiture rouler au pas jusqu'au pied de la tour. Koropouskine mit pied à terre. Louise accepta sa main pour descendre à son tour, gênée par les regards qui convergeaient vers elle.

— Mademoiselle, dit le boyard, j'aurais aimé vous conduire au Lysandër dès maintenant mais vous êtes épuisée. Reposez-vous. Mes gens ont préparé une chambre. Je viendrai vous chercher à l'heure du dîner. Nous pourrons régler certains détails avant de rejoindre le site.

Louise emboîta le pas à l'arbalétrier qui portait ses bagages. Sitôt la porte d'entrée franchie, une vieille femme agrippa le bras de Louise.

— La petite citadine... souffla-t-elle.

La silhouette tordue par l'arthrose, le visage creusé par les rides, elle ne portait qu'un bリアud jauni et des sandales. Malingre, les genoux cagneux et les épaules découvertes, elle dégageait une odeur d'urine et de sueur.

La vieillearde resserra sa pression sur son bras.

— Profite, petite citadine, dit-elle à son oreille. Profite avant qu'on vienne te chercher. On sera là quand il se sera lassé. Pour toi.

Elle toisa Louise, renifla et lui pinça les hanches.

— Ça suffit, madame, intervint le soldat. Je dois la conduire à sa chambre.

La vieillearde acquiesça, les yeux mi-clos, et s'éloigna d'une démarche traînante.

— Ne faites pas attention, ajouta l'arbalétrier en l'entraînant dans un couloir dallé qui menait jusqu'à une porte en bois. Un ascenseur, dit-il avec un large sourire.

Louise s'engouffra dans l'habitable. L'arbalétrier actionna plusieurs manettes : l'ascenseur trembla puis commença à monter. Louise savait qu'une telle machine valait une fortune. Un luxe scientiste signé par un konzern dont le blason s'affichait au plafond. Les trois écrous entrelacés de Thirdeengine, une entreprise glorianaïse dont les licences s'échangeaient à prix d'or aux confins des Marches traversières.

Une secousse. L'ascenseur s'immobilisa dans un grincement. Ils débouchèrent dans un couloir glacé éclairé à la torche et franchirent une lourde porte en fer.

— Voilà votre chambre, mademoiselle. Vous êtes l'invitée du seigneur Koropouskine. Vous disposez d'une salle d'eau.

Un mobilier rustique, une seule meurtrière orientée au nord. Un endroit sinistre accentué par la pénombre. Louise prit congé du soldat et s'isola dans la salle d'eau. Une baignoire en étain, des robinets en cuivre qui éruçtèrent et vibrèrent avant de délivrer une eau presque tiède. Louise se fit couler un bain et se glissa à l'intérieur.

Le vague portrait de Koropouskine dressé par son père correspondait à la réalité. Un seigneur tutélaire enivré par le scientisme, qui sacrifiait ses sujets à une parodie de la cité.

Elle prit son temps pour se laver et, une fois sèche, tenta sans succès de trouver le sommeil dans les draps rêches de son lit à baldaquin. Elle finit par s'asseoir dans un fauteuil et s'absorba dans le nettoyage consciencieux de ses deux pistolets.

CHAPITRE 5

On frappa à la porte. Alexis Koropouskine se tenait sur le seuil, un plateau dans les mains. Il portait un costume élégant, un pourpoint violacé serré à la taille par une large ceinture dorée, ainsi qu'une culotte bouffante de soie blanche glissée dans des bottines de cuir.

— Je vous conduis au dîner, dit-il en glissant un regard acéré sur le corps de Louise.

En chemise, les jambes nues, Louise se laissa examiner, par curiosité mais aussi par défi. L'instant s'éternisa. Le regard du boyard s'éclaircit.

— Vos hanches sont fortes, grogna-t-il. Vos cuisses aussi. Comme chez nos femmes. Cela me plaît.

— À Prague, vous mériteriez un cartel, Alexis. Un duel au premier sang, une simple passe d'armes.

— Avec une femme ? s'étonna-t-il en posant la main sur le pommeau de son épée. Vous plaisantez, n'est-ce pas ?

— Vous seriez surpris, je crois.

Il fronça les sourcils, visiblement perplexe.

— Habillez-vous chaudement, grogna-t-il, nous dînons dehors. Je vous attends ici.

Lorsqu'elle parut à ses côtés, il sembla se réjouir de la découvrir dans une robe noire, les épaules couvertes par un châle de laine noire.

— Vous êtes parfaite, dit-il en la conduisant à l'ascenseur.

Alexis l'entraîna à l'extérieur, dans une cour isolée, au nord du château. Une grande table dressée au centre scintillait à l'éclat de trois lampadaires incongrus plantés dans le sol. Une nappe rouge sang, des couverts en argent, des assiettes de porcelaine, des paniers remplis de volailles et de fruits.

— Pour vous, murmura Alexis, un décor de princesse. Suivez-moi.

Ils franchirent une poterne qui menait à une serre blottie entre deux murs.

— Mon épouse y passe le plus clair de son temps, dit-il.

Louise marqua un temps d'arrêt. Du tilleul, des berceaux de lierre, des roses pâles, des arbrisseaux dont elle ignorait le nom. Un lieu confiné et saturé par l'humidité.

— Une fortune, Louise, commenta Alexis en la poussant sous des treilles couleur émeraude. Six jardiniers entrelaciens, une chaudière installée dans le tablier de la traverse. Et pour l'alimenter, la moitié du fumier récolté chaque année sur l'ensemble de mes traverses.

— Vous aimez votre femme.

— C'est la seconde filleule de notre tsar, répondit-il. Cela vaut quelques concessions.

Ils empruntèrent une allée étroite.

— Là, des églantiers, commenta Alexis. Six en tout. Et là, un frêne venu d'Anatolie. Ah, celui-ci, devinez ! Un cèdre du Ponant, près de mille roubles sans compter le transport... Celui-ci ? Un figuier des provinces rhodésiennes. Et là, des sureaux que madame a fait venir de Nordanie.

Ils débouchèrent sur une rotonde circonscrite par une barrière de bois blanc.

— Mon épouse, Elisabeth, dit Alexis.

Une jeune femme au teint diaphane se tenait sur un banc, les jambes repliées. Sur ses cuisses, un petit phonographe diffusait un air de guinguette.

— Elle passe ses journées à écouter vos musiciens et leurs maudits accordéons. Je hais cet instrument ! avoua Alexis du bout des lèvres.

Louise aima du premier coup le visage discret d'Elisabeth, encadré de longs cheveux couleur de miel, son sourire timide, ses grands yeux noisette.

— Alexis... fit-elle en relevant délicatement le bras du phonographe, est-ce là votre émissaire de Prague ?

Louise la salua d'un petit signe de tête.

— Êtes-vous un avocat-duelliste comme le prétend Alexis ?

— Oui.

— Promettez-moi de venir me parler de votre métier avant de repartir. Alexis ne veut pas que je voyage avec lui. Et vous me raconterez la vie à Prague, n'est-ce pas ?

Alexis intervint avant que Louise ne pût répondre.

— Vous discuterez une autre fois, dit-il d'une voix nerveuse. Mesdames, passons à table, je meurs de faim.

Elles le suivirent dans la cour où les convives se rassemblaient sous le regard appuyé d'une dizaine de soldats en arme. Derrière eux, trois violonistes en costume rouge et or patientaient sur des tabourets.

— Mes Tziganes, dit Alexis en pointant le doigt sur les musiciens. Je laisse régulièrement leur clan s'installer sur mes traverses. En échange, ils m'offrent leur jolie musique. C'est autre chose que vos accordéons. Venez, Louise, je vous présente.

Sa main claqua sur l'épaule d'un moine en coule grise et scapulaire blanc.

— Josip, mon conseiller et ma conscience.

Louise pensa à une boule de bilboquet en découvrant le visage rond et lisse, les yeux globuleux et les lèvres pincées du moine.

— Celui-ci, je ne lui fais pas confiance mais je le paye bien. Sosti, un mercenaire rhodésien. Il forme mes hommes.

Louise ébaucha un sourire. L'homme ressemblait à l'un de ces vautours électriques visibles à l'Exposition Transurbaine.

— Là, c'est monsieur Rabiesk, l'homme de chiffres, continua Alexis. Il dirige mes affaires comme un capitaine de vaisseau. Ne l'approchez pas trop, il est ennuyeux à mourir. Mais quel talent !

Rabiesk était grand, maigre, avec une figure d'adolescent. Il adressa à Louise un sourire absent puis baissa la tête.

— Enfin, vos amis de Prague ! Ces cinq messieurs représentent leurs konzerns. Ils sont redoutables, ne leur confiez pas le moindre bouton de culotte.

Tous les cinq se fendirent d'un rire poli. Vêtus des costumes sombres de la noblesse marchande, le gilet aux couleurs du konzern, ils claquèrent les talons et se fendirent d'un baisemain.

— Elisabeth, en face de moi, déclara Alexis en s'asseyant. Louise à ma droite. Et vous, les Tziganes, jouez !

Les convives attendirent que le boyard ait pris place pour s'installer à leur tour. Seul le moine demeurait debout, les mains jointes à hauteur du front.

— Prions, dit-il. Vous tous, remerciez la divine Électricité de nous offrir chaleur et nourriture. Inclinez vos esprits à ce nom : Machine ! Qu'elle soit notre étoile et que son règne se perpétue. Électricité, nous sommes tes fidèles, nous prions ton Étincelle, tes Escarbilles du hasard et les Crépitements de la science. Que ton énergie soit nôtre !

Josip souleva un chapelet de petits éclairs en or massif qu'il portait autour du cou et baisa chaque éclair en silence, les yeux clos. Louise remarqua les minces cicatrices qui zébraient son cou : le moine portait son chapelet comme un cilice.

Coincée entre Alexis et Rabiesk, Louise observa les convives. Sur un signe d'Alexis, tous se servirent copieusement et se jetèrent sur leurs assiettes.

— J'exige qu'ils ne mangent que deux fois par jour, murmura Alexis. Vous n'avez pas faim ?

Il se pencha sur elle, les lèvres luisantes de graisse.

— Il faut endurcir cette racaille, fit-il en désignant les nobles du menton. Si je les laisse manger à leur faim, ils sont prétentieux et arrogants. Je les préfère le ventre vide.

— Et les autres ?

Alexis mordit dans une cuisse de poulet.

— Pour Josip, une douce pénitence, ricana-t-il. Plus il se mortifie, mieux il se porte. Quant aux soldats, je veux qu'ils se souviennent de la main qui les nourrit.

— Vous avez des ennemis ?

— Beaucoup trop. Mon royaume s'étend jusqu'en Pentapolie. Je possède sept champignonnières, quatre mines, et plus de trente-trois kilomètres de traverses. Le péage finance bien des choses.

— Vous faites la guerre ?

— Entre boyards, surtout.

— Et on se bat pour quoi ?

— Pour chaque village, chaque champ suspendu, chaque gisement, pardi ! La semaine dernière, ce foutu Timoski m'attaquait à l'est avec ses cosaques. Une nuit passée à se tirailler d'une traverse à l'autre. Quelques morts des deux côtés et des parapets endommagés. Le quotidien, quoi !

Des enfants en guenilles firent leur apparition et butèrent contre les gardes.

— Qu'ils viennent ! s'exclama Alexis.

Les soldats s'effacèrent. Trois enfants s'approchèrent et vinrent se planter devant le boyard. Alexis rafla des fruits sur la table pour remplir les mains tendues. Une douzaine d'autres enfants s'éparpillèrent autour de la table.

— Vous autres, fit-il en s'adressant aux convives, donnez donc la moitié de vos assiettes !

Tous s'exécutèrent avec une rancœur mal dissimulée tandis que les enfants se pressaient autour d'eux.

— Je les aime beaucoup, dit Alexis en attrapant une petite fille pour la mettre sur ses genoux. Toi, comment t'appelles-tu ? demanda-t-il en enfonçant une pêche dans la bouche de l'enfant.

La petite fille ouvrit de grands yeux et mâchonna lentement son fruit dont le jus se mit à couler sur son menton crasseux.

— Tu ne dis rien, tu n'as pas de nom ? dit le boyard.

L'enfant plissa les yeux et continua à mâcher. Alexis la secoua par les épaules :

— Je te parle. Ton nom.

Les autres enfants se figèrent sur place. Louise comprit que l'enchantement s'était rompu. Elle vit Josip repousser un garçon et reprendre les fruits qu'il venait de lui céder, le mercenaire repousser un autre garçon avec un rictus entendu. Alexis écarta la petite fille.

— Dégagez-moi cette marmaille, ordonna-t-il.

Les enfants, habitués sans doute à ce genre de revirement, filaient déjà en serrant sur leur poitrine le peu qu'ils avaient pu emporter. Alexis se renfonça dans son fauteuil, la mine contrariée.

— Foutus mioches, marmonna-t-il, ils pensent qu'à bouffer.

Une horloge parlante annonça minuit quelque part dans le château. Le dîner s'éternisait dans un brouhaha insipide. Louise ne parvenait pas à se concentrer, légèrement ivre, et tentait tant bien que mal de garder les yeux ouverts. Alexis exigea soudain qu'on le laisse seul avec elle.

Elisabeth prit congé la dernière, en silence, et s'éclipsa par la poterne qui menait à la serre.

— Ma chère, dit Alexis, voyons l'affaire qui nous préoccupe.

— Demain. Je vais aller me coucher.

Alexis effleura son poignet du bout des doigts :

— Personne ne me parle ainsi. Ne recommencez pas.

Louise retira son bras.

— D'accord, soupira-t-elle. J'ai écouté le dossier. Les lois ne stipulent pas que vous puissiez devenir le propriétaire du Lysandër. En vertu du droit citadin, sa carcasse et la cargaison nous appartiennent.

— Et je ne le conteste pas, bien au contraire, dit-il avec un geste las de la main. Mais il y a le reste, vos... tracts. Je ne doute pas que la Propagande trouverait fort plaisant de mettre à mal un foyer d'urbicides.

Alexis employait un terme aussi vieux que la révolution, un mot lâché par un journaliste de la presse conservatrice dès les premiers attentats en Antipolie. Depuis, on faisait un amalgame courant entre révolutionnaires et « tueurs de ville ». Des rumeurs relayées par la Propagande avaient évoqué une bombe terrifiante capable d'engloutir une cité entière. De toute évidence, Alexis connaissait son sujet.

— Vous avez déclaré le Lysandër perdu, reprit Alexis.

— Comment le savez-vous ?

— Simple déduction : je n'ai pas reçu la visite des enquêteurs de la Subsistance. C'est donc que vous avez eu mon message.

— Vous espérez que nous vous laisserons un dirigeable et sa cargaison contre quelques disques révolutionnaires ? Notre imprimerie est capable d'en fournir l'équivalent en trois jours. Il va falloir nous

entendre autrement, Alexis. J'imagine que nous pourrions éventuellement vous céder la carcasse du Lysandër. Mais la cargaison, près de trente mille roubles, ce n'est pas négociable !

Alexis attrapa son verre qu'il avala d'un seul trait.

— Cessons là ce bavardage, fit-il d'une voix tranchante. Jusqu'ici, j'ai voulu faire les choses convenablement. J'ai fait en sorte que vous soyez traitée avec égards. Je suis venu vous chercher, j'ai consacré une partie de mon carburant à votre confort, je vous ai ouvert mes portes, je vous ai fait servir un repas digne d'un roi.

Le visage crispé, il pivota sur son fauteuil et referma les mains sur son visage.

— Ma petite, ici vous n'êtes rien. Un seul mot et je fais de vous une catin pour mes hommes.

Il sourit et glissa les mains dans ses cheveux :

— Vous avez de la chance, vous me plaisez. Vous n'êtes pas là pour marchander, Louise. Vous n'êtes là que pour récupérer ce que moi, j'ai envie de vous laisser. Pour l'instant, cette affaire m'amuse. Ne faites rien qui puisse la rendre pénible.

Son regard se radoucit :

— Je suis un peu rude, pardonnez-moi. Finissons cette soirée dans la bonne humeur. Demain, je vous emmène au Lysandër. Tziganes, jouez plus fort, je n'entends rien !

Il se leva, attrapa Louise par la main et l'entraîna à l'écart de la table.

— Dansons, ma chère, fit-il en l'attrapant par la taille.

Il l'entraîna dans une valse. Louise lui céda sans protester, emportée par l'élégance et la précision de ses gestes. Le boyard la tenait sans l'étreindre et la conduisait avec une fermeté subtile. Elle avait connu les mains molles et moites, les pieds maladroits, les regards fuyants. Alexis éclipsait tous ses anciens cavaliers.

Louise se sentit perdre pied. Autour d'elle, les torches défilaient en langues de feu mêlées au foyer rougeoyant des musiciens. Les faces indistinctes des gardes s'allongeaient et se tordaient au rythme des pas imprimés par le boyard. Elle sentit soudain les lèvres d'Alexis chercher sa bouche, sa langue essayer de forcer un passage entre ses dents.

L'espace d'une seconde, elle sentit qu'elle pouvait céder.

Soudain, la musique cessa. Elle tituba en arrière, découvrit le visage avide d'Alexis.

— Quoi ? s'exclama-t-il. Pourquoi cessez-vous de jouer ?

Un musicien pointa timidement son archet en direction d'un homme apparu à la porte de la tour. Habillé d'un large pyjama blanc, une cuisse bandée, l'inconnu tituba dans la cour en traînant un sabre derrière lui.

— Gardes ! aboya Alexis. Raccompagnez-le dans sa chambre.

L'homme fut happé par deux soldats et entraîné à l'intérieur de la tour. Alexis claqua dans ses doigts à l'intention des musiciens. Louise, confuse et prise de vertige, réagit à la seconde où le boyard referma le bras autour de sa taille. Elle se déroba d'un coup de rein et dégaina son arme.

Alexis laissa le canon du pistolet heurter son front et se contenta de renifler, la bouche pincée.

— Je vais aller me coucher, articula Louise. Maintenant.

Le boyard eut un geste en direction des gardes qui accouraient. Ils s'immobilisèrent, l'arbalète pointée sur Louise.

— Vous seriez capable de tirer ? dit-il, visiblement amusé par la situation.

— C'est mon métier. Vous voulez une preuve ?

— Allez donc vous reposer. Rendez-vous ici, demain matin, à huit heures. Soyez ponctuelle.

Alexis attrapa une pomme dans une corbeille, y croqua à pleines dents et haussa les épaules avant de faire volte-face pour marcher à grandes enjambées en direction de la serre.

Prise de nausée sur le seuil de sa chambre, Louise s'y reprit à trois fois avant de pouvoir ouvrir la porte.

— Eh, la citadine ! l'interpella une voix chevrotante.

Louise se retourna, la gorge brûlante. La vieillearde entrevue dans l'après-midi se tenait dans l'ombre, encadrée par deux garçons d'une vingtaine d'années. La tenue dépareillée et crasseuse, les cheveux

filasse, ils sautillaient d'un pied sur l'autre, les bras pendus le long du corps.

— Fallait que je vous présente mes petits gars, fit la vieille en poussant les deux garçons devant elle. Faites pas les timides, vous autres. Dites bonjour !

Les deux hommes se dandinèrent et grommelèrent un « bonjour » tout juste audible.

— Suffit ! ordonna la vieille.

Les garçons refluèrent aussitôt dans l'obscurité.

— Faut les aider, ajouta-t-elle d'une voix douce. Faut les mener sur le chemin de la vie. Je vais les voir grandir. Il leur faut un bout de ville, il leur faut un bout de cité qui se trémousse. Faudra être présentable, n'est-ce pas. Être toute jolie pour leur donner des souvenirs.

Louise dégaina son pistolet et arma le chien. La vieille sourit :

— Des souvenirs, chuchota-t-elle en pointant l'index sur le ventre de Louise. Dans cette matrice-là qui sent bon la science. Faut qu'ils y goûtent. Pas ce soir. Un autre soir. Tu seras belle et tu t'ouvriras comme les portes de la ville.

D'un claquement de doigts, la vieille fit reculer les deux garçons dans les profondeurs du couloir.

— Je veille sur toi, conclut-elle. Pour que tu t'ouvres.

*

Louise se réveilla à la pointe du jour, les tempes douloureuses, la langue pâteuse. Elle prit une douche et s'habilla, grelottante, devant le miroir en pied de la salle de bain. En quittant sa chambre, elle découvrit un étrange bouquet sur le pas de sa porte : de longs champignons au chapeau jaunâtre et grumeleux, noués par un ruban noir. Au milieu, sur une plaque de cuivre grossièrement taillée, elle lut : « Pour notre citadine. Rodi et Jova. »

Elle écrasa le bouquet sous son talon et emprunta l'ascenseur pour rejoindre la cour. Alexis trônait dans sa voiture, engoncé dans son manteau de fourrure. Dix cavaliers montés sur des chevaux

caparaçonnés de maille flanquaient le véhicule.

— La pression a du mal à monter, cria Alexis pour couvrir le vacarme de la chaudière. Il a fait froid cette nuit. Départ dans quinze minutes. Pour le moment, allez donc manger quelque chose, fit-il en lui montrant une bicoque.

À l'intérieur, des soldats en arme mangeaient en silence autour d'une grande table. Louise attrapa un bout de pain et s'isola dans un angle de la pièce. Un soldat s'approcha et lui tendit une tasse de thé :

— Il est tiède, dit-il.

Elle le remercia du regard et but une première gorgée.

— Paraît que vous avez croisé la vieille, dit-il d'une voix traînante.

— Et ses deux rejetons.

L'homme lorgna la porte de la bicoque et se pencha vers elle :

— Elle vous fait des ennuis ?

— Ça ira.

— Tâchez de ne pas faire d'histoire. C'est la mère de notre seigneur.

Louise fronça les sourcils :

— Le lien du sang, dit-il. C'est précieux par ici. Votre départ va la calmer. Elle se rabattra sur Elisabeth.

Louise posa sa tasse :

— Vous me dites que...

— Je dis rien, moi, l'interrompit-il en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Juste que le soir, la serre est ouverte, qu'ils viennent tous les trois.

— Alexis le sait ?

— C'est lui qui s'assure que la porte est ouverte.

— Pourquoi vous m'en parlez ?

— Parce que vous plaisez au seigneur. C'est rare. Alors, nous autres, on se dit que peut-être, vous, vous pourriez avoir envie de vous défendre si les deux essayent de venir dans votre chambre. Et que si vous les tuez, on prendra notre temps pour intervenir. Histoire d'être bien sûr qu'ils crèveront. Et que le seigneur n'osera pas s'en prendre à vous.

— Vous en êtes sûr ?

— Non. Peut-être qu'il vous fera juste torturer pour l'exemple avant de vous pendre.

Un coup de klaxon fit sursauter le soldat.

— Allez-y, dit-il. Il vous attend.

— Merci pour le thé, salua Louise, la poitrine comprimée.

L'air frais, à l'extérieur, lui fit du bien. Elle grimpa dans la voiture et devina, derrière les épais hublots des lunettes de conduite, le regard plissé d'Alexis.

CHAPITRE 6

Allongé sur son lit, Léon observa attentivement l'entrée des visiteurs annoncés le matin même par le moine. Ils pénétrèrent dans sa chambre sans frapper et se placèrent tous les trois autour du lit, les bras croisés dans le dos. Léon ramena la couverture sur ses jambes.

Les trois métropolitites étaient vêtus à l'identique : culotte noire, vareuse grise aux liserés d'argent, le col cassé d'un rouge vif et le motif brodé de la gueule d'un loup, symbole de la Propagande. Les yeux cachés derrière des lunettes rondes aux verres fumés, ils portaient des hauts-de-forme d'un bon mètre de hauteur dont les larges bords soutenaient de minces filaments de cuivre qui pendaient jusqu'aux oreilles et s'évasaient en cornets.

— Capitaine Léon Radurin ? demanda celui qui s'était posté au bout du lit.

— C'est moi.

— J'ai ordre de vous interroger.

— Présentez-vous, monsieur.

— Premier métropolitite Koursko, cellule Investigation et Spéculation du ministère de la Propagande.

— Est-ce donc la manière de recueillir le témoignage d'un officier ?

— Capitaine, votre brigade, soit vingt-deux hommes et un cartographe, a été massacrée pour des raisons inconnues.

— Non, monsieur, ils se sont entretués.

— Pour des raisons inconnues, reprit le métropolitite imperturbable. Et nous sommes là pour écouter votre version des faits. Vos délires, notés scrupuleusement par le frère Josip de la Grande-Loge électrique, ne nous permettent pas de tirer des conclusions satisfaisantes sur la disparition de votre brigade.

Le ton était dissonant. Une onctuosité presque amicale trahissait le

propos. Léon hésitait à se confier, à raconter les événements tels qu'ils les avaient vécus. Sa brigade avait été confrontée à un ennemi inconnu. Depuis son réveil entre les quatre murs de cette chambre, dans cette citadelle perdue au milieu de l'écryme, il avait tenté de trouver une explication, il s'était remémoré chaque étape de leur expédition depuis les rives de la cité jusqu'à la frontière pentapolienne. À présent, il était convaincu que ses hommes avaient été victimes d'un animal, de ce Kraken mythique évoqué à mots couverts dans les corridors du ministère de la Guerre.

— Capitaine Radurin ?

Le métropolitte interrompit le cours de ses pensées.

— Oui, je vous écoute.

— Racontez-nous en détail ce qui est arrivé.

Léon vit l'un des propagandistes marcher jusqu'à la meurtrière de sa chambre et se pencher pour attraper un câble qu'il fixa au boîtier de son oreille.

— Parlez distinctement et soyez clair, capitaine, fit le métropolitte en montrant son acolyte. Notre dirigeable stationne au-dessus de ce bâtiment. Cet homme transmettra votre récit à des opérateurs qui vont enregistrer notre conversation et l'analyser. Il donnera aux interprètes des indications sur votre voix, vos gestes et vos silences. Nous voulons une transcription rapide et fidèle de cet entretien, vous êtes prévenu.

— Faites-les venir ici, marmonna Léon, je n'ai rien à cacher.

— Deux tonnes de matériel et trente-trois interprètes ne peuvent pas tenir dans cette chambre, rétorqua le métropolitte sans la moindre trace d'humour. Commencez, je vous prie.

Léon s'exécuta, sans omettre un seul détail. En fin de compte, il appréciait de pouvoir enfin se confier, de trouver des gens qui acceptent de prêter une oreille attentive aux événements tragiques qui avaient décimé sa brigade. Il se livrait avec le sentiment de rendre hommage à la mémoire de ses hommes. Lorsqu'il conclut son récit, le métropolitte consulta ses acolytes du regard.

— Bien, capitaine. Vraisemblablement, vos suppositions concernant cet animal peuvent se justifier. Néanmoins, il me faudrait éclaircir deux ou trois petites choses.

- Je vous ai tout dit.
- Il ne s'agit pas de cela. Lorsque le premier groupe a disparu dans la brume, qu'avez-vous ressenti ?
- Je ne comprends pas.
- Vos émotions, capitaine, quelles étaient vos émotions à ce moment précis ?
- Eh bien, le désarroi, avant tout. Je connaissais tous ces hussards personnellement. La moitié a été sous le feu à mes côtés. D'ordinaire, aucun n'aurait rompu les rangs en risquant de mettre toute la brigade en danger. Ils ont peut-être agi sous influence...
- Pourquoi êtes-vous si sûr qu'il ne s'agit pas d'une attaque chimique ?
- Si des hommes, quels qu'ils soient, étaient derrière cette attaque, je l'aurais senti. J'aurais vu quelque chose. Un scaphandrier, une machine, je ne sais quoi mais j'aurais vu quelque chose.
- Vous pensez que le monstre aurait été capable de diffuser un gaz, un venin pouvant altérer la conscience ?
- Non, je n'irais pas aussi loin. Je pensais à un sixième sens. Mes hommes ont dû sentir la bête et leur inconscient aura fait le reste.
- Avouez que cela est peu probable, capitaine. À vous entendre, leur réaction a été soudaine. Pourquoi auraient-ils paniqué d'un seul coup ?
- La tension s'accumulait, ils devaient craquer à un moment ou à un autre.
- Le métropolitain pencha la tête sur le côté et tapota sur son boîtier.
- Apparemment, dit-il, vous n'en croyez pas un mot. Vous connaissez vos hommes, ils n'auraient pas craqué de la sorte. Pas si vite. Un seul d'entre eux, peut-être, aurait pu trahir pour des raisons personnelles, mais pas une escouade de hussards surentraînés.
- Trahir ?
- C'est une piste que nous ne devons pas négliger. L'ennemi était peut-être parmi vous.
- Le cartographe ?
- Possible. Nous procéderons à un examen de son casque.
- Il m'a sauvé la vie.

— C'est, à vrai dire, ce qui nous préoccupe, capitaine. Qu'est-ce qui, selon vous, justifie que vous soyez le seul survivant ?

Léon vit le chapeau du métropolitain osciller et le câble qui reliait son oreille au dirigeable tressauter.

— Je suis prêt à me soumettre à un examen médical.

Le métropolitain acquiesça d'un petit mouvement du menton.

— Revenons à votre « absence ». Lorsque Grog a suggéré de faire halte, vous aviez l'impression d'avoir rêvé, je vous cite, que « le temps s'était rétréci » ?

— C'est difficile à expliquer. Près de six heures de route à échasses, et croyez-moi, cela représente un sacré bout de chemin, se sont volatilisées comme si je m'étais endormi.

— Endormi ?

— La routine, peut-être ? J'avais sans m'en rendre compte.

— Aviez-vous déjà vécu une expérience similaire ?

— Non, jamais.

— Vos états de service sont irréprochables, capitaine. Le ministère de la Guerre nous a transmis votre dossier. Aucun incident depuis votre prise de commandement de la septième brigade jusqu'au drame de la semaine dernière. Pour le moment, nos interprètes considèrent que vous dites la vérité. C'est une chance que vous ne devez pas laisser passer. Si, comme nous venons de le faire constater, vous ne croyez pas au fait que vos hommes aient pu céder à la psychose, confirmez-vous, oui ou non, que vos hommes ont été attaqués par un Kraken dont le venin, d'origine volatile, expliquerait le comportement suicidaire des hussards placés sous votre commandement ?

Léon grimaça. Le métropolitain se moquait de lui. L'explication, ainsi formulée, ressemblait à un conte pour enfants.

— Non, je ne le confirme pas. J'ignore ce qui a pu se passer.

— Le ministère de la Guerre nous a confié cette enquête, capitaine. La vérité sera connue, peu importe le temps que cela prendra. Votre responsabilité est engagée.

— Vous m'accusez d'une faute de commandement ?

— Pas encore. Lorsque nous connaîtrons la vérité, il s'agira d'établir si oui ou non, vous aviez les moyens d'empêcher ce qui est arrivé.

Léon soupira. En théorie, le métropolitte avait raison. Sa seule erreur était peut-être de ne pas avoir anticipé le danger, d'avoir voulu continuer malgré l'inquiétude qui rongait les rangs.

— Si je dois passer en cour martiale, je ne me déroberai pas, dit-il.

— Nous n'en sommes pas là, capitaine. Il n'est pas question de vous faire comparaître aujourd'hui ou demain. À juste raison, Prague s'interroge et s'inquiète. Nous devons nous assurer que la Pentapolie n'a aucun rapport, de près ou de loin, avec notre affaire. Si l'existence de ce...Kraken devait être établie, Prague aimerait s'assurer que les Pentapoliens ne sont pas en mesure de le domestiquer.

— C'est parfaitement impossible, rétorqua Léon.

— Et pourquoi cela ?

— Il n'y a aucun précédent.

— Tout comme le massacre de votre escouade tel que vous nous l'avez décrit, capitaine... Notre métier est de spéculer : nous ne pouvons ignorer cette hypothèse.

Le métropolitte ferma les yeux, une main posée à plat sur son boîtier.

— Nous aimerions revenir sur un détail : avez-vous vu votre ordonnance et ceux qui étaient restés à ses côtés faire feu dans votre direction ?

— Pas tout à fait. Je vous ai dit que j'avais distingué des silhouettes et entendu Grog.

— Vous n'avez donc pas vu et formellement reconnu Grog ou l'un de vos hussards pointer son fusil sur votre patrouille ?

— Qu'essayez-vous de prouver ? s'exclama Léon. Ils étaient à l'endroit exact où nous les avions laissés.

— Pouvez-vous en être sûr ? Vous disiez vous-même qu'un de vos hommes était chargé de héler régulièrement le groupe resté en arrière.

— Des Pentapoliens n'auraient pas pu infiltrer nos lignes. Vous oubliez que j'ai entendu distinctement la voix de Grog !

— Supposez qu'il s'agissait bien de lui mais qu'entre vous deux, des soldats pentapoliens aient brusquement surgi. Grog aurait ordonné d'ouvrir le feu. Des balles perdues ou même une salve des Pentapoliens auront fauché vos hommes...

— Il était à moins de dix mètres...

— Vous connaissez bien, je crois, les phénomènes de résonance propres à l'écryme. Vous savez aussi que la brume fausse vos perceptions sensorielles.

— D'accord, concéda Léon. Et Hector qui tente de me transpercer avec son sabre ?

Le métropolitain ne manifesta aucune réaction et se contenta d'observer un long silence, les yeux mi-clos. Le câble se contracta.

— Quel était votre sentiment à ce moment précis ? demanda-t-il.

— Vous pensez que je suis fou, c'est bien cela, dit Léon d'une voix lasse. Faites venir les psychiatres et arrêtons cette comédie.

— Répondez à la question, capitaine.

— Je ne me souviens plus.

— Je ne vous crois pas.

— Qu'est-ce que vous imaginez ? J'étais paniqué. Hector était fou, réellement fou. Dans ses yeux, surtout. Cela se voyait dans ses yeux.

— Alors, vous l'avez tué. D'une balle dans le crâne.

— Oui.

— C'était lui ou vous, n'est-ce pas ? De la légitime défense.

— Quoi d'autre ?

— À vous de me le dire.

— L'entretien est terminé, messieurs. Je ne vous ai rien caché. Tirez vos conclusions et ramenez-moi à Prague.

— Vous restez ici, capitaine. Tant que cette affaire ne sera pas éclaircie, nous préférons vous garder à l'abri, dans cette citadelle.

— Vous allez me laisser croupir ici ?

— Cet incident relève du secret militaire. Vous êtes au secret, capitaine. Jusqu'à nouvel ordre.

CHAPITRE 7

L'écryme s'étendait à perte de vue. La troupe roulait sur une traverse étroite qui permettait tout juste le passage de la voiture. Les cavaliers, arbalètes à la hanche, ouvraient la voix, vingt mètres en avant.

Pelotonnée sous des couvertures, Louise se remémorait les informations fournies par les disques de son père sur le Lysandër.

Le dirigeable avait été construit trente ans plus tôt dans les ateliers de la manufacture Felligor, sous la direction de la Grande-Loge des Vents. Pour un volume total de cent dix mille mètres cubes, il appartenait à la famille des dirigeables rigides dont la carcasse était constituée de seize anneaux transversaux reliés à des charpentes longitudinales, le tout soutenant l'enveloppe. Plusieurs centaines de membranes intestinales de chèvres avaient été spécialement importées de Gloriana pour coudre les ballonnets. Quant à l'étoffe de l'enveloppe, on l'avait badigeonnée à la main d'huile de ricin pour maintenir l'élasticité et la flexibilité de l'ensemble. Ces détails techniques confirmaient la version de son père : le Lysandër était un bâtiment solide et fiable, loin de ces innombrables épaves rafistolées dans les marchés noirs méthalumiens. La qualité des matériaux laissait également supposer que le système d'étanchéité ait pu fonctionner. Malgré plusieurs tentatives au cours du dîner de la veille, Louise n'avait rien obtenu d'Alexis à ce sujet, excepté l'assurance que le crash n'avait pas englouti le Lysandër ni endommagé gravement la cargaison.

Par acquit de conscience, elle avait écouté les contrats qui liaient l'entreprise de ses parents à la manufacture Felligor, un contrat de location débité d'une voix monocorde par une lectrice payée à la ligne. Louise cherchait un indice sur une éventuelle escroquerie à

l'assurance orchestrée par la manufacture. Le droit éolien, qui s'appliquait par défaut dans les traverses, décourageait *a priori* ce genre d'initiative en faisant peser la responsabilité d'une catastrophe sur le constructeur. Le contrat avait dissuadé Louise de chercher plus loin. Tout était en règle.

Elle avait gardé le disque le plus intéressant pour la fin, en l'occurrence le dernier journal de bord enregistré un mois auparavant par le capitaine Ivan Kovialov. Le timbre de sa voix, rocailleux et sincère, lui avait plu dès les premiers mots. Kovialov aimait son engin, le ciel et ses « petits durs » qui formaient l'équipage du Lysandër. D'instinct, Louise partageait l'analyse de son père : cet homme-là respectait bien trop sa machine pour l'avoir conduite à sa perte. Dans ce dernier enregistrement, il évoquait le comportement exemplaire du Lysandër, en particulier sous la tempête. « Il a la peau dure et le nez fin » disait-il en guise de conclusion.

Une embardée soudaine la tira de ses réflexions. La voiture s'immobilisa.

— Nous allons déjeuner ici, dit Alexis. Nous reprendrons la route dans une heure.

Louise jeta un coup d'œil sur les alentours. Le décor n'avait pas changé : l'écryme les entourait de toutes parts, parsemée çà et là de quelques nénuphars grisâtres. Elle nota avec inquiétude que la traverse s'était progressivement inclinée et ne s'élevait plus qu'à deux mètres au-dessus de la surface.

L'image fugitive d'une vitrienne effleura son esprit, ces petites galeries populaires où une série de vitraux racontaient une histoire drôle ou tragique au gré des modes et des saisons. Sa mère avait pris l'habitude de l'y accompagner le dimanche lorsqu'elle était petite. À neuf ans, « la Vague », une exposition temporaire signée Amir Gourguine, l'avait marquée au fer rouge. Nuits moites et cauchemars récurrents pendant près de six mois.

La vague. Celle qui, selon Gourguine, naissait de nulle part pour aller nulle part. Semblable au pli d'une chair comprimée, plus corrosive que l'acide, aussi lourde qu'un train lancé à pleine vitesse.

Le boyard avait ouvert le coffre de la voiture et brandissait quatre bouteilles.

— Un verre chacun, soldats ! s'écria-t-il.

Un brouhaha joyeux salua son offre : les cavaliers vinrent se masser autour de lui. Peu après, il abandonna ses hommes pour rejoindre Louise, demeurée sur la banquette arrière de la voiture.

— Vous avez mangé ? fit-il en se laissant choir à côté d'elle, une bouteille sous le bras.

— Je n'ai pas faim.

Il but une longue rasade et s'essuya la bouche du revers de la main.

— Faut qu'ils pensent le moins possible, dit-il en montrant ses hommes. L'alcool les empêche d'avoir peur.

— Peur de quoi ?

— Si le vent ne se lève pas, on ne craint rien. On atteindra le Lysandër ce soir.

— Il n'y a rien ici.

Pour toute réponse, il fracassa brutalement sa bouteille sur la portière, juste à côté d'elle. Une gerbe violacée éclaboussa son caban. Il appuya férocement le tesson sur son cou.

— Tout est là, bon sang, éructa-t-il. Vous n'avez toujours pas compris ? Vous ne savez rien du monde traversier. Vous croyez être à l'abri avec moi ?

Il accentua sa pression et la força à rejeter la tête en arrière.

— Vous me faites mal, articula Louise d'une voix ferme.

— Derrière une muraille, je suis le maître. Ici, l'écryme règne. L'écryme et ses secrets. Rien d'autre...

Il lâcha le tesson, chassa une mèche sur son front et, le visage impassible, quitta la voiture pour rejoindre ses hommes.

Louise jeta un regard circulaire sur les environs. Des nuages bas filaient vers l'ouest. Elle dégaina ses armes et les nettoya sous l'œil indifférent de l'artilleur vissé sur sa plateforme.

Un coup de vent balaya soudain la traverse.

— Oh non... murmura l'artilleur.

Livide, les doigts cramponnés à sa couleuvrine, le soldat guettait un signe de son boyard. Les cavaliers s'étaient tus. Un cheval se cabra et

hennit. Alexis leva un doigt pour jauger le vent.

— Saloperie ! Faut y aller...

Il rabattit ses lunettes de conduite et se coula rapidement sur son siège tandis que ses hommes se mettaient en selle.

— J'espère que vous savez tirer ! lança Alexis en faisant rugir la chaudière.

*

La voiture filait à pleine vitesse avec un vent de travers. Alexis donnait régulièrement de petits coups de volant pour compenser les rafales qui déportaient la voiture sur le côté. Cramponnée à une portière, Louise subissait le fracas de leur course : le mugissement du vent, le staccato des sabots, les plaintes sourdes de la chaudière et le grincement aigu des rotations de la plate-forme. Juste derrière elle, elle aperçut l'artilleur, le visage cramoisi et brodé de veines saillantes, les mains crispées sur sa couleuvrine.

Sur un ordre d'Alexis, la troupe ralentit aux abords d'un pilier perdu à une centaine de mètres de la traverse et prolongé par la charpente tordue d'une éolienne. Juste derrière, Louise distingua les ruines d'un long bâtiment en pierre de taille dont une façade encore debout s'ornait de hautes fenêtres béantes.

Des dizaines de corbeaux logeaient en grappes aux saillies des murs éboulés. Louise ne connaissait pas cette espèce au plumage sombre dont le soleil pâissant faisait jaillir d'étranges reflets métalliques.

— Halte ! ordonna Alexis.

Les cavaliers qui formaient l'avant-garde immobilisèrent leur monture. La voiture hoqueta et stoppa à moins de cent mètres du bâtiment.

— Louise, venez près de moi, dit Alexis en lui tendant une longue-vue.

Il lui tendit l'instrument, le visage fermé. Elle la déplia et colla son œil à l'extrémité.

— Un ancien pavillon de chasse, commentait Alexis tandis qu'elle épiait chaque fenêtre. Qu'est-ce que vous voyez ? demanda le boyard.

Louise ne distinguait pas le moindre mouvement derrière les fenêtres ou les murs du bâtiment. Elle fixa la longue-vue sur l'un des oiseaux. L'animal ressemblait à une sculpture d'acier. Des plumes effilées comme des rasoirs, un long bec semblable à des ciseaux bulbeux, une gueule fuselée et percée de petits yeux noirs.

— Le pavillon appartenait au tsar mais les corbeaux étaient devenus trop dangereux, chuchota Alexis.

— Ils sont en métal, dit Louise pour tenter de s'en convaincre.

Alexis eut un rire étouffé.

— Les citadins sont venus, dit-il. Une expédition à grands frais de la Grande-Loge naturaliste d'Eole.

Il arracha la longue-vue des mains de Louise et la pointa à son tour en direction du pavillon.

— Un seul survivant, poursuivit-il. Saigné comme un porc. Personne n'a jamais pu abattre l'un de ces maudits oiseaux. On ne sait même pas vraiment de quoi leurs plumes sont faites. « Métabolisme évolutif », c'est tout ce qu'a pu nous dire le naturaliste avant de crever. Une seule chose à retenir, conclut-il avec un grognement : je ne peux pas détruire ce foutu pavillon.

— Un canon et l'affaire est jouée, suggéra Louise.

— Une concession tsarine. Un chancre au beau milieu de mes traverses.

— Et le propriétaire laisse faire ?

— Il n'est pas comme nous et il est intouchable.

Soudain, l'artilleur s'exclama d'une voix fiévreuse :

— Ils bougent !

Les oiseaux s'envolèrent pour se masser dans le ciel et composer, à la lumière du soleil, une tache scintillante au-dessus de la traverse. Louise sursauta au premier croassement. Un cri repris par ses congénères qui devint rapidement un concert nasillard et assourdissant. Des chevaux hennirent et se cabrèrent, pris de panique. Leurs cavaliers parvinrent tout juste à les retenir lorsque, d'un seul coup, les croassements cessèrent comme s'ils avaient obéi à un chef d'orchestre invisible.

Alexis rassembla ses soldats.

— J'ai bien cru que le vent faiblirait mais ça va continuer, dit-il. Je tiens à être sur les lieux le plus vite possible : le Lysandër peut disparaître du jour au lendemain. Je vais ouvrir la voie avec la voiture, vous suivrez derrière au galop. Gardez vos distances au cas où l'un de vous tombe.

— Vous croyez qu'ils sont là ? demanda un soldat.

— Je n'en sais rien. S'il n'y a que les corbeaux, on passera. Allez, enfiler vos heaumes et, quoi qu'il arrive, que personne ne s'arrête. Tant pis pour les blessés. Restez en selle ou mourez.

Les soldats acquiescèrent en silence, le teint pâle.

— On y va, marmonna Alexis.

Les soldats se regroupèrent derrière la voiture. Alexis sortit du coffre deux gros casques munis d'une seule fente horizontale à hauteur des yeux.

— Mettez cela, dit-il en lâchant le plus petit sur la banquette arrière.

Louise s'empara de l'objet, un lourd cocon de bronze aux boulons rongés par la rouille. On avait garni l'intérieur d'un cuir épais pour éviter d'être écorché en cas de choc violent. Elle l'enfila avec une grimace. Dès que sa tête fut entièrement engagée, elle fut prise d'un haut-le-cœur : le cuir puait l'humidité et le moisi. Les mains hasardeuses, elle referma tant bien que mal les loquets.

Les trépidations de la voiture éclipèrent l'angoisse qui comprimait sa poitrine. À travers la fente du casque, elle distingua la nuée noire et luisante en suspension au-dessus de leurs têtes.

La voiture s'élança dans un sifflement de vapeur. En quelques secondes, elle parvint à hauteur du pavillon et le dépassa à pleine vitesse. Le cou tordu, Louise étreignait ses armes.

Puis, les corbeaux attaquèrent.

Tel un gigantesque hachoir, dans un vol parfaitement coordonné, ils rasèrent la traverse et percutèrent la troupe de plein fouet.

La voiture fit une embardée et cogna contre un parapet dans un grincement d'étincelles. Louise se retourna. Quatre cavaliers roulaient sur le sol, privés de leur monture dont les pattes avaient été tranchées en pleine course. Un soldat encore en selle hurlait, le dos ployé sous

une dizaine de corbeaux.

Alors que les corbeaux amorçaient déjà leur retour, elle fut soudain projetée avec violence contre le siège avant. Sa tête percuta le dossier, elle sentit les jointures du casque lui meurtrir cruellement la nuque.

— On a perdu un pneu ! cria Alexis.

Elle se redressa, prise de vertige. Plusieurs cavaliers les dépassèrent au galop malgré Alexis qui s'interposait. Les soldats, le visage empreint de terreur, fuyaient cette immense lame mouvante qui s'apprêtait à fondre une nouvelle fois. Le boyard s'empara d'une arbalète et abattit le dernier cavalier d'un carreau.

— Foutus traversiers ! dit-il en lâchant son arme. Louise, attrapez le treuil dans le coffre, vite !

Elle réagit aussitôt et bondit par-dessus la portière. Elle fut sur le coffre au moment où la vague d'acier glissait vers la traverse. Elle écarta des couvertures, des pièces sans importance mais le treuil demeurait introuvable. Elle lorgna les corbeaux qui filaient dans sa direction. Elle plongea à l'intérieur du coffre tandis qu'Alexis, affairé sur une roue, roulait sous le châssis. L'impact fit trembler la voiture. Blottie dans l'habitacle, Louise entendit le métal gémir quand les ailes labourèrent la carrosserie. Lorsque les oiseaux s'éloignèrent pour reprendre de l'altitude, elle sentit le treuil sous ses fesses et abandonna son refuge pour rejoindre Alexis.

L'artilleur n'avait pas eu l'occasion de faire feu. Décapité dès la première attaque, il gisait encore à son poste, le torse appuyé contre la couleuvrine.

Les corbeaux accordaient un répit à leurs proies et tournoyaient au-dessus de la voiture. Tandis qu'Alexis ahanait sur le manche du treuil, Louise observait, hypnotisée, le sang goutter du ciel.

— Ils n'attaquent plus... souffla-t-elle.

— N'espérez rien. Ils viendront dès que la voiture fera mine d'avancer.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en s'agenouillant pour lui prêter main-forte.

— Ce ne sont pas eux qui décident.

Alexis ne voulut pas en dire plus. Il remplaça le pneu lacéré par un

autre et vérifia que la chaudière fonctionnait encore. Louise poussa un soupir de soulagement en entendant les jets de vapeur siffler en saccades.

— On a des fuites, dit-il, l'index pointé sur un cadran. Faudrait prendre le temps de colmater.

— On dégage, dit Louise d'une voix ferme.

— On peut essayer mais la chaudière risque d'exploser.

Son regard se figea. Louise fit volte-face.

Sa voix s'éteignit comme une bougie soufflée : plusieurs dizaines de cerfs-volants prenaient leur envol et dépassaient un à un la toiture affaissée du pavillon de chasse.

— Les Pierrots... murmura Alexis.

Louise faillit croire à une hallucination. C'était une marée blanche et lunaire, un ballet fantasmatique d'adolescents en costume de Pierrot qui progressait lentement dans leur direction. Elle fit un pas en arrière, les yeux vissés aux visages enfarinés, aux paillettes argentées qui panachaient le sillage des cerfs-volants. Puis elle vit les armes, de lourdes chaînes prolongées par des crochets que les Pierrots tenaient à bout de bras.

— Démarrez, Alexis, souffla-t-elle.

La scène se diluait comme un cauchemar fiévreux. Les Pierrots se rapprochaient : on pouvait distinguer les gros pompons noirs, la calotte laiteuse recouvrant leur crâne.

Un jet de vapeur disloqua le silence et la voiture s'ébranla dans un grondement d'orage. Louise se rejeta contre la banquette, ses deux pistolets pointés vers le ciel.

Le premier crochet se ficha dans l'armature de la plate-forme. Le métal hurla et la voiture fut soulevée par l'arrière pendant trois secondes interminables. Louise se retourna sur son siège, déterminée. Le Pierrot volait à cinq ou six mètres, le visage crispé par l'effort. Ses mains diaphanes soutenaient désespérément la chaîne tendue qui arrachait la plate-forme à son pivot dans un grincement strident. Louise plissa les yeux. Les pompons se muèrent en points de mire, le costume devint une cible parfaite. Elle tira. L'odeur brûlante de la

poudre lui piqua les narines. Le Pierrot plongea vers l'écryme, touché en pleine poitrine.

Les roues arrière retombèrent lourdement au sol. La voiture manqua de verser sur le côté, frôla le parapet, broyant au passage les plumes fichées dans sa carrosserie. Une mitraille d'échardes fusa dans toutes les directions, criblant le casque de Louise et deux Pierrots qui s'étaient placés à leur verticale. Les cerfs-volants lacérés tanguèrent et basculèrent vers l'écryme.

À présent, la plate-forme oscillait dangereusement sur son pivot. La chaîne du Pierrot traînait derrière eux et fouettait la pierre en soulevant des étincelles.

— Plus vite ! cria Louise alors que le virage composé des Pierrots augurait une nouvelle attaque.

La chaudière était à bout et l'ennemi revenait déjà à la charge.

Ils attaquèrent de face, portés par le vent, en faisant crisser leur chaîne comme un cri de guerre, un appel à la curée.

Louise étouffait sous son casque. Elle rechargea ses deux pistolets, les yeux piqués de sueur.

Soudain, Alexis freina en faisant pivoter la voiture sur le côté.

Une manœuvre désespérée : le flanc du véhicule encaissa l'impact.

La voiture se souleva, en équilibre sur deux roues. Deux Pierrots tentèrent de garder leur chaîne à bout de bras. Ils s'écrasèrent sur la traverse dans une courbe fulgurante. Un autre crochet se planta dans une portière et l'emporta dans un hurlement de métal froissé, heurtant au passage le casque de Louise. Le choc fut effroyable. Elle s'affaissa lentement alors que la voiture retombait à nouveau sur ses quatre roues.

La suite se perdit dans un brouillard chaud et visqueux. Elle ne voyait plus qu'à moitié, les paupières dévorées de l'intérieur par un picotement incessant. Affalée sur la banquette, elle entendait les jurons assourdis d'Alexis et le bruit de la chaudière qui éructait comme un dragon rhumatisant.

— Mes pistolets... dit-elle avant de sombrer, j'ai perdu mes pistolets.

CHAPITRE 8

Elle avait froid. Elle remua les doigts. Elle avait soif, terriblement soif.

— Louise ?

Un visage était penché sur elle, une tache claire et floue qui semblait lui parler. Louise n'entendait rien, excepté un bourdonnement continu qui lui emplissait le crâne. Le visage finit par se stabiliser. Alexis la regardait en souriant et tamponnait son front avec un chiffon mouillé.

— C'est fini, Louise, nous sommes loin, maintenant.

Ils étaient installés sur une couchette. Louise avait la tête posée sur les genoux du boyard.

— On est passés ? demanda-t-elle.

— Et comment ! dit-il.

Louise regarda autour d'elle. Des murs composés de plaques de cuivre, une lampe à huile posée à même le sol.

— Le Lysandër est dehors, fit Alexis en la relevant tout doucement. Il fait nuit. Il faudra attendre demain pour commencer vos recherches.

Une fois assise, elle dodelina de la tête, prise de vertige. Sa tête échoua sur l'épaule d'Alexis.

— Reposez-vous, dit-il. Je reviendrai vous voir.

Il fit mine de la recoucher mais se ravisa subitement :

— Vous avez eu de la chance, fit-il en passant la main dans ses cheveux. Sans le casque, vous n'auriez pas survécu.

— Sans doute...

Il l'étendit sur la couchette et la borda d'une épaisse couverture en laine.

— Demain, il faudra être prête, conclut-il en déposant un baiser sur son front.

Louise ne parvint pas à se rendormir. Les questions se bousculaient, ses pensées dérivèrent en désordre. Elle finit par se lever, emmitouflée dans une couverture, et sortit à petits pas.

Un homme était assis devant la porte. Il se redressa en souriant. Louise vit un homme massif, de la trempe d'un Koropouskine, aux épaules trapues, au visage avenant bien qu'il eût le crâne rasé. C'était peut-être sa barbe grise et rectangulaire, ou bien ses yeux : celui de gauche, d'un bleu transparent, scintillait comme de l'eau vive, celui de droite disparaissait sous un monocle singulier dont le verre, en vitrail, représentait une licorne. Elle le toisa ostensiblement. Il portait de hautes bottes de cuir, une culotte bouffante, une veste de fourrure et une toque dont l'extrémité laissait entrevoir le museau d'un rat cornu. Pour finir, elle découvrit l'étrange bombarde qui pendait sur la hanche, un véritable petit canon sanglé par des lanières de cuir qui se croisaient sur la poitrine de l'inconnu.

— Salut, mademoiselle, déclara-t-il d'une voix rauque. Je suis Makoune. Et voilà Fitchi.

Il rafla le rat perché sur sa toque et déposa un baiser sonore sur le crâne de l'animal.

— Elle, poursuivit-il en tapant le fût épais de la bombarde, c'est « Trompe-le-sort », ma p'tite dame des mauvais jours.

— Louise, répondit-elle gentiment en tendant la main.

Il la happa de ses dix doigts en la secouant vigoureusement.

— Vous avez échappé aux Pierrots, mademoiselle : ça vaut toutes les cartes de visite !

— C'est à Alexis que je le dois.

— Il m'a dit le contraire... Paraît que vous avez un sacré doigté.

Il jeta un œil par-dessus l'épaule de Louise.

— Il n'est pas avec vous ?

— Non, rétorqua-t-elle.

— Là, je vous ai vexée ?

— C'est oublié.

— Venez avec moi près du feu. Mes gars seront contents de vous voir. Faut dire qu'on vous attendait avec impatience...

Elle le trouvait plutôt sympathique, d'une simplicité rassurante. Elle

lui emboîta le pas sans appréhension. Une nuit sans lune l'empêchait de distinguer autre chose que le halo fragile de lumière visible à une trentaine de mètres de la baraque. Néanmoins, elle aperçut sur le chemin les silhouettes de nombreuses poutrelles qui saillaient au-dessus du parapet, entourées d'un fatras d'outils de toutes sortes, de cordes et de poulies servant vraisemblablement à maintenir à flot le Lysandër. Le dirigeable demeurait invisible, noyé dans l'obscurité.

Ils rejoignirent quatre gaillards aux visages frustrés installés en cercle autour d'un feu de braises. Louise fut frappée par le monocle à la licorne qu'ils portaient tous à l'œil droit. Excepté ce détail, leurs vêtements ou leurs armes n'avaient rien en commun. Makoune, assis en tailleur juste à côté d'elle, l'apostropha :

— Vous n'êtes pas trop dépaylée ? Y'a pas mal de citadins qui supporteraient mal d'être ici.

— Ça va, dit-elle en étendant les mains au-dessus des braises qui diffusaient encore un peu de chaleur.

— Faut pas vous en faire avec les Pierrots, y dépassent jamais le pavillon de chasse.

— Qui sont-ils, Makoune ?

— Allez savoir... Les traverses abritent souvent ce genre d'énergumènes.

De toute évidence, il ne voulait pas en parler.

— Vous avez dû les affronter pour parvenir jusqu'ici, insista Louise.

— Je les connais bien mieux que Koropouskine. D'ailleurs, aucun de ses soldats n'est passé.

— Tous morts ?

— Ouais. Faut pas tenter de passer avec des chevaux, Koropouskine le sait très bien. Il les a sacrifiés.

Louise pesa le sens de cette remarque : Alexis était capable d'utiliser ses propres soldats comme appâts.

— Les Pierrots, ils n'appartiennent pas à votre monde, lança Makoune d'une voix plus engageante. Ils obéissent à d'autres lois. Beaucoup pensent qu'ils fricotent avec les Tziganes. C'est bien possible mais personne n'ira vérifier. Je ne peux pas vraiment en parler, fit-il avec un haussement d'épaules.

Les hommes groupés autour du feu approuvèrent en grognant.

— Vous n’aimez pas les citoyens, dit Louise.

— C’est eux qui nous ont chassés ! intervint un garçon au visage longiligne rogné par une barbe drue et noire.

— Il a raison, continua Makoune. Avant, on aimait bien la cité. Mais quand il a fallu enfileur un uniforme, on a tous pris la traverse...

— Vous êtes des déserteurs, dit Louise.

— Des mercenaires, rectifia-t-il.

Il se frappa la poitrine en jurant plusieurs fois dans un dialecte incompréhensible. Les autres l’imitèrent et sourirent.

— Nous sommes des Monténégrins, reprit-il. Nous venons tous des sommets dinariques et nous n’obéissons qu’à elle, fit-il en montrant son monocle.

— La licorne ?

— Elle nous suit depuis Niksic, dit-il d’une voix nostalgique.

— Et elle galope sur l’écryme ! s’exclama l’un des mercenaires.

— Ouais, approuva un autre. Ses sabots sont en or, son pelage est d’argent et d’acier.

— Une jolie légende, dit Louise.

Makoune attrapa son rat cornu dont il caressa tendrement le museau avec le pouce.

— Il n’y a que des légendes, dans les Marches, mademoiselle. Comme les Pierrots...

Elle lui jeta un regard de travers. Il ne plaisantait pas, elle le sentait. De toute évidence, sa remarque les avait blessés. Elle poussa un soupir résigné et, un peu lasse, ramena ses jambes contre sa poitrine, la couverture serrée sur ses épaules.

Elle laissa le silence s’éterniser pour ne rien brusquer. Puis, alors que les mercenaires commençaient à piquer du nez, elle se tourna vers Makoune.

— Je peux ? demanda-t-elle en montrant l’animal blotti sur sa poitrine.

Le mercenaire lui jeta un regard amusé.

— Allez-y, dit-il.

Elle prit le rat aux creux de ses paumes. Il était laid, avec des poils

rêches et deux petites cornes effritées qui pointaient entre les oreilles. Louise craignait que l'animal ne refuse ses caresses et ne brise l'enchantement. Mais le museau, docile, s'inclina sous son pouce.

— Il vous a à la bonne ! s'exclama Makoune. Un bon augure.

Louise ne répondit pas et fixa les braises. Son geste avait eu l'effet escompté. L'atmosphère se détendit. Louise décida de rester parmi eux. Elle voulait goûter au lever du soleil et voir le Lysandër surgir doucement de l'obscurité.

*

Peu avant six heures, le ciel se dilua dans une marée violette et dorée ; l'écryme apparut dans une clarté saumâtre tel un océan de cire.

Le soleil franchit la ligne d'horizon et dévoila une masse gigantesque prise dans une toile de cordes et de chaînes.

Le Lysandër.

Louise se leva pour marcher jusqu'au bord de la traverse, l'estomac noué par l'émotion. L'immense ossature avait été redressée et surélevée de manière à échapper à l'écryme. En revanche, la nacelle, installée sous la charpente, était en partie immergée. Louise fut rassurée lorsqu'elle distingua, à la surface, les volets parfaitement clos, preuve que le capitaine avait eu le temps d'actionner le système d'étanchéité. Elle revint à la charpente, aux lambeaux de l'enveloppe qui pendaient en épluchures grises et sinistres le long des arceaux, puis aux hélices installées à l'arrière, dont les pâles tordues et rognées par l'écryme témoignaient encore de la violence de l'impact.

— Il a heurté l'écryme par l'arrière, dit Makoune, venu à sa hauteur. Regardez bien au niveau des hélices. Le Lysandër était cabré vers le haut au moment où il a percuté la surface. Croyez-moi, c'était une sacrée manœuvre, et la meilleure pour éviter le pire. Votre capitaine avait du talent, je vous le garantis. Se poser sans broyer la nacelle et par-dessus le marché si près de la traverse, chapeau bas !

— Alors pourquoi n'y a-t-il pas eu de survivants ? demanda Louise.

Makoune se frotta la barbe et cracha au sol.

— Quand Koropouskine nous a fait venir sur les lieux, c'était douze ou treize heures après la catastrophe. Le Lysandër prenait du gîte par la gauche mais c'était déjà un miracle qu'il ne se soit pas retourné. On a mis en place des échafaudages de fortune pour l'empêcher de verser sur le côté. Le lendemain, on l'a redressé pour le soulever au-dessus de l'écryme.

— Pourquoi ne pas avoir continué ?

— Ce boulot, c'est un travail d'horlogerie. Si je pousse sur mes cordes, elles peuvent péter d'une seconde à l'autre. Votre engin pèse des tonnes. Je ne pourrais pas le soulever d'un centimètre de plus.

— Makoune, où est l'équipage ?

— On a pu accéder à la soute uniquement. En ramenant le nez du dirigeable à l'horizontale, le capitaine n'avait pas le choix : c'est la soute qui a encaissé le choc final. La coque de la nacelle a été déchirée sur cinq mètres et une partie de la cargaison s'est déversée dans l'écryme. Oh, pas grand-chose, un peu moins d'un tiers, je suppose. Le reste est à l'abri pour l'instant : j'ai fait une dizaine de plongées en scaphandre pour aller colmater la brèche.

— Pourquoi ne pas avoir pratiqué un passage dans l'habitable ?

— L'équipage a mis en place le système d'étanchéité. L'habitable est entièrement isolé, même de la soute. Pour entrer, il va falloir utiliser la poudre. Et Koropouskine veut votre accord.

Il marqua une pause, le front plissé.

— Le voyage ne va pas être une partie de plaisir, dit-il à voix basse. Le système d'aération les a lâchés. À cause du choc, je suppose. Ils ont crevé à l'intérieur, lentement. Par manque d'oxygène.

— Je ne comprends pas, il y a des trappes qui permettent d'accéder à la charpente, ils auraient pu se hisser sur la nacelle.

— Possible. Seulement, ils ne l'ont pas fait.

— Et vous ne savez pas pourquoi...

— Écoutez, va falloir entrer pour comprendre. La trappe était bloquée. Si ça se trouve, c'est un vieux modèle : le système d'étanchéité aura condamné toutes les issues.

— Il suffisait de le désactiver.

— Alors que l'écryme était à hauteur des hublots ? Non, ça, non.

Croyez-moi, la nacelle est devenue leur tombeau. Ils n'avaient aucune chance.

— On ne va pas perdre de temps. Faites-moi une brèche dans la nacelle. Je dois aller voir.

— Et le boyard ?

— Il n'est pas là, n'est-ce pas ? dit-elle en jetant un regard derrière elle. Alors on y va.

Accompagné par deux de ses hommes, Makoune rejoignit un engin stationné cinquante mètres plus loin, semblable à une locomotive. D'énormes roues bardées de tuyères remplaçaient les essieux. Les mercenaires disposaient là d'un véritable cuirassé dont les sabords ouverts laissaient entrevoir la gueule de petits canons. Une cabine en forme d'étrave surplombait le véhicule, prolongée par une proue cuivrée en forme de licorne.

Makoune et les siens grimpèrent à l'intérieur et revinrent avec une grosse caisse qu'ils transportèrent avec précaution jusqu'à l'échafaudage qui soutenait le dirigeable. Ils prirent pied sur le Lysandër et installèrent la charge explosive au sommet de la nacelle.

Makoune se présenta devant Louise avec l'extrémité d'une mèche longue.

— Quand vous voulez, dit-il.

— Maintenant.

Le mercenaire hocha la tête et fit accroupir tous ceux qui se trouvaient à proximité. L'explosion retentit une minute après, un bruit sourd suivi d'une fumée grasse qui stagna un moment au-dessus de la nacelle avant de s'effiloche le long de la charpente. Désormais, on distinguait la corolle déchirée du blindage ravagé par l'explosion.

Guidée par Makoune, Louise se faufila sur l'échafaudage et s'accroupit sur le toit de la nacelle, au bord du trou.

— C'est quoi ce foutu vacarme ? rugit la voix claire de Koropouskine.

Alexis les observait depuis le parapet de la traverse.

— J'ai ordonné l'ouverture d'une brèche, lui lança Louise.

Le boyard se mordilla la lèvre.

— Makoune va descendre, dit-il.

— Non, j'y vais.

Le boyard fit trembler l'échafaudage en les rejoignant. Entre-temps, Makoune avait déposé Fitchi devant lui pour étudier sa réaction.

— L'air est vicié, dit-il alors qu'Alexis se hissait à leurs côtés. Les compartiments sont sûrement verrouillés. Ça va prendre du temps. Faudrait revêtir un scaphandre pour entrer là-dedans. Pas moyen de faire autrement.

— Vous en avez un ? demanda Louise.

— Un seul.

— Je le prends.

— Vous savez vous servir d'un scaphandre ? grogna le boyard.

— J'apprends vite et surtout, j'ai étudié la structure du Lysandër. Je suis la mieux placée pour y aller.

— Je n'aime pas cela, dit Alexis. Si vous mourez là-dedans, l'affaire tombe à l'eau. Makoune, ton installation tiendra combien de temps ?

— Aucune idée. Peut-être jusqu'à ce soir. Peut-être un jour de plus.

— Donc, tu n'en sais rien. Le Lysandër peut sombrer dans une heure comme dans trois jours.

— Voilà.

Le boyard se tourna vers Louise :

— Soyez prudente. À la moindre alerte, vous remontez.

— On est d'accord.

— Il n'y a qu'un seul scaphandre, conclut Makoune. Quoi qu'il arrive, vous serez seule.

CHAPITRE 9

Louise s'y reprit à trois fois avant de pouvoir enfile le scaphandre tandis que les mercenaires vérifiaient le jeu des soupapes entre les deux tuyaux qui raccordaient le scaphandre à la pompe.

— Ne vous inquiétez pas, dit Makoune. C'est du solide, j'ai fabriqué ça moi-même.

Il verrouilla lui-même le casque sur la tête de Louise et tapota sur le hublot pour lui signifier que tout allait bien.

Louise sentit son souffle s'accélérer. Elle jeta un regard inquiet sur les trois hommes préposés à la pompe. Makoune lui prit les mains et la guida jusqu'au premier échelon de l'échelle installée au bord du trou qui menait à l'intérieur de la nacelle.

Makoune toqua à nouveau sur le hublot. Louise lui renvoya un sourire et engagea son corps au-dessus du vide, sans perdre de vue les arêtes du cratère qui risquaient de cisailler les tuyaux d'alimentation. Elle commençait à respirer plus facilement malgré l'effort, à prendre la mesure du scaphandre.

Un pied puis un autre : elle descendait.

Une pénombre étouffante régnait sur les lieux. Elle remercia Makoune en pensée lorsqu'une lanterne glissa doucement vers elle. Elle s'en saisit et la promena autour d'elle. Elle se trouvait dans le réfectoire dont les tables et les chaises, soudées au sol, avaient résisté à l'impact. En revanche, une vaisselle disloquée formait sous ses pieds un tapis de coraux blanchâtres.

Louise s'avança, en proie à un malaise indéfinissable. Sous ses semelles de plomb, la vaisselle s'émiettait en projetant des petits nuages de poussière farineuse. Il régnait un silence total.

Elle se rapprocha d'un mur et le longea jusqu'à une petite porte

entrouverte. Makoune s'était trompé : le système d'étanchéité n'avait pas isolé tous les compartiments de la nacelle. La porte donnait sur une coursive flanquée, de chaque côté, de trois passages masqués par des lamelles de zinc. Louise s'assura que la porte qu'elle venait de franchir resterait ouverte et la bloqua avec le loquet.

Elle ferma les yeux, les nerfs à vif, et maîtrisa sa respiration avant de reprendre sa progression jusqu'au bout du couloir. Si son estimation était bonne, la cabine de pilotage devait se trouver juste derrière. Sa main glissa sur la clenche qui commandait l'ouverture.

La porte s'entrebâilla sur dix centimètres avant de buter sur un obstacle. Elle posa sa lanterne et fit pression avec son épaule. Le battant capitula par surprise. Elle s'écroula en avant, emportée par le poids du scaphandre.

Un poids mou amortit sa chute. Un cadavre. Elle était couchée sur lui, le hublot du casque écrasé en travers d'un faciès rongé par la putréfaction. Elle ouvrit la bouche dans un cri muet et tenta de se relever avec des gestes frénétiques. Elle finit par basculer sur le côté, le hublot taché par des lambeaux de chair arrachés au visage du mort. Elle se hissa sur les coudes, la bouche tordue par la panique. C'était incontrôlable, irrationnel. Elle avait pourtant assisté à des exhumations sordides dans son métier. Elle concentra ses pensées sur la cité, sur ses parents, ses frères, Igcho. La panique reflua, la laissant le cœur battant et les tempes brûlantes.

Elle se redressa et ramassa la lanterne restée sur le seuil de la porte. En levant la lumière dans la cabine de pilotage, elle pâlit : une bonne partie des membres de l'équipage – une douzaine d'hommes et de femmes – gisaient là, enchevêtrés. Elle découvrit le capitaine, figé en croix sur la barre du gouvernail, le menton sur la poitrine, une casquette vissée sur le crâne. Elle s'approcha. Les poignets et les chevilles étaient curieusement tordus, de manière à ce que le corps tienne sur la barre. Elle releva le visage avec précaution. La figure du capitaine était un masque de terreur. Chaque pli de sa peau dénonçait une peur indicible.

Elle entreprit d'examiner chaque cadavre à la recherche d'un indice, du moindre détail susceptible d'expliquer ce massacre. Un moment,

elle crut à des étreintes désespérées au seuil de la mort. Mais les ongles aux croûtes sombres avaient blessé les chairs, les mains enserraient les cous. Une seule explication se présentait à elle : toutes les victimes s'étaient entretuées. Se pouvait-il qu'une partie de l'équipage se soit mutinée ? Une faction fidèle au capitaine serait intervenue, transformant la nacelle en champ de bataille. Mais pourquoi cet effroi presque théâtral lisible sur tous les visages ? Comme si la peur avait commandé au massacre.

Désespérée, le souffle court, Louise poursuivit son exploration. D'une manière ou d'une autre, elle guettait une preuve qui accuse la Propagande.

Après la cabine de pilotage, elle entreprit une fouille méthodique de la nacelle. Elle emprunta à plusieurs reprises des petites échelles afin d'accéder aux niveaux inférieurs, prenant le temps, à chaque fois, d'assurer le passage aux deux tuyaux qui la reliaient à l'extérieur. Elle visita la salle des machines, un entrepôt, une salle de jeux, un dortoir, près d'une douzaine de chambres individuelles.

Chaque pièce livrait ses morts, ses corps mutilés. La fatigue aidant, elle commençait à douter de ce qu'elle voyait. N'était-ce pas finalement la putréfaction qui dessinait ces visages terrifiés ? Son angoisse avait pu altérer sa perception, lui montrant ce qu'elle voulait voir, lui suggérant un mystère alors qu'il s'agissait d'une vulgaire mutinerie.

Au détour d'une coursive, elle buta sur les cadavres de trois mécaniciens. Ceux-là avaient succombé à l'asphyxie au pied d'une porte striée d'éraflures. L'espoir de découvrir un survivant l'effleura. Elle enjamba les corps et saisit la poignée.

Privés d'alimentation, les verrous pneumatiques cédèrent dans un léger chuintement. Louise ouvrit la porte et leva sa lanterne pour éclairer l'intérieur.

Une chambre confortable, un mobilier vissé au sol et un jeune homme affalé, les bras ballants, dans un canapé de velours rouge. Il était mort mais Louise fut surprise par l'expression de son visage, presque sereine. Sur sa tempe droite, une croûte épaisse mêlant sang

et cheveux révélait un suicide. L'arme gisait aux pieds du fauteuil, le canon cramoisi.

Louise s'approcha du secrétaire où trônait en évidence une « ciroise ». Utilisée comme machine à écrire, cette dernière ne comportait qu'un seul rouleau. Louise le délogea tant bien que mal de son emplacement et le fit tourner à la lumière de sa lanterne.

« ... Je ne vais pas attendre l'asphyxie. Pas moi. Mon Dieu, je suis jeune et j'ai tellement peur. J'entends les hurlements, de moins en moins nombreux, de plus en plus féroces. Scènes de pure démente. Où est la vérité dans tout cela ? Les Kechelev auront perdu leur cargaison, c'est certain. Mais combien d'années gâchées pour obtenir leur confiance ? J'aurais pu devenir un grand métropolitain, je le sais. Maman aurait été fière de moi. Ils sont trois, maintenant. Des bêtes sauvages qui grognent, qui attaquent la porte avec leurs ongles. Je n'ai même plus envie d'entasser des meubles pour les empêcher d'entrer. L'arme est à côté de moi, je peux en finir. Sans souffrir. »

Une ligne était incompréhensible, comme si le garçon avait sursauté et frappé plusieurs touches au hasard.

« Ils essayent d'enfoncer la porte. Vais-je trouver la force de me tuer ? »

Un espace de plusieurs centimètres séparait ce paragraphe d'un nouveau.

« Je n'y arrive pas. J'ai remis le rouleau dans la machine. Pour dire quoi ? Que des céphales ont manipulé les esprits pour entraîner le Lysandër à sa perte ? Je n'y crois pas, ce n'est pas leur façon de faire. Et surtout, quel intérêt ? La porte tient par miracle. Je crois que les derniers survivants ne sont plus capables de penser comme des êtres humains, que leur conscience s'est dissipée avec ce cauchemar. Des visions, tout le monde en a eu. Des scènes de souffrance et de panique. Jusqu'à la folie. Et sans l'opium, je serais comme eux. J'aurais aimé comprendre, être sûr que le ministère n'a pas commandité ces atrocités. Je respire de plus en plus mal. »

Louise sauta à nouveau plusieurs mots intelligibles.

« Les effets de l'opium se dissipent, je vois des choses. Des gens qui

s'enflamment, des gens qui courent, en proie à la panique. Ils traversent ma chambre comme des fantômes, ils essaient de me prendre la main. »

Un trait vertical avait rayé la cire juste au-dessous. Il avait peut-être essayé d'extraire le rouleau rapidement.

« Senti les flammes lécher mon visage. Des mains cloquées, des mains rongées par l'écryme. L'écryme ? »

Le récit s'interrompait brutalement. Louise glissa le rouleau dans une de ses poches et sortit de la pièce. Elle était ébranlée, physiquement et mentalement. Cette confession condamnait ses parents à une mort certaine : la Propagande savait tout ou presque de leurs activités.

Elle retrouva l'air libre avec un intense soulagement. Makoune lui retira son casque.

— Tous morts ? demanda-t-il.

— Oui, tous.

Louise avait pris sa décision. Elle ne soufflerait pas un mot de la confession du propagandiste. Cela ne servirait à rien d'affaiblir sa position vis-à-vis de Koropouskine. Si celui-ci apprenait que les Kechelev étaient directement visés par la Propagande, il n'hésiterait pas à s'emparer de la totalité du Lysandër et à la garder prisonnière.

Makoune lui prêta main-forte pour retirer le scaphandre fit un signe du bras vers l'est. Louise vit plusieurs Pierrots qui volaient à basse altitude près d'une traverse.

— Ils sont apparus quand vous êtes descendus, dit-il. D'ordinaire, ils ne dépassent pas le pavillon de chasse.

— Ils vont attaquer ?

— Pas tant qu'on sera là avec elle, fit-il en montrant son cuirassé. Va quand même falloir vous mettre rapidement d'accord avec Koropouskine.

— Vous allez pouvoir commencer le transfert de la cargaison. J'en ai vu assez.

Elle étouffa un sanglot, les mains prises de frissons.

— Vous êtes épuisée, fit affectueusement Makoune en lui entourant les épaules. Vous avez affronté trop d'horreurs pour aujourd'hui, ma

petite demoiselle. Je vais vous servir un bon grog qui va vous remettre d'aplomb.

Il joignit le geste à la parole et lui tendit une flasque argentée. Elle but au goulot et laissa l'alcool lui brûler la gorge. Une boule chaude explosa dans son ventre. Elle ploya la nuque en arrière, but une nouvelle gorgée sous l'œil complice de Makoune.

— C'est donc là toute votre éducation ! s'exclama soudain une voix derrière elle.

Elle se retourna : Alexis approchait, l'œil inquisiteur. Il se planta devant elle, lui arracha la flasque des mains et la tendit à Makoune qu'il foudroya du regard.

— Chez nous, les femmes ne boivent pas.

— Elles devraient, répondit Louise d'une voix lasse.

Alexis lui empoigna le bras :

— Qu'avez-vous trouvé dans la nacelle ?

— Des morts. Il est temps de se mettre d'accord.

Alexis fronça les sourcils.

— Déjà ? Vous n'avez même pas contrôlé la cargaison.

— Je fais confiance à Makoune. Nous nous entendrons sur la foi de ses estimations.

Alexis hésita. Il avait dû imaginer des tractations interminables, des refus, des cris, des nuits bruisant des allées et venues de ses proches conseillers. Louise lui offrait soudain une manière d'en finir, de régler définitivement le destin du Lysandër.

Ils s'installèrent autour d'une table improvisée, à l'écart. Louise se rappela les nombreuses tentatives d'intimidation qu'Alexis avait exercées sur elle pour profiter de cet instant. Les menaces et les sous-entendus du boyard lui semblaient subitement pâles et sans consistance. En définitive, l'homme tenait à respecter les lois de la cité : sa fascination pour tout ce qui relevait de l'ordre et du progrès l'inclinait à respecter la signature d'un contrat.

Il extirpa une liasse de feuillets de sa chemise et les tendit à Louise. Des lignes écrites à la main noircissaient le moindre recoin du papier comme si le boyard avait voulu éviter tout malentendu. En parcourant

le texte, Louise put juger des exigences scandaleuses qui parsemaient les trente-cinq clauses du contrat. Cela ne changeait rien à sa détermination d'en finir. Aucune de ces clauses n'avait de chance d'être appliquée. Une fois les plaques et les disques révolutionnaires embarqués sur le Biljana, les Kechelev n'existeraient plus aux yeux du droit. Leurs avoirs seraient confisqués et Alexis n'aurait aucun moyen d'exiger les dédommagements qu'il prévoyait pour les préjudices subis, notamment le coût des mercenaires qui avaient veillé sur le Lysandër.

Louise marchanda pour ne pas éveiller les soupçons du boyard. Alexis se fâcha et s'enferma à deux reprises dans un mutisme hautain, mais au bout du compte, vers dix heures du soir, le contrat fut signé dans sa forme définitive.

*

Makoune et ses hommes mirent près de quinze heures pour transférer la cargaison du Lysandër dans les soutes de la locomotive. Les adieux aux mercenaires qui restaient sur place pour veiller sur la carcasse du dirigeable se firent dans un silence pesant. Personne ne pouvait ignorer les Pierrots dont les vols s'étaient encore intensifiés. Ils étaient maintenant plus d'une trentaine à évoluer régulièrement à bonne distance. Cette surveillance continuelle avait largement détérioré l'atmosphère. Makoune, si loquace le premier jour, s'était retranché derrière une mine sombre et désabusée. Le comportement si inhabituel des Pierrots lui échappait.

Quant à Alexis, il agissait comme si Louise était devenue un vague souvenir, une apparition irritante et fâcheuse qu'il saluait par réflexe.

Lorsque Makoune donna le signal du départ, Louise, assise à côté d'Alexis, observait les Pierrots dans l'œilleton de la longue-vue. Plusieurs d'entre eux amorçaient un virage pour se placer dans le sens du vent. De toute évidence, ils s'apprêtaient à les suivre.

Le voyage du retour fut éprouvant bien que les corbeaux n'aient pas réagi lorsque le convoi avait dépassé le pavillon de chasse. Les

Pierrots, eux, ne renonçaient pas. Louise vit avec quelle habileté ils jouaient des courants aériens pour demeurer dans leur sillage. Elle finit même par se demander s'ils n'étaient pas capables d'anticiper ces bourrasques et ces tourbillons qui gênaient tant la conduite d'Alexis.

Les Pierrots n'approchèrent jamais à moins de trois cents mètres du convoi. Ils agissaient comme des chasseurs, des traqueurs confirmés attendant le meilleur moment pour fondre sur leur proie. Pourtant, leur dessein restait flou. Avaient-ils attendu que les mercenaires se séparent pour guetter une bonne occasion d'attaquer ? Même si Makoune affirmait que son cuirassé suffisait à les dissuader, Louise était persuadée que les Pierrots auraient pu facilement se placer à la verticale du convoi et fondre sur leur voiture par l'arrière, dans l'angle mort des couleuvrines.

Les Pierrots abandonnèrent au crépuscule alors que le relief crénelé de la citadelle se détachait à l'horizon sur un soleil rougeoyant. Louise les vit glisser lentement vers l'est et disparaître dans l'obscurité naissante.

Le cuirassé de Makoune les abandonna dix minutes plus tard. Les mercenaires filaient vers le nord pour rejoindre le village d'Isbakoi où les plaques et les disques seraient entreposés en attendant le Biljana. Les quelques familles moribondes qui survivaient dans ce village étaient entièrement acquises à Alexis. Il les sollicitait régulièrement pour déposer dans leurs granges des marchandises de contrebande.

Louise éprouva une légère sensation de vertige en voyant la locomotive s'éloigner. Elle savait qu'Alexis la garderait auprès de lui jusqu'au bout. Au moment où la voiture s'engagea au pas sur le pont-levis, elle eut la désagréable sensation de retrouver les murs d'une prison.

CHAPITRE 10

Léon ne supportait plus la présence du moine. Il détestait ses grandes mains noueuses qui épongeaient son front lorsque la fièvre animait ses cauchemars. Un attouchement arachnéen qui tissait sur son corps une toile invisible et surnoise.

Léon, si capricieux, si nerveux au début de sa convalescence, évitait désormais de faire appel à Josip. D'ailleurs, ses visions se raréfiaient. Il pouvait marcher sans trébucher et s'asseoir près de la meurtrière pour observer la cour du château.

Le va-et-vient des habitants était devenu son seul secours pour échapper à ses pensées. Il connaissait presque tout de la cour est de la citadelle, en particulier le sort réservé à Elisabeth Koropouskine. Au début, il s'était réjoui de saisir les mélodies assourdies qui franchissaient le seuil de la serre et montaient jusqu'à sa chambre. L'accordéon le soulageait à tel point qu'il lui arrivait de s'endormir, bercé par des souvenirs pragois : la caserne, et en particulier Melchior l'accordéoniste, qui jouait régulièrement aux messes des officiers.

Seulement, bien souvent, venait une autre musique, celle des glapissements féroces qui brisaient, la nuit venue, le silence de la cour. Il avait interrogé Josip sur la présence des deux monstres et de la vieille femme qui s'engouffraient dans la serre dès lors que le soleil disparaissait derrière les murailles. Le moine avait ricané doucement. « Une histoire de famille... » avait-il murmuré.

Cette confession acheva de persuader Léon qu'il devait s'échapper. Il ressentait le besoin impératif de parler à ses supérieurs. Seuls des militaires pouvaient comprendre son histoire. Les métropolitains ne savaient rien de la guerre, des embûches de l'écryme. On le retenait prisonnier dans cette citadelle alors que d'autres brigades risquaient

chaque jour de subir le même destin que la sienne. Un romantisme diffus lui laissait souvent entrevoir une fuite heureuse en compagnie d'Elisabeth. Il ne pouvait plus se résoudre à partir sans elle, à la laisser entre les mains de ces démons qui la violaient impunément sous les regards désabusés des soldats de garde. À chaque fois qu'elle sortait de la serre, Léon se sentait presque défaillir, enchanté par sa silhouette, son chignon, ses chaussures qui effleuraient les pavés avec la légèreté d'un couple de feuilles mortes.

Son émoi n'avait pas échappé à Josip, qui montait de plus en plus souvent dans sa chambre. Léon devait louvoyer et prétexter des cauchemars atroces pour dissiper les soupçons.

La situation se dégrada jusqu'au jour où le dirigeable de la Propagande survola à nouveau la citadelle.

Le pinceau d'un projecteur fixé à la proue balaya la meurtrière et s'immobilisa au milieu de la cour. Une nacelle en forme d'œuf à l'armature de cuivre se détacha du dirigeable et descendit lentement vers le sol au bout d'une chaîne.

Josip se présenta au métropolitain qui sortit de la nacelle. Les deux hommes s'entretenirent quelques instants avant que le moine ne lève les yeux en direction de la chambre de Léon et fasse signe à trois gardes de le suivre.

Léon en avait assez vu. Le faisceau du projecteur revint éblouir sa chambre d'une lumière crue et aveuglante. Il entrouvrit sa porte. Des pas précipités résonnaient dans les profondeurs de la barbacane.

Léon Radurin redevint subitement le hussard du premier régiment de reconnaissance pragois. Il glissa son sabre à la ceinture et surgit sur le palier. Un serviteur en livrée se tenait dans le couloir, la mine intriguée par tout ce remue-ménage.

— Capitaine ?

Le sabre se posa sur la poitrine du malheureux.

— Tais-toi, ordonna Léon d'une voix ferme.

Les jambes du serviteur fléchirent. Léon entendait la course des soldats dans un escalier qui menait à l'étage.

— Un moyen de sortir ? fit-il en faisant glisser la lame jusqu'au cou

du serviteur.

— Non, monsieur. Pas d'autre issue, avoua-t-il du bout des lèvres.

Un garde apparut au bout du couloir. Essoufflé, la main au fourreau, il s'écria :

— Capitaine, rendez-vous !

Léon bondit vers la seule issue possible, une volée de marches qui conduisait au grenier. Il traversa une salle obscure à l'architecture fragmentée que la lumière du projecteur éclairait au hasard des tuiles manquantes. Une échelle poussiéreuse menait sur le toit. Léon l'emprunta sans l'ombre d'une hésitation.

Il souleva une trappe et se hissa sur la toiture. Une passerelle branlante s'élançait au-dessus du vide jusqu'au sommet d'un mât d'amarrage où le dirigeable de la Propagande s'était ancré.

Il entendit les gardes franchir la porte du grenier et se faufiler entre les meubles pour le débusquer. Il avait pris soin de refermer la trappe derrière lui mais on ne tarderait pas à deviner qu'il s'était réfugié sur le toit.

Le projecteur du dirigeable le débusqua avant. La lumière le frappa de plein fouet et manqua de le faire basculer dans le vide. Il s'engagea sur la passerelle et parvint à rejoindre l'étroite rotonde qui abritait le système d'ancrage.

D'un seul regard, il jaugea la situation. Le mât vissé à la rotonde comptait à sa base quatre leviers reliés à un dispositif d'urgence. Si le mât s'abattait dans le bon sens, le sommet avait une chance d'accrocher le toit bulbeux de la tour voisine. Un pari insensé.

Ses poursuivants tentaient de forcer la trappe. Léon actionna un premier levier puis un second. Dans le ciel, les métropolitains mesuraient le danger et commençaient à manœuvrer. Si le mât s'écroulait, l'ancre pourrait déséquilibrer le dirigeable et provoquer sa chute.

Le dernier levier céda. Les verrous qui maintenaient le mât se rétractèrent dans un chuintement pneumatique. Un grincement aigu caracola le long de la structure. Le mât vacilla tandis que l'ancre du dirigeable se libérait in extremis de ses attaches.

Le mât bascula dans le vide. Léon avait mal jugé sa longueur.

L'extrémité manqua le toit de la tour voisine, racla la façade et finit par heurter le sol de la cour.

Des gardes accouraient de toute part. Des lumières s'allumaient dans les étages, des silhouettes se détachaient dans l'embrasure des meurtrières. Léon jeta un œil derrière lui. Deux soldats franchissaient la trappe. Il ne lui restait qu'une seule solution : descendre le long du mât qui formait un angle pentu entre le toit et la cour. Il s'arc-bouta aux poutrelles déformées par le choc et dégringola tant bien que mal vers la terre ferme.

Le chaos régnait dans la cour. Un temps, les gardes avaient reflué vers les bâtiments, craignant que le dirigeable ne soit entraîné dans la chute du mat. Léon posa pied au sol, écarta d'un coup de pommeau un jeune soldat qui venait s'interposer et s'engouffra sous la voûte de la tour centrale.

Il ignorait jusqu'où il pourrait aller. Dans un coin de son esprit, il savait déjà que sa fuite ne le mènerait nulle part. Même s'il parvenait à quitter la citadelle, il perdait toutes ses chances sur des traverses acquises au boyard. Un bref instant, il songea à fuir par l'écryme. Voler une paire d'échasses et se fondre dans la nuit.

On le voulait vivant. Un soldat armé d'une arbalète venait de lâcher son arme pour se jeter sur lui. Il s'en débarrassa d'une ruade, pris de vertige. Il était trop faible.

Il fallait se cacher et attendre qu'une meilleure occasion se présente.

La voûte sous laquelle il s'était engagé se refermait comme un piège. Quatre soldats, la torche haute, bloquaient la sortie. Il fit volte-face : deux arbalétriers le tenaient en joue.

Il se jeta sur la première porte qui se présentait et déboucha dans un couloir. Au bout, il aperçut l'éclat terni d'une grille d'ascenseur.

La porte qu'il venait de franchir se condamnait de l'intérieur grâce à une barre de fer. Il perçut les cris dépités de ses poursuivants qui tentaient de le suivre. Un bruit sourd, la porte trembla mais elle tenait bon.

Rassuré, Léon rejoignit la grille. La cage d'ascenseur descendait. Il resserra le poing sur la garde de son sabre et se campa sur ses deux

jambes. Le plancher de l'ascenseur apparut et s'immobilisa au rez-de-chaussée.

Deux hommes. L'épée au fourreau, l'expression médusée face à cet homme échevelé, vêtu d'un pyjama en lambeaux, sabre au poing.

Léon ouvrit lui-même la grille d'un geste sec et attaqua le premier. La pointe du sabre blessa légèrement le soldat au ventre. Ce dernier recula contre son acolyte, grogna en découvrant le sang sur son surcot. Puis il chargea, persuadé que le sabre d'un hussard serait bien trop lourd pour une riposte immédiate.

Léon s'y était préparé. Son arme fusa en coup de pointe vers le visage. Le soldat esquiva en partie : la lame lui laboura la joue droite et emporta l'oreille. Il s'affaissa au fond de l'ascenseur, les mains pressées sur la blessure. Son compagnon éleva sa garde, le teint blême.

Ils croisèrent le fer dans le couloir, une suite d'attaques simples et de redoublements pour jauger l'adversaire. Léon se fit rapidement une idée des faiblesses du soldat. Trop méfiant, il n'osait pas esquiver et préférait de courtes ripostes pour empêcher le hussard d'asseoir son attaque. Léon saisit son avantage au moment où le blessé titubait hors de l'ascenseur et heurtait son camarade.

Un écart du buste, un coup d'arrêt et le sabre trouva la gorge du soldat. Il s'affaissa sans un mot, mort sur le coup.

Léon s'engagea aussitôt dans l'ascenseur et choisit un étage au hasard.

Dans une cour de la citadelle, frère Josip étreignait son chapelet d'une main fébrile.

— Sainte Électricité, est-ce ma faute ? murmura-t-il en levant les yeux au ciel.

Mais la nuit était claire, sans nuages.

Léon Radurin demeurait introuvable. Les recherches menées depuis près de trois heures ne donnaient rien. Personne n'osait annoncer la nouvelle au boyard qui s'était retranché dans ses appartements.

Le dirigeable de la Propagande venait de s'immobiliser au-dessus de la citadelle après une série de manœuvres sur les traverses avoisinantes. La nacelle descendit à nouveau jusqu'au sol et livra

passage au même métropolitain qui avait annoncé à Josip l'ordre d'arrestation officiel du capitaine Radurin.

Le moine se tortilla sous le regard impassible du propagandiste.

— Nous allons le trouver, dit Josip. Ce n'est qu'une question de temps.

— Nous n'avons pas ce temps, frère. Prague nous envoie ses Dégraisseurs.

CHAPITRE 11

Les « mouches » écumaient les différentes administrations pragoises. Placés sous les ordres directs des hauts fonctionnaires du ministère de la Propagande, ces personnages mystérieux échappaient tout simplement à la hiérarchie administrative. Chaque fonctionnaire avait vécu au moins une fois dans sa carrière cette présence fantomatique, ce regard acéré par-dessus son épaule.

Les Mouches fouillaient, enregistraient le moindre détail et procédaient à des recoupements impossibles grâce à une mémoire hors du commun. Leur rôle consistait à traquer les erreurs, les oublis ou les secrets générés par la lourdeur administrative. Elles étaient capables de dépister des fautes professionnelles datant de plusieurs années, de faire des parallèles entre des affaires n'ayant *a priori* aucun rapport entre elles. Elles étaient en droit de consulter n'importe quel document, de réquisitionner autant d'archivistes que nécessaire pour mener à bien leurs recherches. En moins d'un demi-siècle, ce corps d'élite avait réussi à réduire de moitié les méprises et les bavures administratives.

Andrej Fogol était devenu l'une des Mouches les plus célèbres de Prague. Courtisé par les journalistes qui payaient ses anecdotes à prix d'or, adulé par les tenants d'une administration exemplaire, il promenait sa grande carcasse dans tous les ministères pragois. Plusieurs années auparavant, des fonctionnaires mis en péril par son acuité avaient essayé de le faire passer pour un céphale. Soumis au corps médical, Andrej Fogol y avait gagné ses lettres de noblesse. Aucun don psychique ou surnaturel ne venait ternir son talent. Seules son éducation et des facultés innées expliquaient son extraordinaire mémoire.

Orphelin à trois ans, il avait vécu dans un foyer jusqu'à l'adolescence.

Laid, violent et cynique, il fut très vite écarté du reste des enfants et relégué dans une mansarde insalubre sous le toit du foyer. Il passa ainsi des années à rêver, à coller son visage contre les barreaux de sa prison pour observer la façade du ministère de la Subsistance, fasciné par la ferveur des employés.

Le bâtiment s'élevait au bout de la rue, ce qui l'obligeait à se contorsionner pour pouvoir observer le va-et-vient des fonctionnaires. De cet espionnage incessant, il garda une profonde déformation, un visage incliné sur l'épaule gauche qui fit, bien plus tard, sa sinistre réputation. Ce handicap lui ouvrit les portes des archives de la Subsistance. Adopté par une archiviste au cœur tendre, il passa un bon tiers de sa vie à arpenter les sous-sols de la Subsistance pour y remplir des besognes ingrates. Sa mère adoptive, torturée par des rhumatismes, prit de plus en plus l'habitude de confier les recherches à son fils.

Ainsi Andrej Fogol prit-il sa revanche sur ses années d'emprisonnement. Passionné du détail, amoureux des embûches de la prose administrative, il devint la mémoire de la Subsistance. Il occupait ses nuits à écouter les disques de cire, à lire les plaques et les rouleaux de cuivre. Il engloutit ses maigres économies dans un petit cahier noir où il notait les erreurs, même infimes, qui émaillaient les documents. En moins de trois ans, il tenait dans ses mains les données suffisantes pour conduire au renvoi de dizaines de fonctionnaires distraits.

On vit, un matin, un garçon à la silhouette rachitique et longiligne traverser les couloirs du ministère, provoquant le sursaut des femmes tant il était laid. On le vit aborder une Mouche, lui montrer un vieux cahier à la couverture usée. L'une des rares occasions où les témoins purent jurer avoir vu une Mouche perdre son sang-froid. Le garçon fut mené directement au dernier étage, auprès des hauts fonctionnaires du ministère de la Subsistance.

Le lendemain, le scandale éclata. Appliquant avec une sévérité aveugle le dogme ministériel, la Subsistance se sépara de quarante-

trois employés et en attaqua le double en justice pour faute grave.

Le mythe d'Andrej Fogol était né.

Depuis ce matin, Andrej était de mauvaise humeur. Un picotement agaçant lui rongea le cuir chevelu. Un désagrément qu'il connaissait, un signal d'alarme caractéristique : une affaire lui échappait, un détail s'était perdu dans sa mémoire.

Par expérience, il savait que les victoires qu'il remportait venaient de sa capacité à isoler le dénominateur commun, à faire le lien entre des éléments anodins. La veille, sa mémoire avait effleuré quelque chose, une connexion possible entre une foule d'événements sans importance.

Il réquisitionna un bureau dans une aile du ministère, exigea de ne pas être dérangé jusqu'au déjeuner et s'appliqua à revivre en pensée les recherches qui l'occupaient depuis le début de la semaine. Il retint son passage, deux jours plus tôt, à la commission des dénonciations.

C'était là, à portée de main, dans un recoin de son esprit. Une ligne ou un mot qui s'était faufilé dans sa mémoire en quête d'une hypothétique filiation avec un incident mis de côté dans la même journée.

La révélation lui vint comme une bulle d'air montant paresseusement à la surface de l'eau.

Un complément d'enquête qu'il avait exigé sur le départ d'une certaine Louise Kechelev, en voyage d'agrément pour Istanbul. En quelques secondes, les données se regroupèrent pour ébaucher une information claire et cohérente. Louise Kechelev figurait sur la liste des personnalités rattachées à la révolution moscovite, du moins par ses parents, aucun document n'ayant fait la preuve de son propre activisme dans ce domaine. Cette avocate-duelliste avait été contrôlée dans le train, peu après son départ de Prague. Rien d'anormal jusqu'ici. Mais Andrej était tombé sur une plainte déposée à la Subsistance par un voyageur du Transexpress accusant la compagnie de ne pas respecter l'horaire prévu. Il s'insurgeait notamment contre un arrêt prolongé au relais de Brobourg par la faute d'une jeune femme descendue, selon lui, pour s'encanailler avec des traversiers.

Du fait même qu'une femme aux accointances révolutionnaires se trouvait dans le train, Andrej avait exigé une vérification de routine auprès des autorités istaniennes. Le résultat avait été payant : Louise Kechelev n'était jamais arrivée à Istanbul.

Andrej se concentra sur une image des cartes de la région. Le relais de Brobourg se trouvait entre les Marches et la Pentapolie. D'un côté, les traverses du boyard Koropouskine, de l'autre la petite ville de Vidieski. Koropouskine... Le nom avait un goût particulier, une saveur mémorielle. Une déclaration... une déclaration à la Subsistance annonçant la perte d'un dirigeable dans cette région. Le nom ? Lysandër. Propriétaire ? Les époux... Kechelev.

Les pièces du puzzle s'assemblaient à merveille. Andrej éclata de rire, emporté par une véritable jouissance intellectuelle. La suite se révéla encore plus facile. Le nom de Koropouskine se frayait un chemin dans son esprit comme le long d'un fleuve mnémotechnique, charriant les informations utiles. Il se souvint d'un message prioritaire, dans la nuit qui précédait, émanant d'un gardien de la ceinture sémaphorienne. Une convocation par un métropolite d'une escouade de Dégraisseurs à la citadelle de Koropouskine pour mettre la main sur le capitaine Léon Radurin.

Trop de coïncidences. Andrej se leva, rejoignit le département « Investigation et Spéculation » de la Propagande et déposa officiellement un additif laconique à l'intention des Dégraisseurs : « vérifier la présence de Louise Kechelev à la citadelle de Koropouskine ».

Andrej avait fait son travail. Le reste appartenait aux Dégraisseurs.

CHAPITRE 12

Les ministères de la Guerre et de la Propagande avaient longtemps été deux frères ennemis. Les journalistes praguois se régalaient en rapportant les bons mots des hauts fonctionnaires de tel ou tel parti.

Toutefois, ces querelles publiques tenaient plus souvent d'une mise en scène habilement orchestrée par les théoriciens de la Propagande. Les Dégraisseurs étaient nés d'une collaboration étroite entre les cabinets de ces deux ministères. L'un avait apporté les soutiens politiques, l'autre, son expérience des brigades restreintes et surentraînées.

L'état-major de l'armée pragoise avait accepté l'idée avec réticence. Les premiers Dégraisseurs étaient recrutés parmi d'anciens baleiniers, souvent des repris de justice dont le Ponant cherchait à se débarrasser. À l'époque, le ministère de la Propagande, confronté à des grèves massives, utilisa ces voyous pour maquiller en crimes crapuleux les assassinats de plusieurs dirigeants syndicaux. Pilotés par des métropolitites, les Dégraisseurs firent merveille. À tel point que le groupe survécut à la fin des grèves.

Dès lors, les Dégraisseurs devinrent les bourreaux officieux de la Propagande. Agissant régulièrement sous le couvert de règlements de compte, ils éliminaient les agitateurs influents susceptibles de menacer « l'ordre public ». En pratique, les quelques hauts fonctionnaires mis dans le secret commanditaient les assassinats des principaux opposants au régime. Les anarchistes, les révolutionnaires et les syndicalistes subirent en priorité la torture des anciens baleiniers.

Au fil des années, le groupuscule se structura de manière à accueillir de nouvelles recrues. Le système avait fait ses preuves. Mandatés par la Propagande, des métropolitites sillonnèrent le monde à la recherche des criminels ou des mercenaires dont plus personne ne voulait.

Eunuque désavoué d'Istanbul, brigand d'Entrelace, garde du corps vénicien, ancien mineur des puits de Tanger, tous rallièrent la périphérie pragoise où le ministère de la Guerre avait mis à la disposition des Dégraisseurs un avant-poste désaffecté. Des ingénieurs des Grandes-Loges de l'Électricité, de l'Armement et de la Vapeur furent débauchés sur des critères très précis afin de mettre au point des outils technologiques au service des précieux assassins.

Pendant plus de trente ans, les Dégraisseurs intervinrent dans la plupart des conflits sociaux et des crises politiques qui ébranlèrent le régime. Ils affaiblirent des partis naissants, ils précipitèrent la chute de groupuscules terroristes, ils influencèrent le cours des grèves qui paralysaient l'activité des konzerns. Leur nom finit par poindre dans les colonnes des journaux sans que personne ne puisse présenter une seule preuve témoignant de leur existence.

Croque-mitaines des opposants du régime, ils étaient devenus le bras armé de la Propagande.

Le métropolite avait franchi la cour de l'avant-poste d'un pas pressé. Il n'aimait pas s'attarder parmi les Dégraisseurs. Il monta un perron et entra dans l'ancien réfectoire reconverti en salon.

Les sombres prunelles d'Asgayan s'étrécirent lorsqu'il aperçut le métropolite sur le seuil de la pièce. Vautré dans un fauteuil capitonné de soie, l'Istanien se tourna sur le côté de manière à pouvoir distinguer le visage de Carmen.

— Du boulot, ma belle, dit-il en haussant les sourcils.

La Castillane esquaissa une grimace complice. Personne n'avait envie de repartir, depuis le massacre de la veille. Une mission facile, un dégraissage de routine chez une bande d'anarchistes sans envergure. Cependant, la visite avait mal tourné. Un baril de poudre avait explosé prématurément et causé la mort d'un passant. Carmen chercha le regard d'Ischam. L'ingénieur, allongé de travers sur une méridienne, était presque saoul : il se sentait responsable de l'échec de la mission.

Derrière lui, Antoine, qui disputait une énième partie d'échecs avec un automate parisien, s'était contenté d'un coup d'œil distrait en direction du visiteur avant de replonger dans sa partie.

Le métropolitte toussa.

— On t'écoute, dit Asgayan.

L'homme s'avança au milieu du salon, écarta les cadavres de plusieurs bouteilles et s'assit sur une chaise.

— Vous partez dans trois heures, reprit-il. Le Condorçal viendra vous chercher. Dégraissage à la citadelle du boyard Alexis Koropouskine.

— Pas les traverses... marmonna Carmen.

— La cible ? intervint Antoine sans quitter des yeux son échiquier.

— Le capitaine Léon Radurin, hussard, septième brigade du premier régiment échassier.

Cette fois, les Dégraisseurs commençaient à prêter l'oreille. Même Ischam entrouvrit un œil injecté de sang.

— Vous partez à sept, ajouta le métropolitte.

— Pour un seul homme ? s'étonna Carmen.

— C'est un problème émotionnel, concéda le métropolitte d'une voix étouffée.

— Nom d'un chien ! fit Asgayan en frappant du plat des mains sur les accoudoirs de son fauteuil.

Carmen se mordilla les lèvres, Antoine abandonna sa partie pour venir s'accroupir près du métropolitte tandis qu'Ischam se hissait péniblement sur les coudes.

— Résistance ? demanda Antoine.

— Latente. Nos psychologues estiment que les autochtones supporteront votre présence pendant quatre à cinq heures. Au-delà, on peut craindre une manifestation hostile, voire une agression.

— Et dans ce cas ? fit Carmen en dévisageant froidement le métropolitte.

— Vous abandonnez. Alexis Koropouskine est un proche du tsar. Nous ne pouvons pas nous permettre le moindre incident.

— Et que deviendra le capitaine ? insista Antoine.

— Nous délèguerons l'affaire à des intervenants extérieurs...

— Des mercenaires, lâcha Ischam.

— Oui.

— Pourquoi ne pas essayer d'emblée avec eux ?

— Trop long. De plus, il y a autre chose. Une femme soupçonnée de sympathie à l'égard des révolutionnaires moscovites. Elle pourrait être sur les lieux. Elle s'appelle Louise Kechelev. Son cadavre suffira.

CHAPITRE 13

Lorsque Louise entra dans sa chambre, une main ferme l'entraîna brusquement à l'intérieur. Elle n'eut pas l'occasion de voir son agresseur. Il la plaqua contre le mur et appuya une lame dans le bas de son dos.

— Un seul mot et je vous tue !

Pendant une fraction de seconde, Louise songea aux deux frères d'Alexis.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Une invitée d'Alexis.

— Tu es de Prague ? Prostituée ?

Louise garda le silence. Le souffle de l'inconnu sifflait dans ses oreilles.

— Pragoise, oui... dit-elle. Et toi ?

— Cela n'a aucune importance. Mais tu vas peut-être pouvoir m'aider à sortir d'ici. Tu fricotes avec le boyard et la voiture m'intéresse.

— Tu sais t'en servir ? demanda-t-elle.

— Non, et toi ?

— Peut-être. J'ai vu faire Alexis.

L'inconnu relâcha son emprise. Elle pivota, dos contre la porte et découvrit un homme hagard, les vêtements trempés, les paupières violacées.

— Ton nom, monsieur ?

— Capitaine Léon Radurin.

— Et ta présence dans ma chambre ?

— Je me cache. Le moine me cherche, la Propagande aussi.

Léon venait de passer près de trente heures à grelotter au fond du réservoir qui alimentait la tour principale de la citadelle. Trente

heures à garder la tête hors de l'eau, à veiller malgré le froid et la faim. Vingt minutes plus tôt, il avait usé ses dernières forces pour se hisser le long des barreaux rouillés qui menaient au sommet avant d'échouer dans cette chambre.

Léon tituba, pris d'une violente quinte de toux, et se laissa choir sur le bord du lit. Son sabre lui glissa entre les doigts.

— Aide-moi, murmura-t-il.

— Pourquoi ?

— Je dois rejoindre Prague. Raconter ce qui s'est passé. Mes hommes, mes frères d'armes... Ils se sont entretués.

Louise sentit les battements de son cœur s'accélérer. Elle aida le capitaine à se lever et l'entraîna vers la salle de bain. Elle le déshabilla, fit couler de l'eau chaude et l'aida à se glisser dans la baignoire. Elle s'arma d'un gant de crin et commença à le frictionner.

— Maintenant, raconte-moi tout, dit-elle.

*

Asgayan appréciait les expéditions sur les traverses pour une raison simple : la curiosité des journalistes portait rarement au-delà des faubourgs de la cité. Les Dégraisseurs pouvaient donc intervenir avec les armes de leur choix, en particulier avec les inventions que l'armée mettait à leur disposition afin d'en évaluer la fiabilité.

Cette fois, Asgayan avait bataillé auprès de ses supérieurs pour obtenir le droit d'endosser l'armure d'Erzurum, un immigré d'Ankara avec qui il s'était lié d'amitié.

L'armure pneumatique épousait parfaitement les formes de son corps. Chaque engrenage amplifiait son geste de manière à lui fournir une aisance comparable à celle d'un homme nu. Asgayan avait déjà expérimenté de tels engins. Erzurum lui avait offert autre chose, une invention singulière tirée d'un art que certains médecins istaniens pratiquaient en secret, l'acupuncture.

Des aiguilles creuses réparties sur toute l'architecture de l'armure s'enfonçaient en rythme dans la peau pour distiller des doses mesurées d'alcaloïdes. L'état-major pragois avait fait pression sur la

Subsistance pour permettre l'acheminement des drogues jusqu'au bastion des Dégraisseurs. Par la suite, Erzurum avait perfectionné cette acupuncture de guerre avec le soutien bienveillant des généraux praguais.

Asgayan fut le premier à poser le pied sur les pavés de la cour de la citadelle, suspendu à un filin relié au dirigeable. L'armure encaissa aisément le choc et le Dégraisseur se campa sur ses jambes, lorgnant les autochtones avec un sourire torve tandis que ses compagnons commençaient à descendre les uns après les autres.

L'Istanien s'amusait follement. Les regards interloqués des soldats le flattaient. Il voulait faire plus, marquer l'esprit de ces paysans pour que son apparition tisse le fil de la légende, que l'intervention des Dégraisseurs dans ce coin perdu devienne un récit de veillée, une histoire contée durant les longues nuits d'hiver.

Ses deux bras articulés se déplièrent lentement de manière à extraire le fusil accroché dans son dos, tandis que les premières aiguilles fouillaient déjà sa chair pour y déposer leur semence opiacée.

Carmen glissa le long de la corde en maudissant le métropolitain qui commandait le dirigeable. Elle détestait ces foutues traverses. Même Ischam s'était inquiété en découvrant le curieux ballet des cerfs-volants qui évoluaient à moins d'un kilomètre du château. « Des Tziganes, sans doute, avaient souillé le métropolitain ». Carmen n'était pas rassurée pour autant. Elle connaissait les manifestations surnaturelles de l'écryme, elle les acceptait et se méfiait comme de la peste de la moindre excentricité visible sur les traverses.

Sitôt qu'elle fut sur la terre ferme, elle prit la mesure des difficultés qui l'attendaient. Des sept Dégraisseurs, elle seule possédait les qualités requises pour explorer les toits, jouer les équilibristes et dénicher leur proie dans les recoins pentus des sommets. Ancienne funambule des cirques noirs de Castille, elle calculait déjà le meilleur trajet pour optimiser ses recherches. Elle vérifia une dernière fois son matériel d'escalade et s'engagea avec les autres à l'intérieur des bâtiments.

Asgayan écarta Koropouskine d'une main ferme alors que le moine tentait sans succès de le calmer. L'Istanien perdait patience. Koropouskine devenait irritant. Les métropolitains avaient évoqué une résistance latente et il perdait du temps à composer avec le seigneur des lieux.

Pendant ce temps, les six autres Dégraisseurs fouillaient la citadelle. Carmen arpentait les toits, Ischam et Berrough s'occupaient de la tour centrale tandis qu'Antoine, Ladislas et Jeducci se partageaient les deux barbacanes.

Même les courbettes du moine commençaient franchement à agacer Asgayan. Il finit par écarter Josip d'un revers de la main. Relayé par les opiacés et les articulations pneumatiques, le bras rompit avec un bruit sec la gorge du moine qui s'affaissa aux pieds du boyard.

Un silence ponctua le bruit sourd du corps qui s'affaissait sur le plancher. Asgayan grogna dans sa barbe. L'armure nécessitait encore quelques réglages.

— Désolé, dit-il.

Koropouskine fit signe à un garde de ramasser le cadavre de Josip. L'Istanien jeta un coup d'œil nerveux en direction du dirigeable stationné au-dessus de la citadelle. L'impassibilité du boyard le mettait soudain mal à l'aise. Instinctivement, il compta les soldats groupés aux alentours. Cinq ici, aux créneaux, dont deux arbalétriers. Le double derrière lui.

Les bras croisés, Koropouskine attendit que le cadavre du moine ait disparu pour s'approcher de l'Istanien.

— Votre armure me plaît, dit-il.

Asgayan ébaucha un vague sourire.

— Lorsque cette affaire sera réglée, ajouta le boyard, déjeunons ensemble.

Il salua et quitta la cour. L'Istanien soupira.

— Foutus paysans, marmonna-t-il en se dirigeant vers la barbacane où Antoine était entré.

Cinq heures auparavant, Louise avait écouté le récit de Léon avec un intérêt croissant. Le massacre qui s'était déroulé parmi les hussards ressemblait à s'y méprendre à celui qui avait causé la perte du Lysandër et de son équipage. Malgré les horreurs décrites par le capitaine, Louise exultait. Soudain, la catastrophe n'était plus un événement isolé et inexplicable. D'autres avaient connu la même tragédie, le même destin que l'équipage du dirigeable. Il y avait forcément une explication.

Ils en cherchaient encore une lorsque le dirigeable métropolitain fit son apparition au-dessus des traverses et se stabilisa dans l'axe de la cour principale. Louise et Léon assistèrent à l'entrée en scène des Dégraisseurs et au meurtre inattendu de frère Josip sous les yeux de son boyard.

— Ils sont là pour moi, dit Léon. Je vais te laisser. Si on me trouve ici, tu seras arrêtée.

— Tu restes.

— Je retourne au réservoir.

— Tu ne bouges pas d'ici. Alexis ne tentera rien contre moi.

*

Alexis s'assura que les Dégraisseurs ne pouvaient plus le voir avant de faire mander Bozgone, son capitaine de la garde. L'homme le rejoignit dans un petit salon et écouta attentivement les ordres de son boyard. Une colère froide brillait dans les yeux de Koropouskine. Il ne songeait pas aux conséquences. Seul le présent importait. Seul l'affront importait. À grand-peine, il avait su masquer sa rage devant l'Istanien. Il bouillait à présent d'une colère meurtrière. L'assassinat programmé des sept Dégraisseurs le soulagerait. À nouveau, l'émotion l'emportait. L'écryme exigeait son dû, l'écryme engourdissait sa raison et aiguisait ses instincts.

Le boyard connaissait la valeur des Dégraisseurs. Sa garnison comptait cinquante-cinq hommes en tout. Avec du temps, il pouvait en mobiliser dix fois plus. Mais il fallait agir vite. Intervenir par surprise et ne pas laisser à l'ennemi l'occasion de s'organiser pour

riposter.

Bozgone quitta le salon avec un ordre clair : mobiliser ses meilleurs arbalétriers et les réunir discrètement dans une bicoque de la cour ouest.

*

Berrough emprunta l'ascenseur pour monter au septième étage de la tour centrale tandis qu'Ischam fouillait l'édifice à partir du rez-de-chaussée. Moulé dans un costume élégant, taillé sur mesure, Berrough ne ressemblait pas aux autres Dégraisseurs. Dandy par vocation, il exerçait son métier pour charmer et chasser indifféremment hommes et femmes dans la haute société pragoise. Les deux serviteurs qui ouvraient pour lui les portes de la citadelle ne parvenaient pas à se faire une opinion sur ce personnage digne d'un bal citadin, sur ce visage émacié aux larges favoris et aux longues boucles brunes qui tombaient en cascade sur ses épaules. Ils s'interrogeaient également sur la toupie que l'homme faisait régulièrement tourner sur le plat de sa main.

Les deux traversiers n'eurent pas le loisir d'en savoir plus. L'attitude du Dégraisseur changea dès lors que l'un d'eux toqua à la porte de la jeune Pragoise invitée par le seigneur.

— Mademoiselle, une visite pour vous.

— Qui est-ce ? demanda Berrough.

— Une cousine du seigneur qui nous vient de la ville, mais croyez-moi, elle lui prodigue bien plus que des bons mots, fit le serviteur en ricanant avec un clin d'œil entendu.

Le Dégraisseur plissa le nez, écarta le garçon et accéléra la rotation de sa toupie. Sa méfiance le gardait en vie depuis cinq longues années.

La porte s'ouvrit. Une jeune femme apparut sur le seuil. Berrough se remémora instantanément le disque qui résumait les informations détenues par la Propagande sur les époux Kechelev. En conclusion, le lecteur décrivait chaque membre de la famille. À peu de choses près, le nez aquilin, la bouche fine et le front haut correspondaient au signalement de la fille Kechelev.

Louise sentit une main ferme la tirer dans le couloir, un bras se refermer sur son cou et lui bloquer la nuque. Son regard accrocha le mouvement tournoyant d'une toupie. Le temps d'un soupir, elle eut conscience de la magie qui opérait, de l'aspiration hypnotique des arabesques qui dansaient devant ses yeux. Son esprit sombra dans un tourbillon, un magnétisme foudroyant.

Berrough retint le corps inerte de Louise Kechelev et intima au serviteur demeuré derrière lui de s'en charger. Puis il entra dans la chambre.

À aucun moment les métropolitains n'avaient laissé entendre que le capitaine et Louise Kechelev puissent faire cause commune. La toupie glissée provisoirement dans une poche de son gilet, le Dégraisseur fouilla la chambre du regard et pénétra dans la salle de bain.

Le coup asséné par Léon le cueillit à la tempe gauche et le déporta vers la baignoire. Il tituba et s'effondra sur le dallage. Léon se précipita dans le couloir et découvrit Louise, inanimée, dans les bras du serviteur.

— Lâche-la, dit-il

Paralysé par la situation, le serviteur refusa, les yeux rivés sur la porte de la chambre. Le Dégraisseur venait de s'y encadrer, le visage en sang.

— C'est fini, capitaine, dit-il.

Léon fit volte-face, le sabre pointé en direction du propagandiste.

— Toi, ne bouge pas, cria-t-il.

Le Dégraisseur hocha la tête, un rictus aux lèvres, tandis que Léon s'approchait de Louise inerte dans les bras du serviteur tout en maintenant son arme pointée vers le propagandiste.

— Louise, réveille-toi ! dit-il en lui claquant les joues de sa main libre.

— Elle m'appartient, souffla le Dégraisseur avec une grimace de douleur. Tu m'as fait mal, capitaine. Je vais m'en souvenir.

Léon saisit Louise par l'épaule, recula sans baisser sa garde, et se dirigea vers l'ascenseur.

Carmen se faufila derrière la cheminée d'un toit, pistolet au poing. Un détail la taraudait depuis cinq bonnes minutes. Elle jeta un coup d'œil en contrebas. Excepté une poignée d'enfants qui suivaient son périple sur les toits, personne ne semblait se préoccuper de la fouille méthodique entreprise par les Dégraisseurs.

Elle s'accroupit à la limite d'une gouttière, les pieds calés entre deux tuiles, et comprit soudain ce qui la gênait : le comportement des soldats lui semblait beaucoup trop naturel. Ils déambulaient d'un pas lent aux créneaux de la citadelle, indifférents et silencieux.

Les lèvres pincées, elle reporta son attention sur la tour principale. Le boyard s'y était retranché depuis plus de vingt minutes.

Elle progressa le long de la gouttière jusqu'aux limites du toit. Une inquiétude sourde pulsait dans son ventre.

Trente mètres plus loin, derrière l'embrasure d'une lucarne, un arbalétrier cala ses coudes sur une table en chêne et ajusta sa mire. Le soldat ne tenait pas à contrarier son seigneur et respira une longue bouffée d'air. Son regard accrocha l'oriflamme de la seigneurie, planté au sommet d'une tour. Le vent était tombé et ne risquerait pas de contrarier son tir.

L'arbalétrier bloqua sa respiration.

Carmen perçut le sifflement du carreau. Puis la douleur explosa entre ses seins. Le carreau la transperça de part en part et ressortit à hauteur du poumon gauche dans une gerbe vermeille. Son corps déporté par l'impact bascula dans le vide et s'écrasa vingt mètres plus bas.

Le signal était donné. Moins d'une minute plus tard, quatre autres Dégraisseurs trompés par l'analyse des psychologues propagandistes tombaient sous les carreaux des autochtones. Antoine et Ladislas moururent sans même le savoir, foudroyés à bout portant. On acheva Ischam au coutelas tandis que Jeducci, la mâchoire emportée par un carreau, gargouillait un juron avant de succomber sous l'épée du capitaine de la garde.

Léon déposa Louise sur le plancher de l'ascenseur et appuya sur le bouton pour descendre au rez-de-chaussée. Louise reprenait peu à peu conscience. Les tremblements de la cage d'ascenseur lui arrachèrent un gémissement.

Soudain, une rumeur sourde s'éleva à l'extérieur du bâtiment.

— Une explosion, dit Léon, les sourcils froncés.

Il aida Louise à se relever.

— Ça va ? demanda-t-il.

Louise acquiesça du menton. Elle émergeait d'un cauchemar saisissant, d'un labyrinthe blanc et noir où elle avait cru se perdre à jamais.

L'ascenseur s'immobilisa. Léon écarta la grille et soutint Louise par le bras.

— Les voilà, mes beaux, fallait juste être patients, caqueta la voix stridente de la mère Koropouskine.

La vieillearde poussa ses deux rejetons devant elle.

— Pas lui, dit-elle. Eux. Mes petits. C'est eux que tu dois révéler.

Louise s'écarta de Léon et dégaina ses deux pistolets.

— Mais non, dit la vieillearde. Pas les armes. Pas maintenant.

Elle s'avança vers Léon.

— Toi, le capitaine, je peux t'aider, souffla-t-elle. Je connais bien le château. Je sais où on peut se cacher, où on peut attendre que le vent tombe. Tu veux rejoindre Prague, n'est-ce pas ? Donne-moi la fille, je te rends ta cité.

Louise fit un pas en avant et pointa alternativement ses armes sur la vieillearde et les deux garçons.

— Les enfants, dit-elle en fixant les canons sur la mère. Vous reculez ou je la tue.

Les frères Koropouskine poussèrent un petit cri et jetèrent un regard piteux vers leur mère.

— Elle veut pas, maman, elle veut pas... dit l'un d'eux en trépignant.

— Elle ne tirera pas, c'est une citadine, fit la vieillearde en crachant

sur le sol. Tuez le capitaine et emparez-vous d'elle !

Les deux fils s'élancèrent de concert.

Louise déchargea ses armes sur le plus proche. Touché à l'épaule, le garçon tournoya sur lui-même et s'écroula contre un mur. Son frère bondit sur Léon, le visage déformé par la rage puis la stupéfaction lorsque le sabre saillit entre ses omoplates. Du sang bouillonna sur ses lèvres. Il empoigna le bras de Léon et tenta de retirer l'arme de son ventre. Le capitaine imprima une torsion au pommeau et fit tourner la lame d'un quart de tour. Le garçon gémit et tomba à genoux. Sa mère, médusée, reflua dans le couloir en rasant le mur. Louise rechargea un pistolet et tira. Le corps de la vieille tressauta et se tassa lentement contre le mur.

Louise et Léon surgirent sous la voûte de la tour centrale, envahie par une fumée épaisse.

— La voiture, dit Léon, essayons de trouver la voiture.

Armés de seaux d'eau, soldats et serviteurs se confondaient dans la fumée. Louise se laissait guider par la main ferme du hussard. Elle trébucha sur un corps et reconnut le costume d'un Pierrot.

— On ne peut plus avancer ! lui cria soudain Léon en rebroussant chemin.

Devant, la chaleur devenait presque insoutenable. Louise trébucha une seconde fois, sur un cadavre noirci, une momie craquelée qui fumait encore. Léon dénicha un escalier menant aux créneaux. Ils grimpèrent, au bord de l'asphyxie, et débouchèrent sur un passage étroit qui longeait la muraille. Une brise molle soufflait sur la citadelle et rendait l'atmosphère plus respirable en hauteur.

Ils découvrirent en même temps la carcasse du dirigeable qui se consumait au cœur du château, le nez planté dans la serre d'Elisabeth Koropouskine. L'explosion avait ravagé une partie de la barbacane, un mur d'enceinte s'était en partie affaissé. La nacelle principale demeurait invisible, noyée dans les flammes. Le squelette du dirigeable s'affaissait lentement sous leurs yeux. Les arceaux ployaient sous l'intensité du brasier et se tordaient vers le ciel comme des mains tendues. Des gouttes de métal fondu fusaient en pluie irisée autour de

la carcasse.

Puis ils distinguèrent les Pierrots qui évoluaient autour de la traverse. Près d'une centaine, que la chaleur de l'incendie soumettait à des vols erratiques et suicidaires. Louise en vit deux qui luttèrent pour reprendre de l'altitude, le cerf-volant rongé par les flammes. Ils finirent par dériver vers l'écryme et disparaître derrière une traverse.

Une vingtaine d'entre eux évoluaient au plus près de la citadelle, reliés par des filins à un imposant char à voile immobilisé devant le pont-levis.

Ceux-là semblèrent les apercevoir et convergèrent aussitôt dans leur direction. Louise fit feu à trois reprises avant que la nuée ne se referme sur eux. Léon, sabre au clair, parvint à enrayer le premier assaut. Les Pierrots refluèrent dans la fumée de l'incendie avant de revenir à la charge. L'un d'eux jaillit dans leur dos. Louise sentit des mains douces la saisir par les hanches et l'arracher au sol.

Elle hurla, tenta de se débattre mais d'autres Pierrots s'amalamaient à son ravisseur pour lui prêter main-forte. Des mains gantées de blanc se refermèrent sur ses bras, ses épaules et ses jambes.

Le cœur figé, Louise goûta à la caresse du vent.

CHAPITRE 14

Louise s'abandonna aux Pierrots. Le vertige lui ôtait toute envie de réagir. Assourdie par les claquements stridents des ailes du cerf-volant, elle vivait cette évasion comme un rêve. En contrebas, le char à voile roulait à toute allure. Le spectacle des Pierrots entassés sur la plate-forme ressemblait à un théâtre de mimes. Louise était fascinée par les mouvements saccadés de leurs bras qui orientaient la course des cerfs-volants avec une habileté surnaturelle. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçut Léon, inconscient, soutenu à bout de bras par trois Pierrots.

Le char à voile dépassa le pavillon de chasse. Les corbeaux massés sur le toit les observèrent sans bouger. La traversée dura encore près d'une heure avant que Louise ne distingue un étrange relief se profiler à l'horizon.

Dans un premier temps, elle ne discerna qu'une tour, même si d'étranges excroissances lui donnaient l'allure d'un jeu de cubes mal empilés. Cette impression se confirma au fur et à mesure qu'ils approchaient. L'édifice qui s'élevait au bout d'une traverse étroite était un assemblage hétéroclite dressé vers le ciel, un défi à la gravité incarné par l'empilement incongru de plusieurs dizaines de carrosses.

Imbriqués les uns sur les autres, entassés au mépris de l'équilibre, ils formaient un cône étroit dont le sommet culminait à près de quarante mètres de hauteur.

Louise distingua des poutrelles de soutien qui couraient de haut en bas comme un échafaudage de fortune, les roues des carrosses reconvertis en rouages pour des monte-charge dont certains oscillaient dangereusement au-dessus de l'écryme.

Chaque carrosse faisait office d'habitation. Ceux qui flanquaient les bords du cône se prolongeaient en terrasses coquettes sous des auvents

de couleurs vives. Le crépuscule aidant, des familles entières s'y pressaient déjà pour dîner à l'éclat des bougies.

Louise reconnut certains costumes, ceux qu'elles avaient entrevus sur les musiciens convoqués par Koropouskine.

Les lieux appartenaient aux Tziganes.

Le Pierrot la déposa sans heurts au pied d'un monte-charge. Louise chercha Léon du regard mais le capitaine avait disparu de l'autre côté de l'édifice. Sur l'invitation d'un Pierrot, elle monta à bord d'une vaste nacelle en osier qui se mit immédiatement en branle. Elle s'éleva et dépassa un à un les carrosses sous le regard curieux des Tziganes. À les voir d'aussi près, elle comprit qu'une hiérarchie particulière régnait à la verticale de l'édifice. Plus on la hissait vers le haut, plus l'intérieur des carrosses dévoilait des trésors inestimables. Elle entrevit des vaiselles et des étoffes précieuses, des robes de couturier, des armes, des horloges, des banquettes de train empilées pour devenir des lits superposés, des lampes, des phonographes rutilants. Un gigantesque capharnaüm qui résumait l'activité des Tziganes : le pillage.

Le monte-charge s'immobilisa au sommet, devant la porte ouverte d'un carrosse. Son guide lui tendit la main pour l'aider à pénétrer dans l'habitable. À l'intérieur, une échelle de corde permettait de se hisser jusqu'à une trappe découpée dans le toit du véhicule. Elle grimpa, poussa le battant et s'extirpa péniblement de l'ouverture.

Elle se trouvait à présent au cœur d'un cratère artificiel aux parois abruptes esquissées par les châssis de carrosses plantés à la verticale. Des lanternes capuchonnées formaient un cercle de lumière à mi-hauteur. Étagés sur trois niveaux, les châssis reconvertis composaient les étagères d'une immense bibliothèque circulaire. La poitrine comprimée par l'émotion, Louise tournoya sur elle-même. Des milliers de disques, des parchemins, des reliures de cuir et de vélin, des codex, des plaques de cuivre, de zinc et d'écorce. Un tel trésor n'avait rien de comparable.

— Vous êtes là... dit une voix chaleureuse.

Un homme dans la force de l'âge s'encadrait dans une paroi coulissante à la base du cratère. Petit, l'embonpoint assumé, il portait

une djellaba d'un jaune vif nouée à la taille par une ceinture de soie rouge.

Le visage était sec et tanné, creusé de rides épaisses aux coins des yeux et aux commissures des lèvres. Le regard, noisette et humide, était empreint de douceur.

— Vous êtes la dame au scaphandre ? fit-il en posant une main plissée sur la joue de Louise. Oui, c'est vous. La demoiselle de Prague, l'ingénue ? conclut-il d'un rire espiègle. Je vous ai sauvée. Vous êtes contente ?

— Merci.

— C'est un bon début, dit-il en la guidant jusqu'à un banc en fer forgé emprunté à un parc pragois. Je m'appelle Syan. Sais-tu pourquoi tu es ici, Louise ?

— Le Lysandër ?

Louise se souvenait des confidences de Makoune sur le comportement insolite des Pierrots dès lors qu'elle s'était introduite dans la nacelle. D'une façon ou d'une autre, les Tziganes s'intéressaient eux aussi au dirigeable.

— Je dois savoir ce que tu as trouvé à l'intérieur, dit-il.

— Des morts. Rien que des morts.

Syan se pinça les lèvres.

— Suis-moi.

Il la précéda sur une échelle taillée entre deux étagères et l'aida à grimper sur une étroite terrasse qui offrait une vue dégagée vers le nord. L'écryme scintillait à la lumière d'une demie- lune.

— Voilà mon histoire, murmura le Tzigane en serrant le bras de Louise.

Elle distinguait à présent les étranges boursoflures qui se formaient à la surface. Des bulles éphémères qui crevaient l'écryme pour former des silhouettes humaines avant de retomber en gouttes épaisses. Des sculptures grossières qui semblaient se débattre, qui se dressaient pendant un bref instant pour implorer le ciel. Une foule qui se répétait à l'infini, qui mourait à chaque seconde pour rejaillir la suivante.

— Des concrétions émotionnelles, dit Syan. Les âmes de mon équipage se sont échouées ici.

— Tout est vrai, alors.

— Oh oui, soupira le Tzigane. L'écryme se solidifie, esquisse des corps en s'inspirant de leurs âmes.

Louise perçut la rumeur qui montait de la surface. Comme un froissement d'étoffe.

— Louise, ils se sont entretués, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça d'un petit mouvement de la tête, les yeux fixés sur l'écryme. Les silhouettes répétaient les mêmes gestes et mimaient le spectacle d'un équipage en proie à la panique, soumis aux flammes d'un incendie imaginaire.

— Il y a trente ans, mon dirigeable s'est écrasé à deux kilomètres d'ici, dit Syan. Mes hommes ont été décimés et leurs âmes se sont égarées. J'ai voulu les sauver. Je les ai suivies à la trace. Sur la foi des cauchemars récurrents signalés dans un village, sur la rumeur d'apparitions inexpliquées sur une traverse. J'ai dressé une carte, j'ai dessiné un chemin. Les âmes, Louise, les âmes serpentaient dans l'écryme à la recherche de leur propre mort. Elles ont voyagé durant des années, nourries, poussées en avant par cette quête en forme de pèlerinage. Elles voulaient goûter au repos, s'ébattre sur les lieux du drame pour exorciser la tragédie.

— Pourquoi ? Vous croyez que l'écryme est un enfer ?

— Peut-être. À moins qu'il ne s'agisse du purgatoire ? Je ne sais pas. Je sais seulement que l'écryme raffine les âmes, qu'il les réduit à des émotions. Des émotions, vous comprenez ? D'une pureté incomparable, brute, et enchaînées à leur destin.

— Des émotions...

— Chez Koropouskine, vous ne l'avez pas senti ? Les traverses sont soumises aux émotions. J'ai consacré ma vie à effleurer le sujet, pour lever un tout petit coin du voile. Nous ne mesurons rien de ce qui nous attend. Ceux qui essayent de comprendre sont muselés par les Propagandes. Alors que tout est là. Le secret de la vie. L'écryme est une matrice, vous le sentez ? Un liquide amniotique à l'échelle du monde. De quoi va-t-il accoucher ?

Il s'adossa à la rambarde, le regard perdu.

— J'étais un bon capitaine. Lors de mon dernier vol, je convoyais de

l'or pour un konzern. Une vraie fortune. Une mutinerie a éclaté, fomentée par un mécanicien que j'avais recruté trop vite dans les bas-fonds de Méthalume. J'ai survécu à la catastrophe et j'ai sauvé l'or. J'ai acheté le silence du tsar, je me suis entouré de mercenaires pour construire cette tour sur une ancienne manufacture de carrosses. J'ai consacré ma vie à essayer de comprendre. Cette bibliothèque sera mon héritage. Des disques interdits pour la plupart. Des pamphlets, des essais, des témoignages... Tous évoquent les secrets de l'écryme, les ruisseaux émotionnels.

— L'écryme en mouvement ?

— Mais bien sûr ! Tout est mouvement : sa composition, sa nature, sa finalité. On veut le figer pour l'oublier, comme si la vie devait suivre son cours. L'écryme avance et les ruisseaux convergent quelque part, j'en suis persuadé. Nos morts les nourrissent, nos morts se dissolvent sous la surface et deviennent des émotions. Qui nourrit-on, tout au bout ? Qui s'abreuve à ces ruisseaux ? Un dieu ?

— Le Mal ?

— Non. Mes Pierrots sont nés d'un ruisseau. Une émotion fragile qui coule non loin d'ici. Nous y baptisons nos enfants lorsqu'ils sont en âge de se battre. Un mélange de mélancolie, de compassion et d'ardeur. Une étrange alchimie qui stagne depuis près de dix ans autour de notre repaire.

— Il faut tout raconter. Faire venir les journalistes. Prague réagira. Prague prendra des mesures.

— Bien sûr, ricana Syan. Les cités pressentent que l'écryme n'est pas seulement une étendue hostile. Les métropolitains sont vos censeurs, Louise. Ils ont été créés pour taire les rumeurs, pour vous conforter dans vos certitudes et faire en sorte que vous viviez à l'abri, derrière les murs de vos cités.

— Et ailleurs ? Comment expliquer qu'aucun... ruisseau n'ait affecté des citoyens ? Qu'il n'existe que des légendes ?

— Cela arrive, détrompez-vous. Mais la ville ne fait pas bon ménage avec les émotions. Le scientisme est un excellent repoussoir. Les ruisseaux se détournent et fuient vos machines. Il leur faut de l'espace, de la crédulité, du temps, du rêve. Vos usines et vos konzerns les

chassent bien mieux que vos métropolités. Cela dit, il y a des précédents. Des incidents qu'il faut savoir déchiffrer. Des vagues émotionnelles qui échouent dans vos faubourgs. Des pluies aussi. On évoque des trains fous conduits par des courants de désespoir et de haine, des tueurs possédés par la fureur ou la jalousie. Des émotions à fleur de peau, tapies dans vos consciences.

— C'est ce qui est arrivé au Lysandër...

— Exactement !

— Et à Léon, souffla-t-elle.

— Le hussard ? Encore vrai ! Ces pauvres gaillards ont dû croiser une émotion particulièrement virulente.

Ils observèrent un moment de silence.

— Syan, êtes-vous un céphale ? finit par demander Louise.

— Savez-vous seulement qui ils sont ?

— Des hommes dotés d'un pouvoir psychique. On prétend qu'ils vivent sur des navires, au milieu de l'écryme.

— Du folklore métropolitain. Les céphales existent, Louise. Ils servent l'écryme. Ils sont les seuls à pouvoir dompter les émotions. Ce n'est pas de psychisme dont il s'agit mais de pouvoirs basés sur les émotions. Les céphales jouent des sentiments comme d'un instrument. Pour ceux qui ont survécu, bien entendu. La chasse est ouverte depuis que gronde la révolution industrielle.

— Pourquoi suis-je ici, alors ? fit-elle en plantant son regard dans le sien. Pourquoi avoir essayé de nous tuer, Alexis et moi, et avoir sacrifié vos Pierrots à l'assaut de sa citadelle pour me conduire jusqu'ici ?

— Je suis fatigué, Louise. Je travaille depuis près de vingt ans sur les émotions. Elles m'ont usé, voyez-vous. Bien des fois, j'ai manqué devenir fou, écartelé entre des émotions contradictoires. C'est un jeu dangereux, un jeu qui use.

Il porta la main à son front.

— Je tiens les émotions à distance avec l'opium. Je n'ai pas beaucoup de temps. Ma raison se fissure, mes pensées s'éparpillent. Les Pierrots vous ont attaqués parce que c'est leur vocation. Une mission dont ils s'acquittent sans mon accord lorsque je suis ici,

soumis à l'opium. Ce fut un incident fâcheux, un incident qui a failli remettre en cause les projets que j'ai pour vous.

Louise vrilla son regard au sien.

— Ce Vénicien que j'ai tué en duel, dit-elle d'une voix froide, c'était l'un de vos hommes ?

— Vittorio Sperone. Un vieux compagnon. Il vous a préparée. Il vous a initiée.

— À quoi bon le sacrifier ?

— Je vous ai choisie, Louise. J'ai voulu vous révéler, faire en sorte que vous soyez prête pour voyager jusqu'à la citadelle. Vous fragiliser pour saper vos certitudes, pour vous rendre aussi perméable que possible aux influences des émotions et m'assurer que vous étiez celle que je m'imaginais.

— Trop de mystères, murmura Louise.

— Vous ne comprenez pas. Ici, à ce moment précis, vous me croyez. Si Vittorio s'était présenté à votre étude pour vous raconter tout ce que je viens de vous dire, qu'auriez-vous pensé ? Rien, n'est-ce pas ? Vous auriez demandé à votre fidèle Igcho de le raccompagner jusqu'à la porte et vous l'auriez oublié dans la journée. Admettez-le, vous avez changé. Votre regard sur le monde a changé.

Il inclina la tête, les mains jointes sur ses genoux.

— Les métropolites vont venir. L'or ne suffit plus pour acheter les faveurs du tsar. Une enquête sans précédent est menée depuis trois ans au cœur de l'administration propagandiste. À l'échelle de l'Antipolie tout entière. Pour eux, l'or coule à flot. Pour eux, les moyens sont sans limites. J'ai cherché un héritier. Un allié de taille.

— Vous croyez que je vais vous sauver ? Vous tous, ici ?

— Pas seulement vous, Louise. Mon héritier, c'est la Révolution que vos parents et tant d'autres préparent depuis longtemps.

Il s'interrompt, le souffle court.

— À la Révolution, je veux offrir les ruisseaux émotionnels. Avant vous, j'ai approché des pays, des gouvernements et même des konzerns. Mes ambassadeurs croupissent toujours, au secret, dans les geôles propagandistes. Personne n'a voulu m'écouter. Alors j'ai pensé à vous, les urbicides. Vous êtes les seuls capables de créer l'alternative,

vous êtes les seuls qui aient besoin de moi comme j'ai besoin de vous. C'est un cadeau que je vous fais.

Louise ferma les yeux. Pour couper un bref instant la sensation de vertige qui l'envahissait.

— N'ayez pas peur, ajouta Syan. Je vous lègue un savoir. Mes disques, mes recherches. Je prends ce risque parce que je vous fais confiance et que vous êtes les seuls à pouvoir assumer cet héritage.

— Il fallait en parler au comité central.

— J'ai essayé. Ils ne m'ont pas cru.

— Et vous pensez que je vais les convaincre ?

— Vous, vous l'êtes ?

— Je crois que oui.

— Alors ils vous croiront parce que vous venez du même monde qu'eux. Si seulement ils écoutent ce que vous avez à dire, ils ne pourront pas refuser ce que j'ai à offrir.

— Venez avec moi.

— Je veux m'effacer, Louise. Disparaître avec mes Pierrots avant qu'un corps expéditionnaire ne vienne détruire ce sanctuaire. Nous avons assez lutté, nous avons assez souffert. À votre tour, maintenant.

ÉPILOGUE

Porté par les vents d'ouest, le dirigeable Biljana filait vers Moscou.

À la barre du gouvernail, Piétr Kechelev songeait à la cargaison et aux conséquences insondables des secrets dévoilés par Syan. L'homme ne s'y était pas trompé. Seule la révolution en marche à Moscou serait en mesure d'exploiter ses connaissances. Seuls les camarades qui érigeaient en ce moment même des barricades dans les rues pourraient incarner le souffle d'une vie nouvelle, d'un monde libéré du joug propagandiste.

Moscou brûlait. Le matin même, un sémaphore avait annoncé qu'on se battait dans chaque quartier. Des ministères étaient mis à sac, des chevaliers du Capital assiégés dans leurs tours de cuivre.

Debout aux côtés de son père, Louise tenait Léon par le bras. Le hussard avait accepté sa proposition. Même s'il ne partageait pas les convictions de ses parents, il croyait aux émotions. Pour Louise, cela suffisait.

Elle songea à Syan et sa caravane qui fuyait vers le nord pour se perdre dans le labyrinthe des traverses.

Puis elle se retourna pour adresser un large sourire à Igcho. Coiffé de son éternel chapeau de velours, le Praguois lui rendit son sourire. Louise lui envoya un baiser silencieux et serra un peu plus fort le bras de Léon.

RÉVOLUTSYA

CHAPITRE 1

L'institutrice observait ses enfants avec inquiétude. Blottis sous des couvertures, serrés les uns contre les autres sur les banquettes du tramway, ils tremblaient en silence. Debout à l'avant, la jeune femme souffrait de cette perspective miséreuse, de ces garçons et de ces filles qui étouffaient leurs plaintes pour ne pas provoquer la colère du métropolit.

Il avait exigé le silence, menaçant de livrer leur institutrice aux révolutionnaires s'ils s'avisait de pleurer ou de chahuter. Et les enfants, tous orphelins, n'avaient qu'elle. Alors les plus vieux se disséminèrent dans le tramway pour donner courage aux plus jeunes, pour frotter les mains engourdis, pour sécher les larmes et faire passer la gourde de thé chaud qu'Helena avait eu le temps d'emporter. Elle avait voulu se lever à plusieurs reprises pour les imiter mais le métropolit, à chaque fois, l'en avait empêchée.

— Non, laissez-les s'endurcir, mademoiselle.

Le tramway s'enfonçait dans les ruelles de la périphérie ouest de Moscou. Helena distinguait les façades criblées de balles, les trous béants qui laissaient entrevoir des intérieurs ravagés par des obus révolutionnaires. L'hiver moutonnait ses ruines d'une neige brune et compacte. Parfois, la silhouette noire d'un pilleur se glissait entre les éboulis. Lorsque le tramway épousa la courbe gracieuse de la place Zamienska, l'institutrice aperçut un groupe de junkers, élèves-officiers aux uniformes dépareillés, cerner un adolescent à genoux, les pistolets braqués sur son visage. Helena n'entendit pas les coups de feu foudroyer le garçon mais son sort ne faisait aucun doute : les junkers étaient bien pires que les métropolit.

Au fur et à mesure que le tramway s'éloignait du Kremlin, les traces

des combats se raréfiaient. Les révolutionnaires n'avaient jamais dépassé le boulevard Pokrovski, à tel point que les maisons cossues des fonctionnaires moscovites semblaient presque incongrues, défilées à la déliquescence du reste de la cité.

Le conducteur dut stopper la machine par deux fois, faute d'électricité. Helena savait que les tours assiégées des *konzerns* en monopolisaient l'essentiel. Régulièrement, certains quartiers étaient brusquement privés d'électricité pour permettre à une noblesse marchande acculée de repousser les assauts des révolutionnaires. Le métropolitain devenait particulièrement nerveux lorsque le tramway s'immobilisait. Il redoutait une attaque de pillards dont les bandes affluaient en nombre depuis le début de la révolution. Des milices de citoyens suffisaient à peine à défendre les jardins où les derniers légumes permettaient aux nantis de retarder le spectre de la famine.

Helena ferma les yeux.

En finir... L'idée effleurait les frontières de son esprit depuis le début de la semaine. Sept bébés avaient succombé durant les trois derniers jours, faute de pouvoir chauffer convenablement les grandes chambres de l'orphelinat. Pourtant, des pensionnaires bravaient chaque nuit les fusils aveugles des *junkers* pour chaparder du bois dans le zoo Proveniev.

Cela ne suffisait plus. Il fallait également compter avec les rations de plus en plus maigres, se contenter d'un mauvais *borch*, une soupe aux choux agrémentée de graisse de viande que des cuisiniers apportaient chaque matin dans une grosse voiture surmontée d'une citerne. Réquisitionnés par le ministère de la Subsistance, ces cantonniers de fortune se contentaient d'escalader le véhicule pour ouvrir un vieux tuyau rouillé qui déversait sa purée grumeleuse dans les écuelles des enfants qui attendaient leur tour.

Ce spectacle sinistre minait la volonté d'Helena. Elle dispensait ses cours comme un fantôme et ânonnait les reliquats d'une éducation qui n'avait plus de raison d'être. Elle avait bien pensé rejoindre la révolution et franchir la ligne de démarcation qui coupait la place Rouge en deux. Seulement, il y avait les rumeurs, celles qui se chuchotaient et finissaient par vous convaincre que la vérité se

murmurait sous les porches : la famine, fauchant chaque jour des centaines de révolutionnaires, certains commençaient à se nourrir des cadavres.

Non, Helena n'avait pas de raison valable d'abandonner l'orphelinat où ses enfants disposaient au moins d'un toit. Les conditions de vie se détérioraient mais cela valait toujours mieux que d'errer dans les rues. Sa vie était enchaînée aux petits corps tremblants de l'institut, aux gamins qui avaient grandi sous ses yeux. Elle se voyait aisément franchir le cordon des cosaques, se glisser entre les barricades pour fraterniser avec les femmes en châte qui veillaient le long de la Mokhovaïa. Mais ensuite ? Sans les enfants, sa vie s'effilocherait comme un nuage.

Une secousse la prévint qu'ils étaient parvenus à destination, une petite place enneigée où saillaient encore les moignons des arbres abattus. Le métropolite fit immédiatement descendre Helena et les enfants qui se rassemblèrent autour d'elle. L'institutrice avisa le fronton moribond qui pendait au-dessus d'une vieille porte cochère : « Théâtre Douchkine, contes et marionnettes ». Ainsi la Propagande déplaçait les enfants pour leur offrir un vulgaire spectacle de marionnettes. Elle en voulait aux métropolites de leur jeter cette fantaisie comme un os à ronger alors que les crampes rongeaient les ventres vides. Le visage impavide du métropolite attisait sa colère. Elle s'était prise à rêver de festin, d'un geste gracieux de la Subsistance destiné à tous les orphelins de la ville.

Le métropolite fit signe aux enfants de lui emboîter le pas. Transis, ils obéirent en traînant les pieds, poussés par les grands qui jetaient des regards anxieux vers l'institutrice. Soudain, tous pressentaient que ce voyage dissimulait un secret.

Le métropolite les conduisit dans une grande salle où d'autres enfants avaient déjà pris place. Des vieux gradins en fer forgé ployaient sous le poids d'une bonne centaine de gamins encadrés par leurs instituteurs. Helena fronça les sourcils en découvrant le plafond craquelé, les murs lépreux et la scène étroite où traînait le décor clinquant d'un spectacle traversier. Au plafond, un lustre aux branches

tentaculaires déversait la lumière fragile d'une forêt de lumignons prolongés par de longues stalactites de cire.

Helena respira lentement, la poitrine oppressée par le silence que les reniflements et les toux brisaient par à-coups. Ses enfants furent invités à trouver une place dans les gradins où des braseros fournissaient un soupçon de chaleur. Elle compta dix métropolitites qui veillaient en haut des gradins. Leurs regards convergeaient vers la scène. Elle s'assit sur la droite, près d'un jeune instituteur qu'elle avait croisé récemment à l'Urbanisme.

— Vous êtes là depuis longtemps ? demanda-t-elle.

Il la fixa cinq longues secondes avant de répondre.

— Quelques heures...

— Des heures ?

— Ils sont entrés dans la classe sans prévenir et nous ont emmenés jusqu'ici. Depuis, rien.

— Vous savez ce qu'ils veulent ?

— Non, fit-il en se passant nerveusement la main dans les cheveux. Les métropolitites (il lorgna vers le haut des gradins) sont trop nombreux.

— Simple propagande ? suggéra Helena en cherchant des yeux un journaliste étranger.

— J'en doute. Il n'y a que les enfants, les métropolitites et nous.

Soudain, un coup sourd venant des coulisses roula dans la salle, caracola sur les gradins et provoqua le sursaut des plus jeunes. Certains pensèrent que les canons des révolutionnaires tonnaient de nouveau. Une petite fille éclata en sanglots, des enfants enfouirent leur tête entre leurs genoux. Helena jeta un coup d'œil sur le plafond, balaféré sur toute sa longueur par de profondes lézardes. Elle s'attendait à le voir cracher son plâtre usé, déverser sur les crânes sa poussière lourde et piquante.

Un souvenir lui revint en mémoire : le vieux vitrier au visage parcheminé, ce petit bonhomme qui rôdait autour de l'orphelinat, le dos ployé sous un chargement de carreaux brisés. Il prétendait que les obus ne frappaient jamais au hasard, que les enfants de Raspoutine

avaient infiltré les rangs des artilleurs révolutionnaires et pointaient leurs canons en fonction de consignes secrètes et ésotériques.

« Les lézardes, mademoiselle, ce sont des lignes magiques, des craquelures destinées à réveiller les créatures qui dorment dans nos murs. Ne croyez plus aux fissures, leur tracé chaotique esquisse les choses de l'invisible, de véritables pentacles pour livrer cette ville aux démons. Méfiez-vous, méfiez-vous du hasard... »

Une telle imagination l'avait amusée sur le moment mais elle n'avait jamais pu oublier, taraudée par cette impression fugace d'avoir effleuré une autre réalité, d'avoir surpris le murmure d'une initiation masquée sous le délire d'un pauvre vitrier.

Deux autres coups résonnèrent dans les coulisses. Un homme apparut sur la scène, un personnage vêtu de noir dont la canne argentée cognait en rythme sur le plancher. Proche, Helena se raidit, suffisamment proche pour distinguer le crâne piriforme, le teint d'un jaune terreux, les sourcils épais sous lesquels brillaient des yeux sombres et perçants et le nez recourbé sur la lèvre supérieure. Une petite perruque se tenait en équilibre au sommet de son crâne, rouleaux sales et défraîchis qui pendaient au-dessus de grandes oreilles rougeâtres.

Il portait un habit gris de cendre élimé, des bas noirs – celui de gauche était décousu sur le mollet – et des souliers à boucle. Il s'avança jusqu'au trou du souffleur et leva lentement les mains. Ses gros poings osseux et velus balayèrent l'auditoire d'un geste large pour réclamer un silence qu'il tenait déjà. Les enfants se taisaient, ensorcelés par ce vieil homme aux allures de croque-mitaine. Soudain, sa bouche tordue se contracta, un sifflement caverneux passa entre ses dents serrées, un rire sardonique ébranla ses joues flasques et fit trembler sa perruque. Helena se demandait comment un directeur de théâtre avait pu laisser un tel monstre devenir conteur lorsqu'il extirpa de sa veste un petit porte-voix de cuivre pour le porter à sa bouche.

— Bienvenue, mes petits, bienvenue au Théâtre Douchkine, dit-il en pointant sa canne sur les gradins.

Sa voix ressemblait à la plainte d'un soufflet, un chuintement grinçant qui fouettait l'oreille.

— Écoutez mon histoire, poursuivait-il, car j'ai l'honneur de prêter ma bouche au plus grand de nos conteurs, un homme que la timidité retient d'être ici, à ma place, sur cette scène, pour nous livrer cet imaginaire dont il est l'illustre représentant. Alors, prêtez l'oreille, mes petits, car il était une fois...

Les enfants écarquillaient les yeux, les plus jeunes surtout. Helena glissa un œil vers le haut des gradins : les métropolitites n'avaient pas bougé. À côté d'elle, l'instituteur avait eu le même réflexe. Son regard trahissait ses pensées. Depuis le mois dernier, des mères venaient pleurer leurs enfants disparus sur le parvis des églises dévouées au Saint Charbon. L'une d'elles accusait publiquement les Charbonneux d'avoir enlevé son fils pour le sacrifier.

Helena observa à nouveau les métropolitites. La Propagande avait-elle mis en scène cette sinistre attraction pour trouver des victimes et s'attirer ainsi les bonnes grâces des Charbonneux ? Le comédien présent sur la scène pouvait être l'un d'eux et, sous couvert du spectacle, observer les enfants pour choisir les futurs sacrifiés. Les missionnaires du culte étaient souvent des contremaîtres respectés dans l'obscurité et la moiteur des mines à charbon. Le clergé charbonneux pouvait aisément garder sous son contrôle ces milliers de mineurs qui risquaient de basculer d'un jour à l'autre du côté de la révolution. L'équation était simpliste mais terriblement logique.

Diotch se tenait debout dans l'ombre d'un balcon. À l'aide de ses jumelles de théâtre, il épiait le visage des enfants, à l'affût des expressions et des grimaces qui accoucheraient de ses créatures. Grand escogriffe vêtu d'un complet de satin noir, les épaules couvertes par une redingote blanche, Diotch préférait rester à l'écart de ces petites bêtes pleurnichardes et crasseuses réunies par la Propagande.

Il n'aimait pas l'enfance dont il ne gardait que le souvenir des rires gras et moqueurs. Par un caprice de la nature, il avait le beau visage d'une adolescente, des traits féminins qu'aucune moustache n'avait su éclipser ou durcir. Il s'était résigné à cultiver cette ambiguïté lorsqu'il lui fallait séduire, jouant à merveille des quiproquos et des malentendus. Cela n'avait pas suffi. Après des études brillantes de psychologie à Prague, l'écriture était devenue un refuge, un moyen de

revivre une enfance qui l'avait déçu et meurtri. Il était venu au conte tout naturellement, porté par un appétit insatiable de tromper les mères qui achetaient ses histoires.

Chaque conte livré à son éditeur portait le germe d'un maléfice. Des messages cachés dans le dédale des phrases qui finissaient par pervertir l'esprit des enfants. Telle une chausse-trappe imaginaire, le conte distillait son poison, souvent plusieurs années après. Ses victimes souffraient de psychoses, se plaignaient de visions cauchemardesques et échouaient parfois dans des asiles psychiatriques. À deux reprises, Diotch fut contraint d'émigrer, soupçonné par des psychiatres qui avaient relevé des similitudes troublantes entre l'imagerie développée dans ses contes et les pathologies de leurs patients. Il avait échoué à Moscou par hasard, avec quelques roubles en poche et une envie furieuse de conquérir tous ces petits esprits lanskois encore vierges de ses histoires.

Un sourire effleura son visage. Il passa une main affectueuse dans le poil dru de Gouchka, l'ours blanc qui dormait à ses pieds. L'animal l'accompagnait partout, incarnation de cette force et de cette virilité que la nature lui avait volées. Acheté à prix d'or à un cirque pétersbourgeois, Gouchka était un vieil ours fatigué, d'une indolence capricieuse et d'un appétit vorace. Diotch payait des fortunes pour le nourrir mais cela ne le gênait pas : la présence de l'ours le réconfortait telle une armure docile et soyeuse.

Diotch reporta son attention sur le comédien. Tous deux formaient depuis deux ans un couple inséparable. Il avait trouvé dans ce personnage un complice capable de relayer sur scène l'horreur sous-jacente de ses contes. Pourtant, Diotch avait longtemps douté du bien-fondé de leur association. La mise effrayante du comédien rendait les choses plus faciles, moins subtiles. Au début de leur collaboration, Diotch jugeait les spectacles de mauvais goût, bien trop vulgaires. Il changea d'avis le jour où le comédien l'introduisit en secret auprès d'un haut fonctionnaire de la Propagande. Les révélations murmurées par cet individu masqué dans les sous-sols du ministère dépassaient toutes ses espérances.

Petit à petit, les émotions ressenties par les enfants convergeaient comme de petits ruisseaux impétueux vers le cœur de Diotch. Il déposa les jumelles et se recula dans son siège, en proie aux prémices de l'extase. Ses pieds et ses mains se mirent à trembler tandis que, des enfants à lui, les courants émotionnels s'affermissaient pour devenir rapidement de véritables torrents. Gouchka ouvrit un œil lorsqu'une première convulsion crucifia son maître sur le siège. Bras et jambes tétanisés, le corps cambré comme si la foudre l'avait frappé en pleine poitrine, Diotch sentit que son premier personnage émergeait lentement de l'écryme, quelque part sur les rives de Moscou. Le plaisir qui irriguait ses veines ne pouvait se comparer qu'à la jouissance d'une femme donnant la vie, la douleur et l'exaltation de l'accouchement résumés en une fraction de seconde.

Gouchka grogna et leva la truffe comme si l'air avait soudain charrié une odeur particulière. L'animal, sensible à l'énergie émotionnelle, commença à se hisser sur ses pattes. Il lécha la pointe de la botte de son maître mais Diotch n'était plus qu'un relais, une âme transformée en catalyseur. Les sentiments ressentis dans la salle convergeaient dans son corps avant de s'étioler en faisceaux invisibles à travers la ville. Sur leur passage, des chiens hurlèrent à la mort, des oiseaux s'écrasèrent sur les toits, privés de raison, des poissons brisèrent violemment la couche de glace qui recouvrait les bassins et moururent sur la neige, des nourrissons mordirent soudain le téton de leur mère avec une rage effrayante, des enfants essayèrent d'étrangler leur petit frère ou leur petite sœur, des jeunes filles se jetèrent par les fenêtres en se griffant le visage.

Ces faisceaux rallièrent l'écryme puis convergèrent vers les grands blocs de granit qui servaient de fondations aux Quatre Phares de Molotov dont les lumières guidaient chaque nuit les dirigeables qui s'approchaient de Moscou.

Plusieurs gardiens assistèrent au phénomène et tous jurèrent avoir vu la même chose : l'écryme se mit soudain à bouillonner, des milliers de bulles crevèrent la surface en crépitant comme un feu de bois puis s'amalgamèrent rapidement pour esquisser un magma pustuleux et brunâtre qui tremblait comme une immense gélatine. Peu après, sous

les yeux interloqués des gardiens, cette forme sans visage se mit à fondre, comme de la boue diluée par la pluie et dévoila les silhouettes immobiles de onze traîneaux noirs menés par de grands chevaux au poil long. À l'avant de chaque traîneau se tenait un homme identique, véritable colosse dont Victor Dioneski, le seul gardien à avoir eu la présence d'esprit de se saisir d'une longue-vue rapporta cette étonnante description :

« Au début, j'ai vu qu'un géant, vous savez, comme ces gars qui tordent des barreaux dans les foires. Un colosse ou un Bûcheron, une vraie force de la nature. Et puis, j'ai remarqué la pelisse, un manteau plus noir qu'le charbon. J'crois qu'il la portait à même la peau. Y avait qu'un seul bouton attaché just'devant le... le pubis, pour le reste, il avait le poitrail aussi poilu que de la fourrure. Mais c'est le visage, par Sainte-Dame des Airs, ce foutu visage que j'oublierai jamais. Il portait la barbe, ça lui tombait jusqu'au bas du cou. Taillée en pointe, comme la barbiche du Diable. Et puis, j'ai pas les mots pour bien dire, monsieur, mais le pire, c'étaient les yeux. Quand je les ai accrochés avec ma longue-vue, j'ai cru que j'ouvrais les portes de l'Enfer. D'abord, y a eu l'odeur. Il n'y a que moi qui l'ai sentie. Comme si en croisant son regard, je m'étais retrouvé à côté d'eux. Une odeur, oui, une odeur de saleté, d'urine ou de pourri. Quelqu'chose d'écœurant, j'en avais l'estomac tout retourné. Et puis, ce regard : malsain ou obscène, j'saurais pas dire. Des yeux noirs comme de la suie, avec des vilaines poches dessous comme s'ils avaient pas dormi depuis des mois. Ça leur faisait presque comme un œil au beurre noir, v'voyez ? J'suis sûr que non, de toute façon. Faudrait avoir vu pour comprendre de quoi j'parle. Des cheveux ? Y en avait pas, ça ressemblait au crâne d'un bébé, et c'est p't-être ça qui m'gênait : la tête était pas à la taille du corps, j'crois bien qu'elle était plus petite. Mais j'peux me tromper, j'étais loin quand même... Des armes ? Une hache, monsieur, que j'vous mets au défi de porter un jour avec vos deux mains. Elle devait mesurer deux mètres au bas mot. Un seul tranchant, luisant comme de l'argenterie. J'm'en souviens bien, j'y voyais le reflet de son visage. Il la tenait debout à côté de lui, avec une main posée dessus. Y avait un fouet, aussi, roulé autour de l'avant-bras : pour les chevaux, j'pense... Non, monsieur, pas d'arme à feu. Rien qu'une

hache de Bûcheron et un fouet. Ils étaient tous pareils, monsieur. Les onze. »

Diotch retrouva lentement ses esprits. Une douleur sourde irradiait ses jambes et ses bras mais la fierté éclipsait les plaintes de son corps. L'empreinte invisible des onze Bûcherons palpitait dans son esprit, tiède et ténue. Désormais, la Propagande disposait de créatures surnaturelles qu'aucune barricade ne saurait arrêter. Diotch se sentait gagné par l'ivresse de la découverte, la conscience d'être le premier à avoir tenté à cette échelle l'accouchement *ex nihilo* de véritables monstres. En se penchant légèrement en avant, il jeta un œil sur les enfants qui commençaient à quitter la salle. Leurs yeux bouffis par les larmes et leurs regards apeurés témoignaient de la pertinence du conte et de la voix du comédien : la terreur inspirée par les onze Bûcherons qui intervenaient à la fin de l'histoire avait été suffisante pour ensorceler les enfants et susciter une émotion capable de s'incarner dans les onze créatures de l'écryme.

Diotch se sentit réconforté, rassuré sur son talent, mais une tâche difficile l'attendait. Il convenait désormais de diriger les onze, de parfaire le lien empathique qui le reliait aux créatures afin de les conduire en lieu sûr en attendant d'en faire bon usage. Il fallait se méfier des machines, bien sûr, mais également des parasites, des ondes propagées par les esprits réfractaires ou dénués d'imagination, sans compter les céphales dont on disait que certains profitaient de la révolution pour s'infiltrer dans la cité. Les hauts fonctionnaires qui avaient initié cette soirée se méfiaient de ces êtres capables de piller la mémoire des écrivains, de couper ce lien qui unissait l'auteur aux créatures issues de son œuvre. Diotch savait que personne, jusqu'à présent, n'avait tenté de donner naissance à des personnages aussi maîtrisés. Les céphales tenteraient à coup sûr de le plagier, de s'abattre sur sa conscience comme une nuée de charognards.

Il attrapa la laisse de Gouchka, ordonna à l'ours de se lever et quitta la loge, le front plissé par l'anxiété. Dehors, cinq métropolitains attendaient pour le conduire à sa voiture.

CHAPITRE 2

Le dirigeable Biljana filait vers Moscou avec, à son bord, la famille Kechelev, l'ancien hussard Léon Radurin, Igcho, l'assistant de Louise, ainsi qu'une poignée de révolutionnaires lanskois volontaires pour rejoindre le comité central.

Louise vivait à l'écart, enfermée jour et nuit dans les cales du vaisseau où s'entassaient les archives offertes par Syan. Un canapé de fortune lui servait de bureau et de couchette. Elle lisait fiévreusement, sans retenue, avec une avidité compulsive. Souvent, elle répétait à voix haute des passages importants pour les enregistrer sur un phonographeur avec ses commentaires. Le besoin de synthétiser le flot d'informations contenues dans les documents du Tzigane s'imposait depuis le premier jour. De rumeurs en révélations argumentées, de légendes en rapports confidentiels aux tampons de la Propagande, Louise ne parvenait plus à déterminer le vrai du faux et à prendre le recul nécessaire. Elle parlait beaucoup. Pour ne pas saturer son esprit et le purger régulièrement.

Près de dix-sept disques enregistrés s'entassaient déjà au pied du canapé. Trente-quatre heures de réflexions personnelles, de suggestions et d'interprétations mêlées à des citations dont elle mentionnait les sources avec soin. Elle ne cherchait pas encore une vérité. Elle dévorait un savoir avec une volonté inflexible, les yeux rougis de fatigue, bercée par le ronronnement des machines.

Igcho se présenta aux aurores avec un café brûlant et se fraya un passage entre les caisses qui s'entassaient d'un bout à l'autre de la cale. Des écoutilles filtraient une lumière jaunâtre. Lovée sur son canapé, Louise lâcha une note gravée sur cuivre et leva les mains au plafond.

— Tu me sauves ! s'exclama-t-elle.

La chemise fripée, le pantalon relevé à mi-mollet, elle mit de l'ordre dans ses cheveux et se frotta le visage.

— Je suis crevée, dit-elle.

— Tu en fais trop. Tu devrais prendre une douche et te dégourdir les jambes.

— Pas le temps, dit-elle en raflant le café.

Igcho se laissa choir sur le canapé avec un long soupir.

— J'aimerais t'aider, dit-il. Mais ton père a besoin de tout le monde là-haut. Le Biljana se fait vieux.

— Je sais, ne t'inquiète pas. Je m'en sors très bien.

— Tu es sûre ?

Elle but une gorgée.

— Ce que c'est bon... dit-elle.

— Ce café est infect, dit-il avec le sourire. Tu es vraiment crevée.

Elle but une autre gorgée, le regard absent.

— On arrive dans combien de temps ? demanda-t-elle.

— Quatre jours si on passe à travers la tempête.

Elle grimaça et replia les jambes.

— Vous y arriverez, dit-elle du bout des lèvres. Plus je lis, moins je comprends. Comme si on était tous trop occupés à survivre pour poser les bonnes questions.

— Ne te fais pas trop d'illusions.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Igcho renifla et détourna le regard.

— Je ne sais pas ce que tu cherches, dit-il. Mais toutes les réponses ne sont pas forcément là.

— Tu es un homme d'action, tu te méfies du savoir.

— Je me méfie de la Propagande. De ce qu'elle peut écrire et réécrire... Ne te laisse pas manipuler, c'est tout ce que je veux dire.

— Tu m'agaces, Ig'.

— Tu adores ça.

Elle sourit, les paupières lourdes.

— Monte avec moi, fit Igcho en lui prenant la main. Juste pour prendre l'air.

— Lâche-moi, dit-elle, les sourcils froncés.

Il insista. Elle se déroba, l'expression contrariée.

— Arrête, dit-elle. Sérieusement.

— Dix minutes, pas plus. Pour t'éclaircir les idées.

— Ça va, je te dis.

Une bourrasque ébranla le dirigeable.

— Je te laisse, dit Igcho. On doit m'attendre.

— Attends. J'ai besoin de... j'ai envie de parler un peu.

— D'accord.

— Dis-moi ce que tu penses de l'écryme.

— Tu ne veux pas parler d'autre chose ?

— Laisse tomber. Vas-y.

— Bon, excuse-moi.

— L'écryme ?

— Une saloperie.

— Ig', s'il te plaît...

— Quoi ?

Louise se renfonça dans le canapé, les mains croisées sous la nuque.

— Dis-moi comment tu le ressens, dit-elle.

— Oppressant, hostile. Enfin, tu sais bien...

— D'où vient-il ?

— Un accident scientifique. Un dérapage de la première révolution industrielle.

— Officiellement, oui.

— Tu as une autre version ?

— Pas moi. Les céphales. Certains prétendent que la Propagande l'a conçu. Que les métropolitains ont créé l'écryme.

— C'est de la paranoïa. La Propagande est née après.

— Selon eux, elle cherchait un moyen de contrôle. Elle existait avant, à tous les échelons, dans toutes les classes sociales. Elle s'est servie de la révolution industrielle pour nous enfermer dans les cités et mieux nous contrôler.

— Vieille théorie du complot. Je n'en crois pas un mot.

— Ils sont persuadés que la Propagande transurbaine existe. Qu'elle s'est constituée à partir du noyau d'origine et que les métropolitains

lanskois ou pentapoliens obéissent aux mêmes ordres.

Igcho ricana.

— Tu as des trucs plus sérieux ? dit-il.

Louise fouilla à côté du canapé et brandit un vieux disque de cire.

— Il faudra que tu écoutes ce gars. Mandwell, croque-mort glorianais et accessoirement céphale de premier ordre. Une brute, vraiment. Religion et écryme sont indissociables à ses yeux.

— Une croyance, un mythe ?

— Un peu de tout. Un écryme d'essence divine. Une punition, un châtiment infligé par les dieux.

— Lesquels ?

— Ne te fous pas de moi.

Elle pointa le doigt vers une caisse en fer forgé.

— Une maladie des machines, aussi. Des thèses alchimistes sur l'huile et le sang mêlés. L'écryme qui suinte sur les flancs des locomotives. Des ouvriers sacrifiés dans les mines pour abreuver les foreuses.

— De mieux en mieux.

Louise se rapprocha de lui et posa la tête sur ses genoux.

— En tout cas, l'écryme comme un creuset ou une matrice, dit-elle, les yeux fixés sur la charpente métallique. Ce que j'ai vu là-bas, sur les traverses de Koropouskine. Des créatures et des émotions qui forment des courants ou des ruisseaux. J'ai des témoignages précis, des photographies, des enregistrements.

— Tu crois qu'on va à l'écryme quand on meurt ?

— Possible. Un monde des esprits liquide. Une mer des âmes. Des moines carbonistes parlent de réincarnation.

— Tu me fous la trouille, ma chérie. Je ne plaisante pas.

— Un céphale a tenté d'écrire un almanach des émotions. Identifier les ruisseaux, les suivre et les répertorier. Il a navigué près de cinq ans derrière un courant d'amertume.

— Conclusion ?

— Il s'est suicidé.

— C'est quoi, la suite ? Je veux dire, qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire de tout cela ? C'est censé servir la révolution ?

- Imagine que nous puissions parler aux esprits. Les invoquer.
- Des créatures sur les barricades ?
- Exactement.
- Tu délirés.
- Imagine que je puisse contrôler un courant émotionnel. Répandre la mélancolie chez l'ennemi et la joie ou la témérité parmi les nôtres.
- Prudence, Louise, on croirait entendre un métropolitain.
- Les céphales sont persuadés que la Propagande sait déjà le faire. Qu'elle utilise les émotions pour verrouiller les cités et que Moscou, pour des raisons que j'ignore, a su s'y soustraire.

Le silence les sépara un moment. Igcho lui caressait les cheveux. Elle se laissait faire, la respiration lente et les paupières lourdes.

- L'écryme pourrait disparaître ? dit-il.
- La Bohème, Ig'. Les céphales sont tous d'accord là-dessus. Pour percer le secret de l'écryme, il faudra trouver la Bohème. Pour la plupart d'entre eux, c'est une cité libre, une cité qui appartient au passé, au milieu d'une forêt. Pour d'autres, une ville d'artistes qui vivent une espèce de folie chaotique et créative.

- Des prophètes ?
 - Selon eux, plutôt des dieux.
- Il se décala légèrement. Elle gémit et glissa un bras sous ses cuisses.
- Ne bouge plus, murmura-t-elle. Reste encore un peu, je veux dormir contre toi.
 - Le pire, c'est que je vais accepter.
 - Tu es un garçon délicat.

CHAPITRE 3

Dix-sept jours plus tôt, à six heures trente du matin, Gregory Petrov rejoignait à pied les locaux de son journal, faute de pouvoir emprunter un fiacre. Tout comme les conducteurs de tramway, les cochers étaient en grève depuis plus d'une semaine. De mauvaise humeur, il avait salué négligemment le gardien assoupi dans l'entrée puis s'était rendu à son bureau installé au dernier étage de la tour. Gregory Petrov passait pour un homme de rigueur, toujours à l'heure, obéissant à un emploi du temps immuable.

Une fois dans son bureau, la porte fermée, il alluma sa première cigarette et s'installa dans un petit fauteuil de cuir ocre. Le geste économe, il ramena près de lui le cendrier posé sur un guéridon et attrapa les tubes entassés dans un vase en fer posé près de l'accoudoir. Ces tubes en étain, propulsés par un système pneumatique depuis les caves du bâtiment où travaillaient les opérateurs télégraphiques, résumaient les événements de la nuit. Gregory Petrov tenait à les découvrir seul, avant ses journalistes, qui commençaient à arriver lorsque l'horloge affichait sept heures moins le quart. Il déroula méthodiquement les minces feuillets de cuivre en forme de codex. Les nouvelles se répétaient, sans la moindre surprise : la famine grignotait les faubourgs et s'infiltrait dans Moscou ; les remaniements ministériels se succédaient, ballet sordide de l'incompétence ; plusieurs manifestations avaient paralysé des usines de l'est pendant une partie de la nuit.

Gregory Petrov tira une longue bouffée de sa cigarette avant de saisir le neuvième tube. Il le parcourut une première fois et releva la tête. Il jeta un regard vers la fenêtre et observa durant de longues secondes les lueurs qui commençaient à illuminer les hautes tours des konzerns voisins. Lorsque la cendre de sa cigarette tomba mollement

sur sa jambe, il passa une main poisseuse sur son front et murmura :
— Alors c'est la fin...

Le général de brigade Ivan Bekonovitch Lodosko pleurait. Des larmes chaudes, des larmes régulières qui épousaient les rides de son visage miné par la fatigue. Installé sur un strapontin en osier dans la nacelle d'une montgolfière, il observait à la longue-vue la retraite misérable des survivants de l'armée moscovite. Au début de la campagne, il aurait éclaté de son grand rire sonore si quelqu'un avait osé suggérer que les Mongols avaient peut-être les ressources nécessaires pour repousser son armée.

Il avait pris le commandement du corps expéditionnaire avec l'assurance tranquille d'un homme d'expérience, un vétéran rompu aux tactiques de guerre adoptées par les *oboqs*, les clans mongols. Pourtant, le ministère de la Guerre s'était bien gardé de faire toute la lumière sur les difficultés qui l'attendaient. En particulier sur l'approvisionnement dont il avait fait sa principale exigence pour que ses soldats ne manquent de rien.

À la tête de trois régiments d'infanterie, le Cinquante-troisième, le Cinquante-cinquième et le Cent-deuxième de ligne, de deux compagnies d'artillerie septinsulaires rappelées de Méthalume, d'une compagnie de sapeurs indispensables pour assurer sa progression et protéger les traverses, d'une compagnie de montgolfiers et enfin d'une cavalerie cosaque dont la plupart des chefs, les hetmans, le connaissaient personnellement, le général Lodosko entamait sa dix-septième campagne sous le drapeau lanskois.

Les événements s'étaient précipités dès la seconde semaine alors que son armée ralliait les avant-postes du Lansk aux abords de la frontière des Marches dont les garnisons abritaient communément des soldats venus des trois villes principales du pays : Moscou, Saint-Petersbourg et Méthalume. Lodosko découvrit des débris fumants, des ruines livrées aux vautours et aux visages racornis des soldats décapités que les Mongols avaient entassés avec soin sur les différentes traverses qui s'engageaient dans les Marches. À elle seule, cette hécatombe

bouleversa officiers et soldats. De mémoire de militaire, aucune forteresse lanksoise n'était tombée face aux Mongols. L'inquiétude gagna les rangs de l'armée, et certains officiers murmurèrent que le tsar Nicolai III, allié fidèle du Lansk, avait pu prêter main-forte aux tribus mongoles.

Le soir même de cette sinistre découverte, le général Lodosko donna l'ordre à deux compagnies de voltigeurs appuyées par des cavaliers cosaques d'opérer une reconnaissance approfondie en territoire ennemi. Deux montgolfières et leurs attelages au sol leur furent détachés en soutien afin d'anticiper le moindre mouvement mongol.

Trois jours plus tard, l'une des montgolfières revint se poser en catastrophe aux abords des camps de campagne. Le pilote, amené directement à l'état-major, fit un récit qu'aucun soldat n'eut jamais à entendre. À l'évidence, la plupart des oboqs s'étaient alliés. Un prisonnier mongol avait avoué qu'un grand conseil s'était tenu dans l'arrière-pays mongol, une réunion extraordinaire où les noyons, les maîtres de clan, avaient juré fidélité aux *Quatre Chiens Féroces*. L'un d'entre eux, le dénommé Bahadout le Preux, figurait dans les dossiers de la Propagande, présenté comme un noyon fanatique dont les tribus préconisaient la destruction de Moscou à n'importe quel prix.

La nouvelle tétanisa les officiers présents. De plus, et c'était sans doute le plus inquiétant, le pilote certifiait – bien qu'il tînt l'information d'un paysan mongol – que des *jats*, des étrangers, sillonnaient le territoire afin de former les troupes au combat en livrant pistolets, fusils et canons. À deux reprises, il avait observé sur une traverse lointaine le passage de longues caravanes transportant des pièces d'artillerie.

L'état-major tint conseil deux jours durant. Tandis qu'à Moscou, des crises ministérielles remettaient en cause le bien-fondé de ce corps expéditionnaire, on signala les premières escarmouches entre Mongols et soldats moscovites. À plusieurs reprises, l'affrontement avait largement tourné à l'avantage des Mongols. Les soldats qui avaient survécu furent mis en quarantaine afin de ne pas menacer le moral déjà vacillant du reste de l'armée. Car des rapports circonstanciés évoquaient tous la même chose : des embuscades d'une efficacité

redoutable, menées par des guerriers mongols équipés d'armes à feu.

Dès lors, le destin du corps expéditionnaire du général Lodosko fut inexorablement scellé. Au lendemain de la réunion d'état-major, on apprenait que les trois trains blindés qui assuraient le ravitaillement des troupes depuis Moscou avaient déraillé. Les rapports faisaient état d'une attaque aérienne mais personne n'était en mesure de le confirmer. Cette attaque, portée directement à l'arrière du front, ne put être étouffée. On signala, dans la journée, de nombreuses désertions, à tel point que les officiers durent se résoudre à fusiller tous ceux qui osaient discuter les ordres ou qui étaient pris en train d'arracher leurs dragonnes.

Le général Lodosko prit une décision difficile, conscient que les vivres à disposition de ses troupes permettaient de tenir quatre ou cinq jours au plus. À présent, il savait qu'il affronterait un ennemi transformé, des Mongols qu'il fallait traiter comme une véritable armée. En l'absence de ravitaillement, il n'avait aucune chance de progresser au sein des Marches, les Mongols savaient mieux que quiconque pratiquer la technique de la terre brûlée. D'ordinaire, l'idée d'ordonner la retraite ne l'eût même pas effleuré. Mais le corps expéditionnaire était privé de tout soutien politique. Les dernières dépêches décrivaient une révolution de palais sans précédent dans les couloirs du ministère de la Guerre tandis que de nombreuses voix s'élevaient pour dénoncer l'absence de l'armée à Moscou alors que les grèves, les manifestations et le spectre de la famine auguraient du pire.

Le général Lodosko n'appartenait pas à l'aristocratie militaire. Contrairement à la majorité des membres de son état-major, il considérait que les hauts fonctionnaires de la Guerre connaissaient leur travail. De la part d'un homme ayant gravi un à un les échelons de la hiérarchie militaire, d'un homme ayant débuté sa carrière comme simple soldat, un tel respect des institutions passait pour de la faiblesse. Les psychologues militaires avaient avancé l'hypothèse d'un complexe de l'autodidacte, une soumission inconsciente aux élites qui siégeaient dans les ministères. Mais malgré ses attaques répétées, le

général avait toujours cru au politique : il était son garde-fou, sa morale pour pouvoir justifier les massacres perpétrés en son nom et par ses troupes dans les villages mongols.

Ordre fut donc donné de procéder à une retraite calculée. Le général tenait à préserver ses troupes d'escarmouches usantes et coûteuses en vies humaines. Le corps expéditionnaire fut scindé en trois colonnes égales qui progresseraient sur des traverses parallèles afin de pouvoir croiser le feu en cas d'attaque. Le général prit la tête du Cent-deuxième de ligne, au centre du dispositif, ainsi que des deux compagnies d'artillerie. Les deux flancs étaient tenus chacun de leur côté par le Cinquante-troisième et le Cinquante-cinquième. Enfin, le général prit le risque de se séparer de ses cosaques en les affectant à la protection des sapeurs dont le travail, en avant-garde, serait déterminant. L'état-major craignait que les Mongols n'aient l'opportunité de faire sauter les traverses en amont de leur position. S'ils savaient se servir d'armes à feu, rien n'interdisait de croire qu'ils seraient désormais capables de manier des explosifs. Et personne ne se faisait d'illusion sur le respect des traditions militaires par les Mongols. Les officiers lanskois, eux, refusaient de porter atteinte aux traverses par principe, même en territoire ennemi. Les artilleurs apprenaient à ne jamais pilonner le même endroit, au risque de compromettre les pans entiers d'une traverse. Elle était l'architecture primordiale, le seul édifice qui transcendait les clivages nationaux.

La première attaque eut lieu à la nuit tombée, alors que les équipages montgolfiers observaient les alentours en projetant régulièrement des fusées éclairantes autour des camps. Le général Lodosko avait passé une consigne stricte auprès des compagnies de voltigeurs afin qu'elles redoublent de vigilance. Installées en avant et en arrière de chaque colonne, leur rôle était d'empêcher les Mongols d'entrer en contact avec les régiments afin de leur laisser le temps nécessaire pour se mettre en formation. Sur une traverse, le mouvement était long, difficile et dangereux. La moindre bousculade pouvait provoquer la mort stupide de dizaines de soldats.

À une heure du matin, le soldat Bogeitch, voltigeur du Cinquante-

troisième de ligne, fut le premier à mourir. Dans son habit-veste et culotte vert impérial, avec ses pattes de parement et son passepoil bleu céleste, ses boutons blancs timbrés de l'Ours noir de la compagnie, ses buffieteries graissées et son shako noir, il veillait sur son allure aussi bien que sur son arme. Juste avant son départ, il avait déniché un photographe pour immortaliser ce nouvel uniforme en compagnie d'Eva, sa fiancée, une jolie tisseuse rencontrée au bal trois mois plus tôt.

Il observait cette photographie en caressant le visage d'Eva avec son pouce lorsque le kriss plombé et trempé d'écryme lui trancha la carotide d'un coup sec. Il pensait à elle et aussi à son père, gendarme à la retraite, si fier de savoir son fils sous les ordres du célèbre Lodosko. Le soldat Bogeitch ne souffrit ni ne comprit ce qu'il advint de la seconde qui suivit : il s'écroula, la gorge tranchée, les cordes vocales rongées instantanément par l'écryme afin que son rôle ne puisse alerter ses camarades endormis sous les tentes. Les quatre voltigeurs qui avaient pris la garde cette nuit-là subirent le même sort. Puis, en quelques secondes, surgissant des deux côtés de la traverse, des guerriers mongols se répandirent à l'intérieur du campement et égorgèrent les autres soldats. Pas un cri ni un geste n'alerta le deuxième avant-poste installé trois cents mètres plus loin, ni d'ailleurs l'ensemble du régiment dont les feux de campement étaient visibles à moins d'un kilomètre.

Säcän le Sage menait ses guerriers au combat. Tous étaient des parents « du même os », des frères, des cousins, des oncles. Trapu, le cou large et court, le visage épais, Säcän ressemblait à un rocher, un monolithe de chair accouché par une montagne. Avec une centaine d'hommes, il devait semer la panique au sein du contingent lanskois afin de pousser Lodosko à fuir et à abandonner une bonne partie de son matériel.

Bahadour lui avait confié le soin de déstabiliser le flanc gauche de l'armée ennemie tenu par le Cinquante-troisième de ligne. Une tâche heureuse pour un homme qui avait vécu, étant petit, les massacres perpétrés par les Ours noirs. Säcän avait perdu une bonne partie de sa

famille au cours d'une opération de représailles menées par des vétérans du Cinquante-troisième. Les visages de ses deux jeunes sœurs violées sous ses yeux continuaient à le hanter.

Bahadour lui offrait une vengeance appropriée. Un sourire carnassier étira les commissures de ses lèvres tandis qu'on faisait basculer les corps des soldats dans l'écryme après les avoir déshabillés. Le grésillement de la chair monta dans la nuit comme si des milliers d'insectes s'étaient soudain mis à ronger les piliers de traverse. Ce bruit excitait Săcăn dont les mains s'étaient mises à trembler. Depuis plusieurs jours, il avait envie de renoncer à cet art de la guerre sophistiqué enseigné patiemment par les jats de la révolution. Il aurait aimé, à l'instant, courir pieds nus vers le régiment ennemi en criant vers le ciel, vers les dieux qui désapprouvaient – il en était convaincu – cette guerre du silence. Il se tourna vers Darbataï, son plus proche cousin, qui enfilait l'uniforme ennemi en grimaçant.

— Tu es plus laid qu'un épouvantail, ironisa Săcăn en le voyant planter le shako sur son épaisse chevelure brune.

— Bahadour a eu tort de nous demander cela, rétorqua Darbataï. J'ai l'âme qui étouffe.

— Tu vas porter cet uniforme seulement quelques heures, mon cousin. Ce n'est que du tissu...

— ... que leurs femmes ont cousu. J'ai la sueur de ce soldat sur ma peau, je me sens sale.

— Eh bien, tu te laveras avec leur sang.

— Oui, fit-il en enfilant la bandoulière du fusil. Et ensuite, leurs femmes me laveront.

Săcăn approuva avec le sourire. La coutume voulait en effet que la femme d'un guerrier mort au combat nettoie le corps du vainqueur. Nul doute que les petites citadines allaient avoir du mal à se plier à cette tradition.

Tandis qu'une moitié des dix-sept Mongols qui avaient revêtu l'uniforme du Cinquante-troisième s'avançaient résolument vers le prochain campement, Săcăn et les autres guerriers rampaient le long des deux parapets. L'assaut fut bref et expéditif même si un soldat accroupi en retrait, qui tentait d'en finir pour la septième fois de la

nuît avec une diarrhée malade, parvint à donner l'alerte. Le soldat vit distinctement les grandes silhouettes noires des Mongols se faufiler entre les tentes et se jeter sur ses compagnons qu'ils égorgeaient comme des bêtes.

Le visage congestionné, les fesses poissées, le soldat rajusta tant bien que mal son pantalon. Sa main tâtonna dans le noir avant de se refermer sur la crosse de son pistolet de service. Il voulut courir mais son pantalon, mal boutonné, lui tomba sur les genoux. Il s'écroula, la tête en avant. Déculotté, le cœur étreint par la panique, il se releva sur les genoux, l'arme pointée des deux mains vers le campement à l'agonie. Fallait-il qu'il tire ? Tout de même, le régiment devait bien voir ce qui se passait ! Il suffisait de se relever et de courir. Mais ses jambes refusaient de le porter, lourdes comme du plomb. Il était incapable de tourner le dos aux formes sombres qu'il entrevoyait à la lueur faiblissante du feu de camp. La crosse du pistolet glissait entre ses doigts, imprégnée par cette sueur fiévreuse qui le tenait depuis deux jours.

Soudain, une forme se détacha dans l'axe du foyer, à une dizaine de mètres. Il ne distinguait plus que des épaules soulignées d'un trait rouge et vacillant. On l'avait repéré, c'était certain. La forme s'avança à pas lents avant de s'élancer dans sa direction. Les yeux fermés, le soldat tira sur le Mongol dont le couteau, lancé simultanément, l'atteignit en pleine poitrine. Les deux hommes étaient morts lorsqu'une fusée éclairante déchira la nuit au-dessus du campement décimé.

Les sentinelles postées devant les premières tentes du régiment distinguèrent sans y croire les Mongols vêtus de leurs propres uniformes qui se précipitaient vers eux, meute sauvage et silencieuse que rien ni personne ne semblait pouvoir arrêter. Les mousquets crachèrent spontanément une première salve. Aussitôt, dans les tentes, on s'éveilla en sursaut, on osa une tête hagarde à l'extérieur, les yeux embués de sommeil. Lorsque les trompettes sonnèrent le rassemblement, des grenades projetées par des frondes explosaient déjà sur les premières tentes du camp. Certaines s'affaissèrent sur leurs occupants qui se retrouvèrent subitement prisonniers d'une toile en

feu. La panique gagna les premiers rangs éclairés par ces soldats qui se débattaient et couraient au hasard. Plusieurs basculèrent au-dessus des parapets et s'écrasèrent dans un chuintement assourdi sur la surface de l'écryme. De terribles corps à corps se nouèrent ici et là tandis qu'à l'arrière, les officiers parvenaient tant bien que mal à reconstituer leur peloton.

Pourtant, aucun n'était en mesure de donner l'ordre de tirer. Devant eux, soldats et Mongols entremêlés bataillaient sous les panaches orangés des fusées qui pleuvaient en désordre dans un concert de feu d'artifice.

Sur la traverse adjacente où campaient le Cent-deuxième et les deux compagnies d'artillerie, le général Lodosko avait immédiatement établi une transmission de fortune. Quelques heures plus tôt, des échassiers voltigeurs avaient planté des piquets de cuivre entre les deux traverses de manière à faire passer un câble télégraphique. Un premier message du colonel Golevitch, à la tête du Cinquante-troisième, fit état d'une situation chaotique, d'affrontements isolés qui interdisaient toute action d'envergure. Le général Lodosko comprit rapidement ce à quoi les Mongols voulaient l'amener. En forçant les soldats au corps à corps, ils allaient grignoter le régiment sans jamais s'exposer au feu nourri des mousquets. Il fallait dès à présent adopter une formation en lignes successives et malheureusement sacrifier sans tarder les soldats engagés. L'ordre fut immédiatement transmis au colonel Golevitch qui céda, conscient qu'il allait devoir condamner ses propres hommes. Chaque peloton devint aussitôt une haie compacte hérissée de mousquets qui tiraient à l'aveuglette en direction des combattants puis se retiraient pour laisser place à une nouvelle ligne de tirailleurs.

Săcăn rompit l'engagement au plus vite. Il avait perdu une bonne moitié de ses guerriers et il était désormais impossible d'aller plus loin. De la même manière qu'ils étaient apparus, les Mongols s'éclipsèrent dans la nuit en laissant derrière eux mourants et monceaux fumants.

CHAPITRE 4

Le quatorze nivose, le ministère de l'urbanisme prenait une mesure exceptionnelle pour assurer la diffusion matinale d'une plaque imprimée par le ministère de la Subsistance. Près d'un quart des tramways de Moscou furent réquisitionnés pour permettre aux plaques métalliques de figurer dans les rues, les cafés, les restaurants, les gares, aux entrées des usines et dans la plupart des lieux publics de la ville. Le libellé, rédigé en collaboration avec les hauts fonctionnaires de la Propagande et de la Subsistance, annonçait la mise en place d'un rationnement illimité et l'instauration du couvre-feu.

Les Moscovites n'étaient pas surpris. Depuis plusieurs semaines, les queues se faisaient de plus en plus longues aux portes des magasins et plusieurs boulangeries avaient été pillées. Néanmoins, la reconnaissance officielle d'une probable famine ébranla la cité tout entière. On s'émut jusqu'à la fin de la matinée et à l'heure du déjeuner, les premiers mouvements de masse furent signalés aux abords des gares. L'État avait anticipé l'événement et la foule des fuyards se heurta rapidement aux pelotons à cheval, des policiers qui dispersèrent les civils en bon ordre. Il fallait empêcher le peuple de céder à la panique. Aux dires de la Propagande, une présence renforcée de la police armée suffirait à calmer les esprits. Vraisemblablement, cette affirmation se serait révélée juste si les révolutionnaires moscovites n'avaient pas précipité les choses dès la nuit suivante.

On savait que l'armée affrontait de terribles difficultés sur les traverses. De nombreuses tribus mongoles venant des Marches avaient déferlé sur des avant-postes frontaliers mal défendus, de sorte que plusieurs puits d'extraction et une partie du réseau ferroviaire avaient dû être évacués précipitamment. L'état-major du Lansk, représenté par

des généraux moscovites, pétersbourgeois et méthalumiens, avait aussitôt constitué une armée de bric et de broc pour rejeter les tribus mongoles au-delà des frontières. Or, l'armée lankoïse n'avait pas réellement combattu depuis plusieurs décennies. L'immense réseau traversier des Marches qui séparait le Lansk de ses voisins les plus proches comme l'Istanie au sud, la Nordanie à l'ouest et l'Antipolie au sud-ouest, représentait une défense infranchissable. Pour viser les intérêts lankoïses, il eût fallu affréter une flotte de dirigeables susceptible de survoler les Marches. Une telle entreprise était vouée à l'échec : la force des courants aériens, la présence accrue des pirates montgolfiers ainsi que quantité d'événements mystérieux rapportés du bout des lèvres par des explorateurs rendaient inopérant le moindre projet d'invasion. Et les cités du Lansk le savaient.

Dès lors, traditions et histoire avaient relégué l'armée à un rôle sans envergure, une sorte de police des frontières qu'on engageait au besoin pour assurer la sécurité des konzerns prospectant aux abords des Marches. Au fil des années, la carrière militaire avait séduit la petite bourgeoisie. L'exotisme et les primes offertes aux soldats comme aux officiers qui partaient se battre – le mot masquait le plus souvent des massacres ordonnés en guise de représailles – sur le front des Marches étaient plus attrayants qu'un fonctionnariat en crise, engorgé et déconsidéré par des scandales politico-financiers. En définitive, l'armée lankoïse se résumait à des officiers improvisés roitelets entourés par des soldats-courtisans sans réelle expérience militaire.

Dans ces conditions, l'assaut concerté des vingt et une tribus les plus importantes du territoire mongol eut l'effet d'un raz-de-marée. Armés et entraînés par des cadres révolutionnaires, les Mongols déferlèrent sur les avant-postes transformés le plus souvent en villégiatures princières. La frontière céda comme une brindille.

Harcelée par des terroristes moscovites qui minaient les traverses et déstabilisaient les lignes de ravitaillement, l'armée lankoïse levée en quelques jours pour se porter aux frontières subit revers sur revers. Lorsque les révolutionnaires prirent les armes, les survivants de l'armée lankoïse menés par le général Lodosko se repliaient rapidement vers Méthalume, faute de pouvoir rejoindre Moscou.

À huit heures du matin, les premiers chants révolutionnaires s'élevèrent à l'est dans l'ombre des quartiers ouvriers. En apparence, plusieurs cortèges s'étaient formés spontanément sur les boulevards de la périphérie et se dirigeaient vers le Kremlin, symbole de l'omnipotence ministérielle. Au même moment, obéissant à des mots d'ordre diffusés par des postes télégraphiques clandestins, plusieurs centaines de groupuscules révolutionnaires prenaient les armes pour assurer la protection des manifestants. Combles, greniers, caves et cagibis déversèrent en quelques heures des milliers de fusils, de pistolets et de tonnelets de poudre entassés et cachés depuis près de neuf mois. Chaque révolutionnaire connaissait son rôle : du concierge au commis voyageur, de l'architecte au tourneur, tous avaient reçu les ordres précis des Soviets de quartier dont les représentants investissaient déjà les cafés pour les transformer en quartiers généraux.

Le Directoire de Moscou ne mesura l'ampleur du phénomène qu'aux alentours de onze heures alors que les premières colonnes convergeant des rues Nikolas, Ilya et Varvarka se regroupaient sur la place Rouge. La cité était déjà le théâtre de nombreux incidents, de drames intimes et sanglants qui se nouaient un peu partout entre révolutionnaires et tenants du régime. Des hauts fonctionnaires étaient brutalement traînés dans les rues avec leur famille, des officines publiques étaient saccagées, des policiers désarmés, des magasins réquisitionnés par les Soviets.

À midi, une commission extraordinaire se tint au ministère de la Défense, au cœur du Kremlin, sous la présidence du Directoire, tandis que plusieurs détachements de policiers prenaient position autour du bâtiment. La plupart des hauts fonctionnaires étaient dépassés. Personne n'avait réalisé à sa juste mesure le travail de sape orchestré par les révolutionnaires au sein de la population. On mesurait l'impact désastreux de l'état d'urgence prononcé la veille et habilement mis à profit par la révolution. On accusait également le ministère de la Guerre d'avoir engagé en pure perte l'armée lanskoise aux frontières. En l'absence des troupes régulières, le Directoire comptait sur sa

police armée ainsi que sur un détachement de cosaques cantonné dans deux casernes du sud de Moscou. Bref, aucun des ministres présents n'avait anticipé la révolution, et des voix de plus en plus nombreuses suggéraient d'abandonner la cité au plus vite afin de rejoindre Saint-Pétersbourg où l'on pourrait constituer un conseil provisoire et aviser en conséquence. La proposition ne trompait personne : il fallait sauver sa peau tant que cela restait possible. Seulement, des rapports précis émanant des quatre coins de la cité faisaient état d'une paralysie totale des transports. Les révolutionnaires s'étaient rendus maîtres des trois Esplanades aéronautiques ainsi que des gares de Koursk et de Iaroslav ! Il ne restait pour ainsi dire qu'un seul réseau ferroviaire aux mains du Directoire, dont la majeure partie longeait le territoire mongol.

Profitant du désarroi et des empoignades entre ministres, la Propagande proposa alors de prendre en main la direction des opérations conformément à l'article quarante-deux des Lois Communes. Cela revenait à dire qu'elle remplaçait le Directoire par un conseil restreint où siègeraient uniquement les ministres de la Défense, de la Guerre et de la Propagande. Des hauts fonctionnaires s'opposèrent formellement à une telle prise de pouvoir. Ceux-là n'étaient pas loin de penser qu'il valait encore mieux que la révolution l'emporte plutôt que de se soumettre à un Directoire hybride et totalitaire permettant à la Propagande d'installer ses sbires aux postes clés. À une heure de l'après-midi, un vote à bulletins secrets fut rapidement organisé. Dehors, la situation s'aggravait d'heure en heure : des manifestants tentaient déjà de prendre d'assaut les murailles du Kremlin et se heurtaient violemment aux policiers.

Pour la petite centaine de hauts fonctionnaires qui votèrent en ce début d'après-midi, le dilemme ressemblait à une capitulation. Si un nouveau Directoire s'imposait, doté de tous les pouvoirs, la Propagande dirigerait la cité à plus ou moins long terme. Si l'on refusait, la révolution avait toutes les chances de l'emporter. Par quarante-quatre voix contre trente et une, la Subsistance, l'Urbanisme, la Ressource et la Justice renoncèrent à leurs prérogatives au sein du prochain Directoire : l'Histoire appartenait désormais à de la

Propagande.

Les opérateurs installés dans les sous-sols du ministère de la Défense répercutèrent la nouvelle dans l'ensemble des commissariats disséminés à travers la ville. Ordre fut donné de tenir une ligne de front du nord au sud, dont le Kremlin constituerait le pivot. On visait de la sorte la rue de Tver pour le nord et le boulevard Ordynka au sud. Depuis les grèves de pluviôse mille cent soixante-trois, la plupart des commissariats s'étaient organisés en véritables citadelles. On abandonna à leur sort ceux de l'est, au-delà de la ligne de front définie par la Défense. Les policiers en place dans les quartiers populaires reçurent l'ordre de tenir coûte que coûte sur la promesse de renforts imminents. En réalité, la Propagande les condamnait pour retenir l'attention des révolutionnaires et permettre ainsi de renforcer les commissariats de Tver et de Bladeck. Le détachement de cosaques fut appelé à semer la panique au sud-est, à provoquer des escarmouches pour faire croire à un assaut concerté. La Propagande savait pertinemment que le temps jouait en sa faveur. La révolution les avait pris par surprise, il convenait dorénavant de reprendre l'initiative.

Au milieu de l'après-midi, les combats faisaient rage, notamment autour des cosaques qui subissaient de plein fouet les feux nourris de tireurs embusqués. En revanche, à l'ouest, privés de l'appui des brigades ouvrières stoppées aux abords du Kremlin, les révolutionnaires piétinaient et commençaient à rompre l'engagement. Dans les quartiers bourgeois, plusieurs écoles d'officiers avaient pris les armes et des junkers organisés en bandes armées harcelaient les révolutionnaires barricadés dans les édifices publics et certaines demeures bourgeoises.

En fin d'après-midi, les révolutionnaires mirent à jour les efforts de la Propagande pour sauver l'ouest de la cité. Les combats se durcirent et de part et d'autre, on signala les premières exécutions sommaires. Tandis que la population se terrait dans les caves, les brigades ouvrières concentrèrent leurs efforts sur l'imposant commissariat de Bladeck, à l'angle des boulevards Ordynka et Osipenko, afin d'enfoncer le front ministériel pour venir en aide aux partisans

assiégés de l'autre côté de la ville. Des assauts d'une extrême violence se succédèrent jusqu'à la tombée de la nuit sans que les policiers du Bladeck ne fléchissent ou fassent mine de se rendre. À l'ouest, la préfecture Nord-Ouest était déjà retombée entre les mains de la police tandis que des métropolitains sillonnaient en tramway et en voiture les grands boulevards pour se rendre maîtres du terrain. Lorsque la nuit recouvrit Moscou, les révolutionnaires de l'ouest ne tenaient plus que quelques poches de résistance affaiblies et totalement isolées du reste de la ville.

La Propagande joua alors son va-tout pour emporter l'ouest de la cité et fit appel à l'aristocratie marchande dont les bâtiments principaux avaient pu être sauvés *in extremis*. Rassérénés par les succès de la police au cours des dernières heures, les comtes du Profit, les marquis du Capital, les barons du Rail, bref l'ensemble de la noblesse capitaliste, se rangea à corps perdu aux côtés des policiers et engagea ses fidèles dans les derniers combats. Le fleuret ou la rapière en bandoulière, on en vit même certains se camper devant les fiefs révolutionnaires et réclamer des duels d'honneur au mépris de leur vie.

Dès lors, les deux parties campèrent sur leurs positions. À l'est, on chassa les derniers groupes de contremaîtres retranchés dans les usines et à l'ouest, on acheva de reconquérir les préfectures occupées par les révolutionnaires. Toute la nuit, des tirs sporadiques firent trembler les habitants de Moscou qui attendaient que l'orage se dissipe, que l'aube se lève sur un vainqueur, quel qu'il soit.

À deux heures du matin, les deux Esplanades aéronautiques construites au nord-ouest de la ville se transformèrent en brasier. Initiés par des révolutionnaires acculés, les foyers rougeâtres d'énormes incendies ensanglantèrent le ciel, ponctués par les explosions spectaculaires des dirigeables et des montgolfières affrétés par des étrangers qui tentaient de fuir. Le *Koutouzov*, fleuron de la dynastie Krupp, parvint à se hisser au-dessus des toits avant que son enveloppe ne cède sous la pression des flammes montant du sol. Le vaisseau bascula brutalement, piqua du nez et s'écrasa dans un déluge

de feu à moins d'une centaine de mètres du Bolchoï. Certaines montgolfières eurent plus de chance. Ballottées par les vents chauds des incendies, elles survolèrent les toits et percèrent la chape cendrée qui recouvrait lentement la ville. D'autres périrent dans des circonstances tragiques : des nacelles furent happées par les pales des éoliennes, des enveloppes s'écorchèrent aux pointes des églises électriques et s'embrasèrent comme des torches. Les flammes engloutirent le nord de Moscou telles les mâchoires d'un immense phénix affamé avant qu'une pluie diluvienne, aux alentours de cinq heures du matin, ne s'abatte comme un rideau et étouffe un à un les milliers d'incendies qui s'étaient déclarés.

Lorsque l'aube se leva sur Moscou, les rues ressemblaient aux veines d'un géant à l'agonie. Les caniveaux charriaient une bouillie de cendre et de sang, les cadavres jonchaient les rues et la ville pleurait ses enfants.

Tétanisée, la population découvrait les massacres, les murs submergés par des vagues de cadavres, les voitures et les fiacres transformés en caveaux, leurs occupants foudroyés par les décharges des pistolets, les décombres fumants et leur cortège de momies noircies et craquelées. Des deux côtés du Kremlin, sous une bruine tiède égouttée par un ciel grisâtre, la matinée appartient aux légions de chirurgiens et de croque-morts qui investirent les rues comme une armée d'occupation. Les maisons s'ouvraient au hasard des blessés qui gisaient devant les portes. On opérait dans les couloirs, les chambres et les cuisines, on amputait sans distinction, sans le moindre diagnostic, avec une frénésie rédemptrice, comme si les corps devaient garder le souvenir de cette nuit fratricide. L'odeur de l'éther s'infiltra partout tandis que les morts étaient acheminés jusqu'aux rives de la cité pour être précipités dans l'écryme. On fit peu de cérémonies : il fallait faire au plus vite, empêcher que des maladies se propagent. À l'ouest, les tramways, drapés de linges noirs, sillonnèrent les boulevards en cortèges funèbres, les drapeaux flottant aux frontons des ministères furent mis en berne. À l'est, en revanche, amis et ennemis disparurent lentement dans la fumée de grands bûchers que

les familles endeuillées entretenaient coûte que coûte malgré la bruine.

On dénombra, cette nuit-là, près de seize mille victimes dans les deux camps, dont la moitié n'était pas soldats.

CHAPITRE 5

Réaménagé douze ans plus tôt, le GOUM figurait en bonne place sur la liste noire du comité central de la révolution. L'architecte Pomérantsev et l'ingénieur Choukhov, responsables de sa construction, avaient utilisé le marbre, le grès et le granit pour conférer à l'ensemble l'aspect d'un petit palais où les boutiques seraient à l'honneur. Temple du petit commerce, le GOUM était un symbole. On se disputait ses concessions auprès du ministère de l'Urbanisme pour avoir l'honneur de vendre sa marchandise sous les arches bleutées de l'édifice.

Sa façade principale s'ouvrait sur la place Rouge avec, en perspective, les murailles du Kremlin ancrées à la tour Senatskaïa. Des deux côtés, on pointa tant de canons que le GOUM devint rapidement le pivot des premières lignes révolutionnaires.

Victor Bobovitch logeait au troisième étage, sur une galerie qui épousait les flancs du bâtiment. Là-haut, il disposait *a priori* d'une vue idéale pour admirer les mosaïques rouges et blanches du rez-de-chaussée. Leur forme mystérieuse se révélait, disait-on, à la lumière du soleil. De l'aveu même des marchands dispersés par les troupes révolutionnaires, il fallait s'en méfier.

Victor avait donné des ordres en ce sens trois jours plus tôt après avoir vécu une expérience troublante. Au coucher du soleil, la lumière pâle filtrée par la verrière s'était réfractée à la surface de la mosaïque. Miroir déformant ou fenêtre ouverte sur un ailleurs, Victor gardait de l'incident un souvenir hagard, une poignée de secondes étirées dont il avait émergé, le front en sueur, une jambe engagée à l'extérieur de la rambarde avec l'idée lancinante de sauter dans le vide.

Victor aimait la vie, assez du moins pour la consacrer à ses idéaux révolutionnaires. Né de parents ouvriers, il avait travaillé à l'usine Modrova dès l'âge de neuf ans avant d'être rejoint par ses deux petits frères. Les trois Bobovitch firent longtemps la joie du troisième district de l'usine. Comédiens amateurs, ils improvisaient chaque samedi des spectacles en forme de défouloir qui mettaient en scène les contremaîtres du district. La direction tolérait ces parodies décalées pour alléger les tensions qui régnaient dans les ateliers.

Le destin des trois frères connut cependant un détour tragique un soir de vendémiaire. Un contremaître irascible et dénué du moindre sens de l'humour mit en marche la machine utilisée comme scène par les Bobovitch. Les trois garçons ne durent leur salut qu'aux réflexes d'un ancien. Ils survécurent, mais la machine avait fait son œuvre : Victor perdit sa jambe droite et ses frères finirent culs-de-jatte.

Le lendemain, l'usine les renvoyait, initiant du même coup l'engagement politique des trois frères. Dans la famille, on se contentait de la solde mensuelle pour avoir de quoi s'habiller, se nourrir et surtout un toit. Une vie simple où l'éducation consistait à apprendre aux enfants à baisser la tête, à ne jamais resquiller. Jusqu'à sa mort, le père Bobovitch n'avait eu qu'une fierté : son honnêteté. Travailler à l'usine relevait d'une vocation, du désir enfoui de participer tant bien que mal à la marche du progrès.

Relégué brutalement au rang d'assisté, en charge de ses deux jeunes frères mutilés, Victor admit que la cité n'avait plus besoin d'eux. Durant leur courte convalescence à l'hôpital public, les frères Bobovitch avaient spéculé sur le montant de la pension promise par la Modrova. Pour toute consolation, leur mère reçut en mains propres une médaille et un avis de licenciement. Incapable de payer le loyer habituellement à la charge de ses enfants, la mère Bobovitch trouva refuge chez un cousin qui habitait un petit appartement de la Segevnia.

Le pire pour Victor fut de comprendre que sa mère lui en voulait d'avoir brisé leur carrière, d'avoir persisté dans son rôle de clown. Les originaux n'avaient pas leur place dans une usine. Par conséquent, Victor et ses frères devaient un jour ou l'autre payer leur déviance.

Victor tenta de nouer un dialogue, mais sa mère avait honte, une honte sournoise qui rendit progressivement leurs relations impossibles. Dès lors, Victor décida de conduire ses deux frères vers d'autres horizons. Sans un kopeck, ils échouèrent dans l'Esquif, quartier des sans-logis.

Les lieux s'étendaient sur les rives du sud-est de Moscou, au-dessus de l'écryme. Un assemblage de planches, de poutres rouillées et d'épaves mécaniques qui s'étaient accumulées au fur et à mesure que des familles réduites à la misère y trouvaient refuge. Une seule barge à vapeur conduite par un vénérable automate assurait la liaison entre l'Esquif et la terre ferme, de jour comme de nuit. Dans le sens aller, vous embarquiez sans difficulté. Les candidats au retour, en revanche, devaient justifier d'un emploi pour aborder la rive moscovite. À quelques exceptions près, la barge demeurait vide dans ce sens-là.

Le premier jour, des moines de l'ordre hospitalier des Vaporeux enregistrèrent le nom des trois frères Bobovitch sur un épais registre de cuir noir. Autour d'eux s'étendait un labyrinthe inextricable de tentes, d'abris en tôle et autres refuges improvisés où s'entassaient des familles, blotties autour de grands braseros. Une odeur atroce les saisit à la gorge et ne les quitta jamais. L'eau de pluie et parfois la neige qu'on faisait fondre suffisaient tout juste à ne pas mourir de soif. Il fallut aux trois frères une longue semaine avant de trouver un emplacement digne de ce nom. Entre-temps, ils avaient pris la mesure des nombreux dangers qui guettaient les nouveaux venus. Il fallait se méfier avant tout des pièges grossiers tendus par les chefs locaux menacés par la surpopulation et adeptes de la sélection naturelle. Des cordes tendues au ras du sol qui précipitaient les imprudents dans l'écryme, des prétendus refuges en forme de planches pourries qui n'attendaient qu'un dormeur pour se fendre, des saillies et des clous rouillés gorgés d'infections – le tétanos opérait des ponctions effrayantes parmi les habitants de l'Esquif – des vapeurs acides que l'écryme, saturé par les déchets, éructait en bouffées fatales.

Dès lors, Victor consacra tous ses efforts à la recherche d'un médecin susceptible de leur rendre un semblant d'autonomie, à lui et

ses deux petits frères : aucun des trois n'était capable de se défendre et les gros bras ne se privaient jamais d'insulter et de bousculer ce triplet d'infirmités. Une nouvelle fois, les Bobovitch gagnèrent leur salut par le rire. Un certain Jodol, maître incontesté d'une parcelle de l'Esquif, les engagea pour le divertir. Pendant six mois, les Bobovitch furent ses bouffons attirés. On les voyait toujours derrière lui, affublés de bonnets pointus et de costumes bariolés. De cabrioles en contorsions, les trois frères souffraient terriblement de ce jeu pervers, des humeurs de Jodol qui alternait les récompenses et les humiliations en fonction des tours improvisés par les trois garçons. Néanmoins, ils résistaient à toutes les vexations et chaque jour passé contribuait à les endurcir, à aiguïser leur méfiance et à leur enseigner les coutumes en vigueur dans l'Esquif. Les deux petits frères parvinrent ainsi à domestiquer leur handicap, à muscler bras et mains de manière à se déplacer sans encombre. On s'étonnait d'ailleurs de les voir courir si vite sur leurs deux mains, se suspendre aux auvents et aux piquets pour bondir d'une tente à l'autre sans jamais se poser sur le sol.

Quant à Victor, qui n'avait pas totalement renoncé à remplacer sa jambe perdue, il nouait régulièrement des contacts auprès du corps médical de l'Esquif qui comptait des médecins radiés de l'Ordre Hippocratique, quelques chirurgiens militaires qui avaient déserté ainsi que des charlatans aux mystérieux remèdes. Victor les vit presque tous et n'en trouva aucun qui fût susceptible de fabriquer une prothèse pour qu'il puisse de nouveau se tenir droit. Puis, un peu par hasard et surtout par chance, Victor gagna l'amitié du petit Jacques, un vendeur de bicyclettes que les dettes avaient repoussé sur les rives de Moscou. Inventeur convulsif, précurseur maladroit, il avait offert au public des tricycles à voile, des cerfs-volants en papier et même des bicyclettes électriques hérissées de paratonnerres. Trois décès imputables à son imagination débridée lui valurent des procès ruineux qui le menèrent tout droit sur l'Esquif. Victor avait secouru le petit Jacques au cours d'une rixe, et l'inventeur, se sentant redevable, fit don à son nouvel ami d'une prothèse originale, une armature de fer prolongée par une roue de bicyclette.

Sceptique, Victor accepta de tester la machine et contre toute

attente, l'expérience fut une réussite : d'un seul pied – le seul qui lui restait –, logé dans une motrice perfectionnée juste au-dessus de la hanche, il pouvait imprimer à la roue des vitesses variées et circuler avec une aisance spectaculaire. Stupéfié par l'audace du petit Jacques, Victor apprit avec lui à transcender son infirmité comme ses deux frères l'avaient fait avant lui. La roue devint une extension de son corps, un membre au même titre que ses bras et sa jambe.

Des Bobovitch, on ne vit plus que des figures d'acrobates, trois jeunes gens qu'on disait abandonnés par un cirque d'invalides, qui roulaient et sautaient entre les ravines de toiles. Par la suite, Jodol ne retint pas longtemps les trois frères. Leur popularité rognait la sienne à tel point qu'il préféra s'en séparer. Libres et autonomes, les Bobovitch connurent dès lors une ascension fulgurante dans la hiérarchie des maîtres de l'Esquif. Portés par de nombreux infirmes qui y trouvaient un espoir, certes incertain, mais si attendu, les Bobovitch devinrent des rois. Les invalides avaient créé des héros, des personnages attachants et drôles, et leurs spectacles se muèrent bien malgré eux en cérémonies. On prêta à leur talent des vertus curatives, on prétendit que les rires qu'ils provoquaient étaient capables de tous les miracles, de soigner un membre nécrosé, d'en faire repousser un autre. Les témoignages extasiés des fidèles entretenaient le mythe et la rumeur finit par franchir l'écryme pour échouer dans Moscou.

Lorsqu'un journaliste enregistra un disque à succès racontant l'histoire des trois frères Bobovitch, plusieurs révolutionnaires s'étaient déjà introduits dans l'entourage de Victor. Depuis longtemps, la révolution avait investi l'Esquif pour y installer des caches d'armes et dissimuler des hommes recherchés par la police en attendant qu'ils puissent se disperser dans Moscou avec de nouvelles identités.

On avait tout naturellement saisi l'enjeu symbolique que pouvaient représenter les trois frères. Ils multipliaient les initiatives pour attirer l'attention des journalistes afin d'émouvoir la bourgeoisie et même certains konzerns préoccupés par leur image auprès du public. Des dons parvenaient chaque jour sur l'Esquif, adressés à « Monsieur Victor et ses amis ». On vit même des dames élégantes fortement escortées mettre un pied dans le quartier sous les regards crépitants

des appareils photographiques, prononcer quelques exclamations, se trouver mal, inhaler quelques sels et pour finir, jeter un mouchoir comme une relique aux mendiants venus les observer.

À leur manière, ces événements participaient à une reconnaissance du quartier et les bien-pensants réclamaient de plus en plus ouvertement des travaux d'assainissement en faveur de l'Esquif. Mais le spectre de la famine interrompit brutalement le concert des honnêtes gens. Lorsque les premiers magasins baissèrent leurs devantures, lorsque les premiers *neto* ! « il n'y en a plus » fouettèrent les oreilles des acheteurs, l'Esquif retomba dans l'anonymat aussi rapidement qu'il en était sorti. Les révolutionnaires n'eurent pas le temps de venir chercher Victor et ses frères : ce furent eux qui s'engagèrent immédiatement, quelques espoirs en moins, mais une armée d'infirmes à leur côté.

INTERMÈDE

La flotte appareillait lentement dans le ciel d'Istanbul. Les ancres se désolidarisaient des super-structures de fer dans le raclement des chaînes en laiton tandis que les avions chargés d'orchestrer la manœuvre glissaient vers le sol. L'atmosphère était à la fête, et la foule trépidait sur l'Esplanade en observant le départ des onze dirigeables de guerre qui composaient la flotte d'El-Râmsa. Six d'entre eux égalaient les célèbres cuirassés glorianais de classe Griffon. Des vaisseaux énormes et gris qui formaient une escorte dissuasive et tentaient sans succès d'effrayer des pilotes amateurs embarqués sur leurs montgolfières pour saluer le départ d'El-Râmsa.

Le vaisseau amiral où logeait le prince captait tous les regards. Cent soixante mille mètres cubes pour une carcasse rigide et éprouvée, des ballonnets équilibrés par le précieux gaz sustanteur de la Grande-Loge des Vents. La nacelle, palais d'or et de soie, trônait sous l'immense enveloppe couleur d'azur. El-Râmsa aimait afficher sa fortune et voyager dans les meilleures conditions.

Un corps expéditionnaire assurait la protection de chaque bâtiment. Une milice privée dont il avait recruté chaque soldat personnellement et qui, à la faveur des capitaux investis dans les Konzerns éoliens, gardait en réserve quarante cerfs-volants de bataille tout juste sortis des ateliers, prêts à prendre leur envol pour assaillir d'éventuels pirates. Vingt-sept icariens, vétérans du ciel formés à l'école d'Itnérance, complétaient le dispositif et encadraient le personnel flottant de manière à assurer aux manœuvres une fluidité et une cohérence parfaite.

Pour l'heure, El-Râmsa consultait d'un œil distrait les prévisions météorologiques fournies par les icariens. Trois jeunes femmes s'affairaient dans le salon. Son regard sombre s'égarait par une baie

vitree. Il songeait aux creatures du Lansk qui rejoindraient bientot son musee vivant, a l'intensite des perturbations emotionnelles perçues par les imams et presentees comme un fait rarissime, l'exception tangible que le prince attendait depuis des annees. Les cephalos logeaient sur le Samhe-Azrak, le plus puissant cuirasse, et veillaient sur une poignee de creatures enfermees dans les cales. Celles-ci serviraient de relais pour localiser leurs congeneres, peut-etre meme d'appats afin de piller l'inconscient collectif des artistes moscovites. Au-dela, il pouvait presque toucher les murailles de Boheme et marcher dans les rues de la cite legendaire.

Découvrir la voie, le chemin de Bohême. Il voulait croire qu'il embarquait enfin pour son dernier voyage, que le retour n'existerait pas.

D'une voix engourdie par l'opium, il donna le signal du depart.

CHAPITRE 6

Victor roula lentement jusqu'à la galerie qui embrassait la façade donnant sur le Kremlin. Chaque fenêtre, comblée à mi-hauteur par des briques rouges, filtrait une lumière pâle et vacillante. Il entrevit les visages impavides des soldats de garde, des mômes pour la plupart, le fusil sur les genoux, qui observaient les murailles et les silhouettes des policiers arpentant les chemins de ronde. La place Rouge était déserte. Seuls quelques chiens squelettiques aux jappements affamés se disputaient les cadavres gelés de petits oiseaux. Victor avait interdit qu'on prenne les chiens pour cible. Il savait d'expérience que les pauvres bêtes valaient toutes les sentinelles du monde : au moindre mouvement du côté ennemi, ils se mettaient à aboyer et filaient vers les barricades de la rue Varvarka où des camarades leur offraient des os à ronger.

Sur son passage, garçons et filles lançaient un sourire ou un salut. Dieu qu'il les aimait, ces gosses ! La plupart n'avaient encore jamais tiré et pourtant, il sentait qu'aucun ne baisserait la tête lorsque les balles viendraient labourer la façade. Deux ou trois, peut-être, manquaient de sang-froid, mais tous se tenaient prêts à défendre à corps perdu le vieux bâtiment.

Victor se porta à la rencontre de Charles et de Lorenzo. Ces deux-là appartenaient aux corps francs qui grossissaient chaque jour les rangs de la brigade transurbaine. Des volontaires, des gentilshommes qui avaient rallié Moscou par leurs propres moyens. Des montgolfières en piteux état se posaient régulièrement sur les traverses de la périphérie pour débarquer hommes et femmes de toutes les nationalités, venus se battre aux côtés de leurs camarades révolutionnaires.

Charles Maisonneuve, officier parisien du Ponant, était un jeune homme massif, le visage carré et volontaire. Il n'avait pas son pareil

pour poster les soldats, pour trouver les meilleurs angles de tir et surtout pour faire le coup de poing lorsque cela s'avérait nécessaire. On l'avait vu, la veille, traverser la place Rouge sabre au clair pour ramener aux hommes un cochonnet qui avait profité d'une manœuvre de l'ennemi pour franchir les portes du Kremlin. Le gaillard avait traversé la place au galop sous une pluie de balles et attrapé l'animal par la peau du cou. Le soir même, le cochonnet était embroché et dévoré à pleines dents par des soldats ragaillardis.

Lorenzo, en revanche, était bien moins exubérant. Aristocrate vénicien et unique descendant des La Monaca, il passait pour l'un des meilleurs tireurs de sa génération. Il avait servi dans de nombreuses compagnies mercenaires de Nordanie avant de rejoindre la révolution. On ignorait ses motivations, mais la précision de son mousquet – un Bemington signé d'un armurier glorianais – compensait largement son mutisme. Il se mêlait rarement aux autres soldats et préférait son jeu d'échec aux soirées gouailleuses animées par son ami Charles. Victor appréciait les deux hommes sans réellement savoir pourquoi. Peut-être était-ce de pouvoir les entendre parler de leur cité, d'écouter Lorenzo évoquer les carnivals et la beauté des femmes véniciennes ou Charles décrire avec sa voix de tambour les grandioses réalisations de maître Eiffel.

Ce matin, tous deux se tenaient comme à l'accoutumée près d'une fenêtre de la galerie. Charles, un cigare vissé au coin des lèvres, observait le Kremlin à la longue-vue, tandis que Lorenzo, assis sur une caisse de poudre, poussait encore l'un de ses pions en marmonnant dans sa barbe. Charles abandonna son observation et tendit à Victor une main ferme.

— Alors, c'est pour aujourd'hui ? s'exclama-t-il.

La plaisanterie était la même chaque matin. Charles n'attendait qu'un seul mot pour charger les murailles du Kremlin et « bousculer ce ramassis de ronds-de-cuir jusqu'à Méthalume ». Victor serra franchement la main tendue et gratifia Charles d'un sourire.

— Pas encore, mon vieux.

— Des nouvelles de Lodosko ? demanda Lorenzo sans lever les yeux de son échiquier.

— Il est à Méthalume. Crois-moi, il n'est pas près de revenir.

— Pourquoi pas ? s'exclama Charles.

— Les transports sont paralysés, répondit Victor. Les grévistes sont de plus en plus nombreux. Vous avez entendu la nouvelle sur les Mongols ? Ils tiennent les trois quarts du réseau entre Moscou et Méthalume.

— Ce sont de foutus guerriers, dit Charles. Un seul d'entre eux doit bien valoir dix de mes gars. Ils ont progressé à une vitesse stupéfiante.

— J'ai connu un mercenaire mongol en Nordanie, intervint Lorenzo en levant les yeux sur les deux hommes. Un véritable acrobate, capable de se déplacer sous une traverse à mains nues. Une histoire d'atavisme, sans doute. Les konzerns ont sacrifié des générations des leurs dans les mines et les chantiers traversiers. Un Mongol connaît bien mieux les traverses que nos architectes.

— T'exagères pas un peu, l'artista ? dit Charles.

— Bien moins que toi, tes exploits, rétorqua le Vénicien.

Charles haussa un sourcil et fit craquer les jointures de ses doigts.

— Allons, vous deux, vous aurez tout le temps de vous chamailler plus tard, intervint Victor. Gardez votre salive pour vos hommes.

Lorenzo maugréa et déplaça d'un geste sec une pièce sur son échiquier. Charles se détourna et jeta un œil vers l'extérieur.

Victor, le premier, vit le visage du Parisien se figer. Charles marmonna un juron et se pencha en avant, le doigt pointé vers le Kremlin :

— C'est quoi, ces gars-là ?

Victor et Lorenzo le rejoignirent à la fenêtre.

Onze traîneaux noirs se dressaient à moins de deux cents mètres du GOUM. Chaque équipage comptait un seul homme dont on distinguait tout juste la haute silhouette dans le prolongement des trois montures attelées au véhicule.

— Aux armes ! rugit Victor.

Aussitôt, au rez-de-chaussée et aux étages, ce fut le branle-bas de combat. Les artilleurs se regroupèrent autour de leurs canons tandis que mousquets et pistolets hérissaient les fenêtres.

— Si ces imbéciles chargent, ils vont se faire déchiqueter, commenta

Charles, les bras croisés.

— Trois mourront avant d'être à portée de tes soldats, murmura Lorenzo en attrapant son mousquet. Oui, au moins trois, souffla-t-il en posant l'arme sur un trépied en étain disposé devant la fenêtre.

— Quelqu'un voit un drapeau ? suggéra Victor qui avait préalablement exigé qu'on lui apporte une longue-vue.

— Non pas de drapeau, fit remarquer Lorenzo qui réglait déjà son tir.

— Attendons de savoir ce qu'ils veulent, dit Victor en posant une main sur son épaule. Ils ne vont tout de même pas nous attaquer, ils courent au massacre ! Charles, suis-moi.

Victor traversa la galerie de bout en bout en exigeant qu'on se tienne prêt, mais que surtout personne ne fasse feu avant qu'il n'en donne l'ordre. L'injonction fut relayée par une estafette aux étages supérieurs ainsi qu'au rez-de-chaussée où les neuf pièces d'artillerie n'attendaient qu'un seul mot pour cracher leurs obus. De son côté, Charles ralliait à lui la vingtaine de soldats qui méritaient à bien des égards le surnom d'*éventreurs*. Souvent d'anciens prisonniers, rarement fréquentables, ils n'obéissaient qu'à lui et rechignaient à se plier à la discipline des officiers révolutionnaires. Victor avait accepté du bout des lèvres que ces hommes soient détachés de leur corps d'origine au sein de l'armée révolutionnaire pour constituer un corps franc ne répondant qu'à l'officier parisien. Les Soviets fermaient les yeux, rassurés de savoir ces gens-là ferrés par la poigne du Parisien.

Un silence inhabituel pesait sur le GOUM. Victor avisa les visages tendus, les gestes de plus en plus nerveux au fur et à mesure que le temps passait sans que les traîneaux ne fassent mine de bouger. Il se méfiait. À la longue-vue, il détailla la mise sordide des gaillards qui conduisaient les traîneaux. Une intuition lui soufflait déjà que ces personnages représentaient bien plus qu'une manœuvre d'intimidation de la Propagande. Aucun n'avait la moindre chance de parvenir jusqu'aux pieds du GOUM. Balles et obus les faucheraient sans mal. Une menace inexplicable émanait de ces formes noires et immobiles qui bravaient ses soldats.

— On devrait aller voir, dit Charles.

— Tu ne bouges pas. C'est peut-être ce qu'ils attendent, rétorqua Victor.

— On se fait narguer, mon ami. Laisse-moi approcher avec mes gars. Cela rassurera tes soldats. Regarde-les ! La moitié va tirer avant que tu n'en donnes l'ordre.

Victor hésitait. Charles le gratifia d'un sourire :

— Juste de quoi les asticoter. Tu me prêtes quelques chevaux et je reste à bonne distance. Qu'est-ce que tu en dis ?

— D'accord. Mais tu ne prends aucun risque.

— J'ai mon ange gardien, fit Charles en désignant Lorenzo.

Les six cavaliers firent irruption sur la place Rouge au petit trot. Non sans mal, Charles avait réquisitionné six chevaux parmi la vingtaine qui survivait dans une petite boutique adjacente au GOUNG et transformée en écurie depuis les premiers jours de la révolution. Les montures tenaient à peine sur leurs jambes. Le manque d'avoine, qui ne parvenait qu'au compte-gouttes des serres du nord-ouest, ainsi que la température venaient à bout des pauvres bêtes qui peinaient à soutenir leurs cavaliers. Charles sacrifiait ses rares moments de répit pour trouver de quoi nourrir les vingt pensionnaires de l'écurie. Cela suffisait tout juste à les maintenir en vie.

Pour l'heure, Charles menait sa petite troupe sur les pavés glacés de la place Rouge. Malgré son extrême faiblesse, le cheval semblait apprécier la promenade. Charles le sentait prêt à s'élancer et resserra son emprise sur les rênes. Derrière lui, les cinq éventreurs plaisantaient en adressant des signes aux soldats postés aux fenêtres du GOUNG.

La troupe s'avança à moins d'une cinquantaine de mètres des hommes en noir. Charles, pour la première fois, prenait conscience de l'étrangeté de la scène. En arrière-plan, les chemins de ronde des murailles du Kremlin avaient été désertés par les policiers de la Propagande. Il n'y avait plus que les traîneaux, comme si cela aurait pu suffire à contenir un éventuel assaut révolutionnaire. Où est le piège ? pensa Charles.

Jusqu'ici, leur approche n'avait pas provoqué la moindre réaction du côté des traîneaux. Soudain, un éventreur poussa sa monture en avant et s'écria :

— Alors, bande de croque-morts, vous voulez qu'on vienne vous chercher ?

— Grakov, reviens ! lança Charles en percevant pour la première fois un geste chez les hommes en noir.

L'un d'eux dévoila un fouet qu'il fit claquer une fois sur la croupe de ses montures. Le traîneau s'ébranla et glissa lentement sur les pavés. Au moment même où Charles découvrait avec stupeur que le traîneau *flottait* au-dessus du sol, celui-ci fondit sur Grakov. L'éventreur n'eut même pas le temps de faire volte-face. L'équipage franchit la distance qui le séparait du soldat à une vitesse prodigieuse, tout juste perceptible au regard. On ne vit qu'un panache noir, une brume sombre et odorante esquisser la trajectoire du traîneau.

Grakov poussa un cri rauque. La hache de l'homme en noir les faucha, lui et son cheval, dans un seul mouvement. Le cavalier et l'animal s'effondrèrent dans une gerbe de sang sous le regard incrédule de Charles et des quatre autres éventeurs.

Cette force-là n'était pas humaine, il fallait s'en convaincre. Charles éprouva pour la première fois de sa vie une peur irraisonnée. Il avait connu le frisson des charges, l'excitation sanguine des corps à corps, mais jamais cette pointe brûlante qui lui fouillait le ventre. Pragmatique et rationnel, le Parisien vivait comme un cauchemar sa première expérience surnaturelle. Tétanisé, il n'entendit pas les quatre éventeurs qui fuyaient à bride abattue vers le GOU. Ses yeux fixaient l'homme en noir.

Le personnage ressemblait à un Bûcheron en guenilles, un rejeton nourri aux champignons dans le creuset sordide d'un pilier traversier. Une pelisse portée à même la peau exhalait une odeur de charogne. Charles déglutit, le teint pâle. Le visage du Bûcheron trônait comme un trophée de guerre entre les deux épaules, une tête arrachée à un enfant et cousue par erreur sur un corps de colosse. Charles croisa les yeux de la créature : il y vit la haine et la souffrance mêlée, un brasier abyssal.

Un coup de feu claqua. La détonation, qui ne pouvait venir que du mousquet de Lorenzo, le tira brusquement de son cauchemar. Le Bûcheron ne bougeait pas et Charles, sans le quitter des yeux, fit lentement tourner sa monture en direction du GOUM. L'officier s'éloigna tout doucement sans que le Bûcheron ne lui témoigne le moindre intérêt. Le regard de la créature se portait dorénavant sur le GOUM. Alors Charles piqua les flancs de son cheval, conscient qu'il n'avait plus grand-chose à perdre. L'idée de décharger son pistolet sur la créature ne lui venait même pas à l'esprit. Le cheval fila vers la barricade qui barrait la rue Nikolas sur le flanc gauche du GOUM lorsque les premiers coups de canon firent trembler l'édifice.

Victor, les phalanges blanchies sur sa longue-vue, donna l'ordre aux artilleurs de procéder à un tir de barrage pour protéger la retraite du Parisien. Neuf explosions déchiquetèrent simultanément les pavés de la place Rouge en soulevant de lourds nuages de fumée grise. Peu importait, le traîneau n'avait pas tenté de poursuivre Charles. On vit seulement les dix autres traîneaux s'aligner à hauteur du onzième.

Victor, convaincu que les traîneaux allaient bientôt charger, roula jusqu'au milieu de la galerie et s'écria à l'attention de tous :

— Tirez, soldats, tirez jusqu'à ce que vos mousquets vous brûlent les mains ! Ces créatures ne doivent pas s'approcher !

La fusillade résonnait comme un orage à l'intérieur du bâtiment. On ne s'entendait plus, l'air était saturé par l'odeur de la poudre. Le Vénicien attrapa Charles par la manche et lui hurla à l'oreille :

— Une balle, mon ami, en plein front...

Malgré le vacarme, Charles perçut l'angoisse de son ami.

— Cela ne sert à rien, ajouta ce dernier. Je l'ai touché, j'en suis sûr. Les balles ne leur font rien...

La suite se perdit dans le fracas d'une nouvelle canonnade. Charles vit les traîneaux émerger de la fumée comme une nuée infernale. Aucun n'avait souffert du déluge de feu qui avait précédé. Au moment où Victor apparut à leurs côtés, les traîneaux parvenaient au pied du GOUM. On entendit des cris, des hurlements au rez-de-chaussée alors que les soldats postés aux étages dégringolaient les escaliers pour

venir en aide aux artilleurs. Victor se propulsa sur une rampe étroite qui menait au rez-de-chaussée.

Les traîneaux bousculèrent les canons comme des fétus de paille et s'avancèrent à l'intérieur du bâtiment. Autour d'eux, les corps s'entassaient. Le cœur serré, Victor vit les survivants s'élancer à l'assaut des traîneaux, couteau à la main. L'issue de ce corps-à-corps sanglant ne faisait aucun doute : les armes demeuraient sans effet sur les Bûcherons.

Victor rassembla une dizaine de soldats pour donner l'assaut. Une main ferme le saisit par l'épaule et le tira en arrière.

— Rien à faire, dit Lorenzo, le visage noirci de poudre. La retraite, ordonne la retraite, camarade !

Un premier traîneau s'immobilisa au beau milieu du bâtiment. Les balles tirées depuis les galeries supérieures s'enfonçaient dans le corps du Bûcheron et soulevaient de petites gouttes brunâtres. Il ne cillait pas, une hache à la main gauche, la bride fermement maintenue dans la main droite.

Peu à peu, les révolutionnaires cessèrent le feu. Dix traîneaux demeuraient en retrait, les roues tâchées de sang. Le silence revint. Victor fit signe aux survivants de reculer lentement derrière lui. Il savait déjà que l'ennemi n'appartenait pas à ce monde, que d'une manière ou d'une autre, il se battait désormais contre ceux qu'ils croyaient appartenir aux légendes.

Des créatures d'écryme. Leurs équipages n'avançaient plus, immobilisés au bord du motif qui décorait le sol du magasin. D'une manière ou d'une autre, la mosaïque les empêchait d'avancer. Un glyphe pensé par les architectes du GOUM ? Les yeux plissés, Victor ne cherchait plus d'explication. Il fallait abandonner les lieux.

— On dégage, dit-il.

— Non, gronda Charles qui se tenait à ses côtés.

— On abandonne, ils ont gagné.

— Si on recule maintenant, on reculera toujours. Ils finiront par tomber.

— Pas sous ton sabre ou nos pistolets. C'est inutile. Il nous faut un céphale.

Charles cracha sur le sol.

— Mon cul ! Donne-moi tes hommes et je les renvoie dans l'écryme.

Un frémissement parcourut le rang des Bûcherons. Un cheval se cabra, puis un autre. Les onze équipages finirent par se dresser, les naseaux frémissants, le hennissement strident. Les révolutionnaires reculèrent. Puis les chevaux retombèrent sur leurs pattes.

L'onde de choc se répercuta comme une vague invisible. La mosaïque se disloqua sous l'effet du souffle et s'éparpilla en mitraille aux quatre coins du bâtiment. Des soldats s'écroulèrent, le visage et le corps écorchés par l'email. Victor tituba en arrière sous l'effet du souffle et tomba à la renverse.

Une poussière chaude et aveuglante satura l'intérieur du GOUM. La panique s'empara des survivants. Victor chercha des yeux Charles et Lorenzo. Ses deux compagnons avaient disparu. Un traîneau se profila dans la poussière, précédé par le grincement des essieux. Il tâtonna autour de lui à la recherche d'une arme. Une quinte de toux le plia en deux. Il vit une hache se lever. Il l'entendit siffler et s'entendit, lui, hurler.

CHAPITRE 7

Evguéni Pantelëïev, préfet du sud-ouest et sympathisant de la cause révolutionnaire, offrit les clefs du gymnase Saint-Joseph afin qu'on y tiennne le premier conseil de la révolution faisant suite à la chute spectaculaire du GOUM. L'édifice s'élevait en bordure du canal Saint-Joseph, à l'angle des rues Kadaïev et Tzermyne. Trapu comme un four à l'extérieur, il était au-dedans plus vaste que trois salles de jeu de paume mises bout à bout et permettait de loger près de deux cents participants. Dans la matinée, des ouvriers installèrent en hâte des gradins disposés en cercle autour d'une estrade rudimentaire où siègeraient les cadres révolutionnaires. On s'était également adjoint les services de plusieurs techniciens afin que des porte-voix électriques circulent dans les travées, à disposition des intervenants. Une équipe restreinte dépêchée par une petite maison phonoéditrice compléterait le dispositif et procéderait à un enregistrement complet de la séance. Le rendez-vous pour ce conseil extraordinaire était fixé à neuf heures mais on vit dès l'aube des petits groupes se former aux portes du gymnase. Dans l'obscurité finissante, on reconnaissait surtout les visages des commissaires politiques et des Soviets. Puis vinrent les ouvriers qui se rassemblèrent devant l'édifice, représentants des clubs d'usine et identifiés par les blasons qui ornaient leurs casquettes. Ceux-là évitaient encore de se mêler aux intellectuels et aux responsables politiques et préféraient se tenir à l'écart.

Aux alentours de huit heures apparut une délégation des komsomols, frêles amazones aux épaules couvertes par un long châle de laine rouge. Jarof, l'ingénieur viennois, et ses automates aux yeux de porcelaine leur emboîtaient le pas. Il venait avec quatre de ses grands soldats mécaniques, vétérans fatigués aux articulations grinçantes et aux peintures écaillées. Peu après, on aperçut Cristobal

Berengueza de Catalogne, commandant de la brigade transurbaine, escorté par ses lanciers en costume d'apparat jaune et blanc. Puis ce fut au tour des maîtres de Loges, des artisans les plus méritants vêtus de leur blouse empesée et coiffés de leur casquette à visière vernie, de quelques employés au veston râpé et enfin, à neuf heures précises, comme si on avait voulu y mettre la forme, les rares survivants du GOUM que Victor Bobovitch menait d'une mine sombre.

À les compter tous, on s'aperçut bien vite que les tribunes mises en place le matin même ne suffiraient pas. Lorsque les grandes portes aux volutes de fer forgé s'ouvrirent en grand, une bousculade joyeuse mêla les participants et ce fut comme une loterie, chacun s'efforçant de s'emparer d'une place assise. Rompus aux foires d'empoigne, la plupart des ouvriers n'eurent aucun mal à se frayer un passage et à occuper en masse les premiers gradins. Des commissaires s'émurent de la situation. On les vit finalement fendre les gradins en colonnes silencieuses, bousculer méchamment quelques épaules au passage et pour finir, se laisser choir au sommet des tribunes, éreintés et cramoisés.

De leur côté, les Soviets se dirigèrent vers l'estrade et s'installèrent sur des tabourets rudimentaires disposés en ligne. Lorsqu'ils furent assis, ainsi que les participants dont les moins chanceux se tenaient aux entrées, hissés sur des escabeaux, Victor Bobovitch roula jusqu'à la petite planche qui montait à l'estrade, s'y coula comme dans un rail et freina d'un coup sec au beau milieu des Soviets.

Victor se racla discrètement la gorge. Pourtant, les regards qui convergèrent vers lui ne le gênaient pas, bien au contraire. Bouffon par vocation, il en aurait volontiers exigé le double. Non, Victor avait peur d'une chose, de la réaction des Soviets dont il était bien incapable de cerner les intentions. Fallait-il les prendre pour ce qu'ils étaient, des artisans de la révolution, des camarades ? Ou bien des juges, auquel cas ce conseil valait comme tribunal. Ces hommes connaissaient parfaitement les événements survenus la veille. Victor avait ressassé son histoire des dizaines de fois, sans omettre un détail, sans fléchir sous les questions insidieuses, les doutes de certains et le mépris des autres. Il gardait un souvenir aigu de cette arrière-salle

enfumée, des lanternes tristes qui éclairaient les visages blêmes des commissaires vociférant dans leurs manteaux de vautours. On lui reprochait d'avoir perdu une position capitale, on le disait coupable d'avoir failli à une mission cruciale pour la bonne marche de la révolution.

Pourtant, les commissaires puis les Soviets qui leur avaient succédé n'avaient jamais poussé leur avantage. Victor avait senti leur réticence à mettre réellement en œuvre les méthodes éprouvées d'un interrogatoire *efficace*. On lui laissait un moyen d'échapper aux accusations, une chance d'endosser le rôle de victime. Victor pressentit que les Soviets, dépassés par l'ampleur de l'événement, attendaient de leur principal témoin qu'il les aide, qu'il trouve une solution pour empêcher les onze traîneaux de frapper à nouveau. Les Soviets n'auraient pas eu l'idée de se tourner vers Charles ou Lorenzo, des camarades certes, mais des étrangers. Il fallait que la solution vienne d'un révolutionnaire, d'un homme du peuple et surtout pas d'un officier parisien ou d'un aristocrate vénicien. Finalement, on l'abandonna au milieu de la nuit, épuisé mais libre. Un fiacre le raccompagna dans une pension discrète aux abords de l'Esquif où, dans une chambre douillette, un pli soigneusement posé sur l'oreiller le convoquait le lendemain matin devant une assemblée populaire pour témoigner de son expérience.

Une toux insistante interrompit sa rêverie. Victor croisa le regard circonspect du Soviet Mikhaï Pafelienko, métis de sinistre réputation qu'on accusait d'avoir commandité l'exécution de plusieurs dizaines de religieux. Le visage aux méplats mongols, aux yeux vifs enrochés sous d'épais sourcils grisonnants, inquiéta Victor. Pafelienko incarnait à lui seul la ligne dure du parti, la cruauté prétendument exemplaire dont les Soviets abusaient à l'égard des traîtres. Il adressa à Victor un léger sourire et l'invita à parler d'un geste sec.

Victor raconta, comme Charles, Lorenzo et les autres trente et un soldats qui avaient échappé aux Bûcherons. Pendant près de trois heures, face à une assemblée attentive et muette, ils décriront le plus fidèlement possible la petite demi-heure qui avait coûté la vie à plus

de cent cinquante soldats, hommes et femmes confondus. Certains témoins ne purent aller jusqu'au bout, la voix étranglée par des sanglots nerveux qui impressionnèrent l'assemblée. Aux alentours de midi, on mesura un peu mieux la terrible expérience vécue par ces hommes. Victor, pour sa part, s'était livré avec une sincérité désarmante, bien plus qu'il n'avait pu le faire au cours de la nuit précédente. Son récit, corroboré par les survivants, démontrait de manière éclatante que personne n'aurait été en mesure d'arrêter les onze traîneaux et leur équipage. Le constat était indéniable : boulets, balles et sabres étaient impuissants, il fallait imaginer autre chose pour arrêter ces monstres.

Peu après, une interruption fut décidée pour permettre à l'assistance de se restaurer auprès d'une cantine sommaire installée dans un coin du gymnase. Immédiatement, on vit les sceptiques se regrouper, les émotifs se rassurer et les convaincus se rassembler autour des survivants du GOUN pour leur extorquer quelques détails. Un bol de soupe dans une main, une tranche de pain noir dans l'autre, Victor répondait gentiment, le regard déjà loin. Il ne croyait pas à cette stratégie teintée de politique, à ce faisceau de propositions qui rythmeraient l'après-midi, suite aux récits de la matinée. On ne savait rien des Bûcherons, sauf qu'ils étaient venus de l'écryme. On allait se perdre en expectatives, en tergiversations fantaisistes.

Soit, il fallait réagir rapidement, ne pas s'en remettre uniquement aux espions qui œuvraient à l'ouest et qui avaient reçu l'ordre d'abandonner leur mission pour glaner le plus de renseignements possibles sur les Bûcherons. Ces espions mettraient du temps à découvrir la vérité, quelle qu'elle soit.

Le pire venait sans doute de cette dimension *magique* qui auréolait l'apparition des traîneaux et laissait penser qu'on affrontait des créatures issues tout droit des légendes traversières. Victor ne voulait pas encore y croire, accroché comme un naufragé à des hypothèses pseudo-scientifiques. Hallucinations collectives, jeu de miroirs, maladie inconnue, on ne reculait devant rien pour justifier l'invraisemblance des Bûcherons. On les disait de carton ou automatiques comme les soldats de Jarof, même si l'ingénieur

viennois affirmait qu'une telle réalisation était impossible d'un point de vue mécanique. Parmi ceux qui entouraient Victor, la plupart estimaient que les Bûcherons étaient une réalité palpable et en aucun cas un fantasme provoqué par des drogues de la Propagande. Pour preuve, arguaient-ils, les blessures et les dégâts causés par ces créatures. Seul l'écryme pouvait en infliger de la sorte.

Monstres de l'écryme. Ces deux mots mis côte à côte frappaient les esprits. De génération en génération, on s'était convaincu de son inertie, de sa neutralité naturelle. Énigme scientifique, elle n'en restait pas moins inoffensive à condition de s'en tenir le plus possible à l'écart et de ne pas commettre d'imprudences dès lors qu'on était forcé de voyager. À présent, l'écryme s'animait, l'écryme s'invitait et s'incarnait *dans* la ville.

Un malaise indéfinissable planait sur l'assemblée qui regagnait lentement les gradins. Il devait être une heure de l'après-midi et le temps, à l'extérieur, se refroidissait. Une clarté fragile se coula dans la grande salle. On alluma sans tarder les poêles installés aux quatre coins du gymnase. L'atmosphère s'allégea. Une chaleur tiède montait à l'assaut des gradins. Les corps se détendirent, l'assemblée se mit à bruire doucement de conciliabules improvisés qu'on poursuivait avec ses voisins, les mains cerclées autour d'une tasse de thé ou de café. Les Soviets, à nouveau juchés sur leur estrade, se consultaient, indifférents aux murmures qui résonnaient dans leur dos.

Soudain, la porte d'entrée racla le parquet usé. La plainte sourde du bois fut couverte aussitôt par le sifflement d'une bourrasque qui fit trembler les baies vitrées et souleva quelques jupons. Dans l'encadrement de la porte se tenait un groupe d'inconnus, du moins pour la majeure partie de l'assemblée qui distinguait à peine leurs visages. Seuls les Soviets savaient qu'ils représentaient un espoir de faire enfin toute la lumière sur le mystère des Bûcherons.

Louise Kechelev s'avança résolument vers l'estrade. Elle portait un long manteau en zibeline blanche que la boue maculait jusqu'aux genoux et qui laissait deviner de grosses chaussures qui frappaient le plancher avec un son creux. Son visage, prématurément vieilli par les

duels dont elle avait fait son métier, s'était encore creusé. Les joues, naguère bien plus rondes, se lissaient, ses yeux luisaient d'un éclat de chandelle. Beaucoup pensèrent qu'il s'agissait là d'une tsarine, d'une aristocrate que la révolution avait bousculée. Quelques sifflements s'élevèrent. Un homme se leva.

— Dehors ! Vous n'êtes pas la bienvenue !

Louise grimpa sur l'estrade. Juste derrière elle, Léon, l'ancien hussard pragois qui avait renoncé à l'armée pour la suivre jusqu'à Moscou, faillit s'élancer pour neutraliser l'excité. Mais ce dernier était déjà refoulé à l'extérieur par trois commissaires politiques. L'assemblée prit conscience de l'importance accordée à cette dame et son escorte. Le mot passa qu'Elisabeth Kechelev, responsable de l'Union des femmes, se tenait juste derrière l'inconnue. En quelques murmures, le mystère fut éclairci : sa fille menait le cortège. Celle que l'on disait ensorcelée par les traverses, celle qui se terrait dans la bibliothèque municipale de Gotzveya depuis deux semaines sous la protection d'une garde secrète se tenait là, devant eux, balayant de sa seule présence les rumeurs qui la peignaient comme un monstre, un vampire défiguré par l'écryme. Le mystère qui nimbait son séjour à Moscou prenait sens.

Louise déclina le tabouret tendu par un Soviet. Elle préférait rester debout de manière à embrasser du regard l'assemblée tout entière. La transition entre les rues glacées et la chaleur du gymnase lui rougissait les joues et faisait battre ses tempes. Un léger vertige la prit alors que Léon, les bras croisés, lui adressait un clin d'œil rassurant. Pourquoi fallait-il qu'elle renâcle, que son corps menace de la trahir alors qu'elle était enfin en mesure de partager son fardeau, de livrer les révélations qui avaient ponctué ces deux dernières semaines ? Elle renvoya un sourire à Léon et s'éclaircit la gorge. Le vertige reflua, son tour venait : les Soviets réclamaient le silence.

Louise savait de quelle manière présenter les choses. Dans les méandres poussiéreux de la Gotzveya, elle avait eu le loisir de mesurer la portée des secrets qu'elle s'appropriait à dévoiler. Les Soviets attendaient d'elle que le peuple comprenne et en compagnie de son

père, de Léon et d'Igcho, elle avait soigneusement préparé son intervention afin que chacun puisse se faire une idée précise de la menace qui pesait sur Moscou. Elle tenait surtout à ce que le discours éclipse les lieux communs qui présidaient à toutes les discussions sur l'écryme. Elle allait se battre contre des superstitions, des décennies de méfiance et d'arrogance à l'égard du monde traversier. Le visage de Koropouskine lui revint subitement en mémoire. Qu'était-il devenu dans la tourmente qui avait succédé au départ du Biljana ? Avait-il été arrêté par des métropolitains antipoliens, ou pire, livré à ces Dégraisseurs dont il avait sérieusement écumé les rangs ?

Louise chassa le souvenir du boyard et s'avança au bord de l'estrade face aux ouvriers dont elle espérait le soutien. Elle devait d'abord persuader ceux-là. S'ils n'adhéraient pas à son discours, les Soviétiques finiraient par se laisser convaincre par Pafelienko que Louise et ses travaux n'étaient qu'un leurre, un caprice fumeux dont la révolution se passerait aisément.

— Camarades, s'écria-t-elle, je m'appelle Louise Kechelev, fille de Piétr et d'Elisabeth. Vous connaissez ma mère qui dirige l'Union des femmes, ainsi que mon père et son imprimerie, à Prague. Mais le sort a voulu que ce soit à moi et à moi seule qu'incombe aujourd'hui une tâche difficile : lever le mystère de l'écryme.

Quelques rires de circonstance s'échappèrent des premiers rangs. Louise s'imaginait bien pourquoi. On avait l'habitude des déclarations fracassantes de telle ou telle Grande-Loge se félicitant des progrès accomplis dans les recherches sur l'écryme. Rien, pourtant, ne laissait entrevoir l'ombre d'une explication. L'écryme avait ses écoles de pensée et aucune ne possédait suffisamment d'éléments ou de résultats pour imposer son point de vue. De querelles de clochers en démentis piteux, les Grandes-Loges n'avaient su qu'épaissir les mystères qui entouraient l'écryme.

— Nous avons passé, poursuivit Louise, près de deux semaines à étudier des documents inédits, dont je tairais l'origine, pour la simple et bonne raison qu'elle n'a pas d'importance.

— Pas d'importance ? s'exclama soudain un jeune homme au beau milieu des gradins. Pour quelle raison vous ferions-nous confiance ?

Soviets, vous n'avez même pas pris la peine d'introduire cette femme !

— Qui es-tu ? gronda Stépan Sobinieff, Soviet du quartier du troisième district connu surtout pour ses frasques en compagnie de jeunes actrices du Bolchoï.

— Maximov, camarade, répondit le garçon sans se démonter. Ancien commis-libraire et aujourd'hui, estafette à la barricade de la camarade Petite-Rousse.

Ses voisins distinguaient bien les mains tremblantes et la sueur qui perlait à grosses gouttes sur son front mais Maximov était sûr de son fait : cette Louise ne lui disait rien et ce hussard qui lui servait de garde ressemblait à ceux que Petite-Rousse pointait dans sa ligne de mire.

— Eh bien, mon garçon, rétorqua Sobinieff, si tu veux te rendre utile, cours donc la prévenir !

Le ton était amical et Maximov, vexé peut-être mais loin de se sentir humilié, se permit de répondre, ce en quoi il eut sans doute tort car pour beaucoup, l'incident était déjà clos.

— Camarades, reprit-il, sommes-nous à la merci des livres de la camarade Kechelev ? Je les connais, nos livres : ils ne disent pas grand-chose ! En ce moment même, ma barricade pourrait bien être la cible des Bûcherons. Pendant ce temps, une étrangère se propose de nous conter une nouvelle histoire de l'écryme. Pourquoi ne pas consulter tous les illuminés de cette ville ?

Au fur et à mesure que les mots lui venaient à l'esprit, Maximov sentait qu'une partie de l'assemblée commençait à le soutenir. Porté par des applaudissements timides, il poursuivit, la voix forte, tandis qu'on tentait de lui faire parvenir un porte-voix.

— Moi, je pense que ces créatures sont sans doute bien étranges mais que des balles en laiton ou peut-être même en cuivre les faucheront sans mal. Mon grand-père a travaillé aux chantiers de la traverse des Pôles et, la nuit, des créatures sorties tout droit des enfers assaillaient les campements ! Toi, ne te moque pas ! dit-il en pointant le doigt sur un ouvrier dont le rire entendu résumait parfaitement ce que pensait la majorité de l'assemblée. Bien sûr, vous vous imaginez que l'absinthe était bien utile, si loin du foyer. Sais-tu seulement que

les métropolitains livraient eux-mêmes les bouteilles avec les compliments du ministère ? Mon grand-père, lui, ne buvait pas, et je n'ai pas rêvé les os noirs et difformes qui trônaient au-dessus de sa cheminée. Croyez-moi : ces bêtes-là, il leur fallait une mitraille concoctée avec soin et pardi, rien de plus ni moins !

Maximov s'interrompit pour reprendre son souffle et Sobiniev lui vola la parole :

— Écoute-moi bien, camarade. Tu veux que nous parlions de légitimité, c'est bien cela ? Tu demandes pourquoi cette femme aurait le droit de s'exprimer plus qu'un autre ? Je vais te le dire, camarade, et cela vaut pour tous ceux qui doutent du bien-fondé de sa présence parmi nous.

On sentait que Sobiniev n'appréciait pas qu'on conteste aussi ouvertement la politique adoptée par l'ensemble des Soviets. Ces derniers, d'ailleurs, s'agitaient. Pafelienko adressa un signe à plusieurs de ses fidèles disséminés dans les gradins : il fallait empêcher que le porte-voix atteigne Maximov.

— Camarades, continua Sobiniev, Louise Kechelev tient ses informations des seuls qui sont susceptibles de connaître l'écryme : les communautés céphaliques !

— Parlons-en de tes céphales, camarade, intervint une komsomol munie d'un porte-voix. Ne sont-ils pas ceux qui inspirent ces Bûcherons que nous voulons combattre ? Il n'y a qu'eux pour commander à de telles créatures !

Une volée d'applaudissements salua la jeune femme. Louise, qui s'était reculée juste derrière Sobiniev, jura en pensée. Sa mère lui avait dressé un portrait acide de ces komsomols, une bande de furies dogmatiques aux allures de phalanges nordaniennes. Louise s'impatientait, gênée par la tournure que prenaient les événements. Sûrs de leur autorité, les Soviets se faisaient prendre à leur propre piège. L'assemblée populaire censée approuver des deux mains l'ordre du jour en contestait le principe.

Les Soviets se consultèrent dans le vacarme. Mikhaï Pafelienko décida d'intervenir.

— Silence ! s'écria-t-il dans son porte-voix que les techniciens, sur

sa demande appuyée par quelques roubles, avaient amélioré afin qu'il porte bien mieux que tous les autres.

L'ordre était sec et le vacarme retomba brusquement.

— Camarades, cette querelle n'a pas de sens. Oui, aujourd'hui, nous avons besoin des suggestions de chacun. Oui, cette assemblée, qui réunit ceux qui font la révolution, se doit d'exprimer son avis ! Mais pas de cette manière, pas comme ces troupes de scientifiques qui savent tout juste faire écho à leurs ancêtres. Moi non plus, je n'aime pas les céphales, ni cette Louise Kechelev, qui nous vient d'Antipolie où la Propagande a depuis longtemps fait main basse sur les rouages de l'État. Seulement, camarades, vous n'avez pas le choix. Rappelez-vous ce que nous ont confié les survivants du GOUM et surtout notre camarade Bobovitch. Pouvons-nous douter un seul instant que les Bûcherons ne soient pas liés à l'écryme ? Un seul d'entre vous oserait-il me dire qu'il s'agissait d'une hallucination ? Nous avons perdu cent trente-sept de nos camarades. Allez-vous insulter leur mémoire et empêcher la camarade Kechelev de parler sous prétexte que vous tremblez à l'idée de savoir ? Vous réagissez comme des enfants, en avez-vous conscience ? Des enfants terrorisés par les légendes traversières que la Propagande a habilement nuancées pour qu'on ne se doute jamais qu'elles ont un fond de vérité. Cessez donc de brailler ou de vous plaindre que la camarade Kechelev n'a pas sa place parmi nous. Elle est ici sur notre demande et vous allez l'écouter !

Quel impact eut réellement l'intervention de Pafelienko sur cette assemblée ? Beaucoup diront que l'homme avait œuvré habilement en créditant les méfiants : à l'entendre, on pouvait croire qu'il mettrait Louise au cachot sitôt son discours terminé. D'autres prétendront que la simple évocation des camarades tombés au GOUM suffit à apaiser les esprits. Toujours est-il que le métis parvint à ses fins : malgré une hostilité de principe, l'assemblée se résigna à entendre le témoignage de Louise Kechelev.

Elle chercha ses mots pendant quelques instants. Au moindre faux pas, pensait-elle, l'assemblée lui échapperait. Elle se souvint des heures interminables passées au tribunal de duel-jurisme lorsqu'elle se tenait au fond, dans ce puits épousé par des galeries montantes où

s'accoudaient les témoins, les juges et les clients dans une atmosphère de combat de boxe. Elle y déployait toutes sortes de ruses et d'artifices pour retenir l'attention, pour forcer les juges à prononcer la remise du procès et faire dépendre l'issue de l'affaire d'un duel entre les deux avocats-duellistes représentant les plaignants.

— Camarades, commença-t-elle, les mains levées, le regard vissé sur l'un des ouvriers dont elle savait, par sa mère, qu'il s'agissait de Greko, ancien mineur devenu figure emblématique des ouvriers révolutionnaires suite à l'assaut héroïque de l'usine Elektrosovod, tenue par une troupe de contremaîtres. Je vais vous parler d'un homme, d'un capitaine de vaisseau qui s'appelait Zacharie Pitz. En l'an neuf cent soixante-douze, il commandait le dirigeable Alliance pour un voyage de dix-neuf jours de Gottenborg à Paris. Mais l'Alliance n'arriva jamais sur l'esplanade du Trocadéro. En revanche, des échassiers d'un petit village pentapoliien firent parvenir à la compagnie qui avait affrété le dirigeable un petit ballon auquel on avait suspendu une bouteille. À l'intérieur, on trouva un message rédigé de la main de Zacharie Pitz. Ce sera le premier d'une série de témoignages sur les légendes liées à l'écryme. Le journal, car il s'agissait du dernier tiers du journal de bord, fut longtemps aux mains des propagandistes avant qu'un remaniement ministériel ne le fasse échouer dans une collection privée.

— Au fait, Louise, va au fait, murmura Léon qui se tenait au pied de l'estrade.

Elle approuva d'un hochement de tête.

— Le capitaine Pitz a fait le récit de son malheur. Tout commença en pleine nuit, au-dessus de l'écryme, alors que la pluie réduisait la visibilité. Par deux fois, la vigie crut entrapercevoir une ombre gigantesque, celle d'un immense dirigeable fantôme à l'enveloppe déchirée et aux lumières pâles. La troisième fois, le vaisseau fantôme percuta l'Alliance par l'arrière. Le dirigeable du capitaine Pitz partit à la dérive, privé de gouvernail, et survola en catastrophe plusieurs réseaux de traverses. Sur l'une d'elles, il distingua nettement de longues colonnes de créatures avançant à pas lents. Un journaliste des *Gazettes citadines* était présent sur l'Alliance. J'ai ici une photographie

qui vous permettra de juger du spectacle, même si, je vous l'accorde, la qualité est très médiocre.

Aussitôt, Piètr Kechelev, qu'on avait oublié et qui se tenait dans un coin du gymnase, mit en marche le projecteur scintillant, invention de l'ingénieur Babekounine. Un système habile de miroirs réfléchit le précieux cliché sur le plafond blanc du gymnase, au-dessus des gradins. L'assemblée leva les yeux, intriguée malgré elle. Le journaliste devait se trouver à moins d'une dizaine de mètres lorsque la photographie avait été prise. À travers la bruine, on distinguait aisément la ligne fragile d'une traverse eiffelienne sur laquelle marchaient des formes sombres et étrangement ramassées.

Néanmoins, à l'extrémité gauche, un détail frappa les esprits. L'une des silhouettes tournait son visage vers le photographe et, par un caprice heureux de la technique, se trouvait être d'une netteté terrifiante. Au fur et à mesure que les gens remarquaient ce visage, des cris de stupeur, de consternation et même d'effroi éclatèrent parmi l'assemblée. Il s'agissait sans aucun doute d'un démon, sans qu'on puisse croire à un maquillage savant ou à un masque. D'une maigreur malade, il arborait une corne usée qui saillait au beau milieu du front, de grands yeux d'aveugle, ainsi qu'une bouche distendue qui s'efforçait vraisemblablement de sourire...

Louise était satisfaite de l'effet provoqué par sa photographie. Si, l'émotion passée, beaucoup devaient penser qu'il s'agissait d'un trucage ingénieux, personne ne pouvait rester indifférent à cette gueule malicieuse émergeant du flou, à ce sourire pervers qui semblait se réjouir de la course mortelle du dirigeable. Comme eux, Louise était restée hypnotisée par cette créature. Elle avait passé une nuit entière à observer à la loupe les détails du visage, finissant même par croire que le monstre la regardait encore à travers le temps.

— C'était la première fois, poursuivit Louise, que des citoyens ramenaient une telle preuve de l'existence des créatures traversières. Par la suite, la Propagande fit tout son possible pour étouffer les différents témoignages ainsi que d'autres photographies que des curieux se vantaient d'avoir prises. Regardez celle-ci, dit-elle en montrant le plafond tandis que Piètr glissait dans son projecteur un

nouveau cliché. Elle a été prise en l'an mille trente-deux par un moine istanien dans une draisine qui le ramenait à son monastère. Elle est sans doute moins impressionnante, mais on aperçoit bien le balai ainsi que le chapeau.

L'assemblée médusée découvrait une forme recroquevillée sur un balai qui flottait au-dessus de l'écryme. Le long chapeau pointu et la chevelure hirsute de la créature évoquaient indéniablement, pour quiconque voulait bien se rappeler son enfance, la silhouette d'une sorcière.

— Le moine, qui avait l'habitude de vendre ses clichés au bourg de Kyrène, a rapidement disparu. Persuadé qu'il s'agissait d'un canular, il a vendu le cliché à un commis-voyageur. Un mois plus tard, le monastère était définitivement abandonné après une épidémie qui décima ses pensionnaires. Il y a d'autres photographies, nous les verrons plus tard. Maintenant, je veux vous faire entendre quelque chose. Il s'agit d'un enregistrement réalisé à l'hôpital psychiatrique de Saint-Nicolas à Méthalume. Je voudrais, entre autres, que vous prêtiez attention aux questions du docteur Fabelzey qui dirigeait l'interrogatoire et que vous sachiez, pour mémoire, que l'interné était accusé du meurtre de trente-quatre personnes.

Igcho venait de monter sur l'estrade avec un phonographe de voyage. Louise plaça elle-même le disque, ainsi que son porte-voix qu'elle tint devant le pavillon. Un grésillement, d'abord, puis une voix s'éleva :

— Mathias, je suis le docteur Fabelzey.

Malgré la qualité médiocre de l'enregistrement, on percevait nettement l'intonation onctueuse du docteur.

— Je voudrais que tu nous parles de ton expérience, Mathias. Tu nous as dit des choses, hier, que je voudrais entendre à nouveau. Tu veux nous les répéter, n'est-ce pas ?

Un silence puis un raclement, comme si quelqu'un déplaçait une chaise.

— Mathias ? souffla le docteur.

— Oui, je vais dire les choses, je vais les dire comme elles étaient.

— Où as-tu tué pour la première fois ?

- L'hôtel Salsbourg. Une petite fille.
- Pourquoi lui as-tu dévoré la tête et uniquement la tête ?
- Elle savait que j'étais influencé.
- Comment pouvait-elle le savoir ?
- Elle venait des traverses, elle avait ressenti une Innocence.
- Une Innocence ?
- L'innocence, l'émotion. Elle était bien plus sensible que les autres. Les autres ne voyaient pas. Celle-là avait connu la caresse des courants, peut-être même d'un ruisseau.
- Nous ne comprenons pas, Mathias.
- Il y a des ruisseaux, des teintes sur l'écryme que vous ne pouvez pas voir. Ce sont des ruisseaux, des ruisseaux d'émotions. Elle avait éprouvé l'Innocence.
- Tu veux dire que l'écryme est traversé par des ruisseaux, invisibles pour la plupart d'entre nous, et que chacun de ces ruisseaux véhicule une émotion ?
- Oui, je veux dire ça.
- Bien, Mathias. Maintenant, explique-moi pourquoi tu as voulu tuer cette petite fille...
- Dans sa tête, il y avait des bruits, des sons... cristallins.
- Ce mot revient souvent quand tu me parles d'elle.
- Oui, son crâne bruissait comme une boule de cristal remplie de papillons.
- L'innocence, Mathias ?
- Oui, et il fallait l'empêcher. J'étais la Violence et la Cruauté.
- Tu veux dire que tu étais toi-même sous l'influence des ruisseaux émotionnels de la Violence et de la Cruauté ?
- Je voyageais à cheval, ils se sont emparés de mon âme.
- Qui ?
- Les ruisseaux.
- Ils t'ont demandé de tuer la petite fille ?
- Non, j'étais libre, je tuais qui je voulais.
- Tu n'as tué que les gens qui avaient vécu la même expérience que toi ?
- Non.

- Pourquoi ?
- Je n'ai pas de pouvoir sur eux.
- Sur les ruisseaux ?
- Sur mes émotions, docteur. Je tue aussi quand elles remplissent son crâne. Il faut que je tue pour qu'elles arrêtent de taper dans ma tête.
- Elles t'ordonnent de tuer, en quelque sorte.
- Non, je suis libre.
- Mathias, tu n'es pas libre si quelqu'un te force à tuer.
- Je voulais leur faire plaisir...
- Non, tu voulais faire cesser les douleurs dans ton crâne.
- ...
- C'est bien cela, Mathias.
- Oui.

Louise interrompit le disque. À en juger par les regards et les mouvements nerveux de l'assemblée, elle sut qu'elle avait remporté son entrée en matière. En assénant ses preuves les plus tangibles, Louise prenait le risque de jouer ses meilleures cartes dès le début de son discours. Un pari, un coup de bluff pour emporter l'adhésion des plus sceptiques. L'enregistrement du docteur Fabelzey constituait la pierre angulaire de sa démonstration. Si l'assemblée adhéraient à la voix du docteur, l'essentiel pouvait devenir crédible.

— Ainsi, camarades, reprit Louise, vous avez eu le privilège de voir et d'entendre les deux manifestations principales de l'écryme. Revenons, si vous le voulez bien, à nos photographies. (Celle de la sorcière refit son apparition au plafond.) Comment justifier que de tels monstres existent ? Est-ce que nos artistes ont eu le loisir de les observer pour les décrire avec cette minutie ? Cette sorcière, par exemple, ressemble trait pour trait à celle que décrit Malekovski dans sa Dégalogie du Sombre. Le même chapeau, légèrement arrondi à son sommet, le même balai dont les poils virent au blanc lorsque Kakrïa la sorcière s'empare de l'esprit des moujiks. On distingue les nuances de blanc sur les poils du balai. Et que dire du nez en trompette ? Une signature : voilà Kakrïa capturée par l'objectif !

Louise laissa à l'assemblée le temps d'observer les détails annoncés

sur la photographie puis enchaîna :

— Cette créature n’a jamais existé avant Malekovski, camarades. Ni lui ni personne n’a eu l’occasion de la croiser avant qu’il ne s’attelle à la Décalogie du Sombre.

Elle marqua une pause, respira profondément et s’avança au bord de l’estrade :

— Malekovski a donné naissance à cette sorcière, camarade. L’écryme a capté son imaginaire, l’écryme a joué le rôle d’une immense caisse de résonance et donné corps à Kakria. Elle est née là-bas, loin des murs de la cité, au milieu des traverses. L’écryme est une matrice du rêve, camarade.

Un profond silence envahit le gymnase Saint-Joseph. Greko, l’ancien mineur, se leva.

— Camarade Kechelev, dit-il, oses-tu prétendre que l’œuvre de Malekovski tout entière se trouve quelque part sur l’écryme ?

— Je n’ai pas la réponse mais je sais que le phénomène ne s’applique pas pour tous les auteurs. La fusion entre un imaginaire et l’écryme résulte d’une alchimie inconnue. Qu’est-ce qui pousse l’écryme à devenir matrice ? La pertinence d’une œuvre, sa renommée ?

— L’écryme comme critique littéraire ? s’écria un inconnu. De qui se moque-t-on ici ?

Un homme demanda la parole. On lui glissa un porte-voix.

— Mon nom est Sérov. J’étais moujik avant notre révolution. Me voilà cuisinier aujourd’hui. Cela ne m’empêche pas de trouver ton histoire bien étrange, camarade Kechelev. J’ai un peu de bon sens et j’aimerais que tu m’expliques pourquoi tu ne parles que des créatures non humaines. D’accord, il n’y a que certains écrivains pour qui ton histoire est valable. N’empêche que ceux-là, ils doivent bien parler de bonshommes comme toi et moi.

Quelques applaudissements saluèrent la remarque du camarade Sérov.

— Tu as raison, fit Louise. C’est là l’objet de mon discours. Je vous livre le fruit d’un travail titanesque, des décennies de recherche qui permettent tout juste de lever un coin du voile. Je t’énonce des faits.

Les récits qui évoquent des événements surnaturels ne font allusion qu'à des créatures. Jamais d'hommes ou de femmes, jamais d'objet ou d'édifice : l'écryme ne restitue que le... merveilleux au sens large.

— Je m'appelle Ivana, lança une femme, et je voudrais savoir une chose : tes écrivains, le savent-ils qu'ils accouchent d'une telle progéniture ? Tes créatures, elles sont orphelines ?

Le ton sarcastique déclencha un remous dans l'assemblée mais d'une manière générale, on s'accorda pour trouver la remarque judicieuse.

— Ivana, répondit Louise. Des écrivains en ont eu connaissance. L'un d'eux s'est même confié sur le sujet. Tout laisse à penser qu'il a éprouvé la naissance de ses créatures, qu'un lien empathique s'est forgé entre son esprit et les leurs. Cela étant, ce témoignage est exceptionnel. Je n'en ai pas d'autres.

— Alors pourquoi les autres n'auraient rien ressenti ? renchérit la camarade Ivana.

— La cité et, à travers elle, la Propagande. Toutes deux font écran, toutes deux nuancent et, à mon avis, brisent le lien entre l'auteur et la créature. Pourquoi ? À vrai dire, personne n'a la réponse. Il se peut que raison et imaginaire se confrontent ou que les machines scientifiques perturbent la connexion.

Un vieil homme se hissa péniblement sur ses jambes, soutenu par sa fille.

— Ma petite, fit-il en chaussant délicatement un lorgnon sur son œil droit, un détail m'échappe. Est-il envisageable qu'une créature naisse sans que son auteur en soit conscient ? Auquel cas, que devient-elle ?

La voix chevrotante avait parlé avec une lenteur calculée, laissant à chacun le soin d'en éprouver les sous-entendus.

— Je me suis posé la même question que toi, rétorqua Louise. Rien, dans ce que j'ai pu lire, ne précise si un tel événement est possible. Mais cela pourrait expliquer certains phénomènes, en particulier les apparitions sporadiques de créatures qu'on prétendait errantes. Une petite communauté de pilier a raconté de quelle façon plusieurs monstres les ont attaqués uniquement pour leur voler un peu de nourriture.

— Tu dis que leur corps est d'écryme ! s'exclama le vieil homme

d'une voix plus agressive. Alors, ils n'ont pas besoin de se nourrir !

— Qu'en sait-on ? Peut-être obéissent-ils à des instincts ? Ceux-là auront voulu manger pour la simple et bonne raison que leur esprit en éprouvait le besoin. Un atavisme logé dans leur conscience, sans rapport avec leur métabolisme.

— Reste, camarade Kechelev, qu'à bien vouloir te suivre, il faudrait admettre que des créatures rôdent sur les traverses sans but ni maître.

— C'est envisageable... Néanmoins, notre propos, aujourd'hui, est d'envisager une parade, un moyen de contrer les Bûcherons de la Propagande. Il se trouve que la situation est paradoxalement à notre avantage. S'il faut croire que seuls les artistes peuvent engendrer ces créatures, alors nous avons à notre disposition tous ceux qui ont trouvé refuge à l'est de Moscou dès le début de la révolution. Comprenez-vous, camarades ? Dès ce soir, je vous propose de consulter tous les artistes moscovites qui ont abordé, d'une manière ou d'une autre, le domaine du fantastique. Même le sculpteur doit être entendu : les chimères de la place Marinsky ont peut-être bien leurs équivalents sur l'écryme !

Louise distinguait la consternation sur les visages des ouvriers qu'elle ne quittait pas des yeux. Soudain, quelqu'un se leva à l'extrémité gauche des tribunes.

— Camarade Kechelev, je m'appelle Justin Delcourt, immigré parisien et citoyen moscovite depuis dix-sept ans. Je suis peintre, aussi, et mes œuvres, vous en conviendrez, sont connues.

Louise acquiesça. Ce petit bonhomme au visage rubicond coupé en deux par une grosse moustache avait acquis une solide réputation grâce à des fresques monumentales et fantastiques affichées dans des bâtiments publics.

— Je n'ai jamais ressenti ce dont tu parles, camarade, continua-t-il d'une voix sincère. Pour les Postes, j'ai réalisé un tableau qui représente de grands aigles montés par des postiers. Eh bien, ce sont des créatures, n'est-ce pas ? Pourtant, jamais je n'ai ressenti un lien quelconque ou le moindre indice qui me fasse croire qu'elles existent. Je t'écoute et j'essaie de penser à des détails qui prouvent le contraire. Mais rien, camarade, aussi loin que je me souviene. Alors voilà ma

question : comment un artiste aurait-il pu conserver le secret depuis des années ? Si tant est qu'un seul soit en relation avec une créature issue de ses œuvres, il ne l'aura sûrement pas fait venir jusqu'ici, à Moscou. Il aura gagné les traverses, il se sera acheté un manoir sur un vieux réseau. Ou bien pire, il aura abandonné sa créature... Comprends, camarade, j'imagine mal que des artistes aient attendu ce jour pour t'offrir tes créatures sur mesure ? Je ne crois guère à ton idée, pardonne-moi.

Justin Delcourt se rassit. Louise lui répondit aussitôt :

— C'est juste, ce que tu dis. Mais je crois à autre chose, à l'éventualité que ces artistes, tout comme toi d'ailleurs, n'aient jamais eu conscience de ces créatures parce qu'ils n'envisageaient pas leur existence. Je te parle d'une chose simple : la foi. Il s'agit juste d'y croire. Si nous vous conduisons sur les traverses et surtout si vous êtes animés par le désir d'entrer en contact avec elles, je suis persuadée que tout est possible. Certaines errent peut-être dans les brumes qui noient le nord ou bien survivent au pied d'un pilier. Je veux que vous repensiez à tous ces récits abracadabrants publiés par tous les journaux à scandales. À tous ces voyageurs penchés aux fenêtres des trains qui évoquent des formes sombres entrevues sur l'écryme. Des échassiers, des brigands qui rôdent autour des relais traversiers ou des petites gares ? Il y a sans doute du vrai mais, croyez-moi, parmi ceux-là, il y a peut-être les créatures que nous cherchons. De toute façon, nous n'avons pas le choix. Contre les Bûcherons, il nous faut leur pendant, et seuls nos artistes sont susceptibles de nous fournir l'aide nécessaire.

Les ouvriers applaudirent. Ce n'était pas une acclamation mais plutôt une manière d'admettre qu'il n'y avait pas d'autre solution, que Louise suggérait ce qu'il restait de mieux à faire. Le reste de l'assemblée se laissa emporter. Lorsque le calme fut revenu, on se consulta jusqu'au soir afin d'établir une liste précise des artistes qu'on devrait contacter. Il fallait éliminer ceux que la Propagande avait arrêtés avant qu'ils ne puissent gagner les lignes révolutionnaires, ceux qui étaient déjà morts sur les barricades ainsi que certains qui s'étaient enfuis précipitamment grâce à leur fortune. Au final, il ne

resta qu'une trentaine de noms dont on considérait que les œuvres étaient suffisamment connues et pertinentes pour avoir donné naissance à des créatures.

Lorsque le crépuscule s'annonça, les Soviets conclurent cette assemblée extraordinaire par un vin chaud. Louise, suivie par Léon, s'éclipsa afin de prendre contact au plus vite avec les artistes retenus. Elle savait que les véritables difficultés commençaient seulement maintenant. Son projet était instinctif, il ne reposait sur aucune certitude. Elle allait devoir convaincre à nouveau, affronter des personnages dont l'ego ne souffrirait sans doute pas qu'on les consigne dans ce rôle d'invocateur. En revanche, elle ne doutait pas un instant que certains artistes seraient enthousiasmés à l'idée que leurs œuvres puissent s'être incarnées, que les créatures sorties tout droit de leur imaginaire n'attendaient qu'un signe pour rallier les rives de Moscou.

CHAPITRE 8

Le métropolite Ivan Podonov se trouvait dans l'une des nombreuses courettes du ministère de la Propagande, un puits ignoré du soleil où pourrissaient quelques cadavres de chats tombés des toits. Une antichambre lugubre, flanquée de quatre murs gris sans la moindre ouverture. Les lieux étaient sinistres à loisir, suffisamment repoussants pour décourager les curieux. Ivan actionna la clenche qui commandait l'ouverture de la trappe, patientant dans l'angle de la courette le temps que les vérins hydrauliques se mettent en branle. Ivan appréciait la musique du mécanisme, sa puissance lente et secrète à l'image du ministère. Une odeur huileuse masqua celle des cadavres alors que la trappe s'inclinait progressivement. Ivan se coula dans l'ouverture ébauchée et descendit quelques marches de l'escalier en colimaçon qui s'enfonçait dans les profondeurs du ministère. Puis, il actionna l'autre clenche qui commandait, de l'intérieur, la fermeture de la trappe. Lorsqu'elle claqua, la lumière jaillit instantanément d'une série de petites ampoules disséminées le long de l'escalier.

Ivan descendit les trois cent trente-quatre marches en tendant l'oreille. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la salle des opérations, un bruissement montait vers lui par saccades.

Il reconnut la voix de Dourfe, le contremaître, dont les ordres aboyés d'une voix féroce sonnaient comme un bruit de timbales. Puis celle d'Andrea, la vieille aristocrate, maîtresse des salons moscovites, dont les indiscretions faisaient le bonheur des maîtres chanteurs de la Propagande. Ivan se sentit le cœur léger à l'idée de revoir cette complice dont les récits croustillants avaient constitué une bonne part de son éducation.

Lorsqu'il posa le pied sur la dernière marche, Ivan resta plusieurs secondes dans l'ombre du corridor menant à la salle des opérations. Le

spectacle qui s'offrait à lui consacrait l'efficacité de ses réformes en qualité de Premier marionnettiste. Sous ses yeux, dans une salle ronde aux dimensions démesurées, s'affairaient les maîtres chanteurs, la plupart métropolitains, rédigeant avec une conscience besogneuse les petites missives de papier noir que la Propagande diffusait chaque jour à l'ouest de la cité.

Ivan traversa le corridor pour s'offrir aux lueurs orangées des appliques qui épousaient à intervalles réguliers le grand mur circulaire. Son regard se posa négligemment sur les ferronneries entremêlées aux lambris de stuc dont les volutes imitaient un feuillage touffu et envahissant. Ivan ne supportait pas cette décoration héritée des architectes propagandistes. On sentait l'influence mielleuse des psychologues, la volonté de fournir un cadre harmonieux à des hommes qui servaient jour et nuit la dénonciation, la calomnie, le mensonge et la honte.

— Alors mon petit, as-tu de jolies mauvaises nouvelles ?

Ivan concéda un sourire en embrassant Mashia.

— Oui, ma belle, fit-il, le prince Forski...

— Ce vieux grigou a encore été surpris avec l'un de ses gardes ?

— Mieux, Mashia. Un cousin bloqué à Moscou par la révolution. L'un de mes hommes les a suivis dans un petit hôtel de la rive nord. On a tout : la confession du garçon, les aveux du pauvre homme et même une photographie, prise d'un peu loin, mais suffisante pour lui faire peur.

— C'est parfait ! s'exclama Mashia en lui pinçant l'avant-bras. Ton intuition est toujours la bonne.

— Sauf que le prince pourrait bien se suicider, cette fois-ci. Charge-toi de la lettre et prends garde de ne pas trop le brusquer. Mets-y les formes, si on le presse trop, il est bien capable de se pendre.

— Ce sera fait, mon chéri.

Ivan et Mashia étaient parvenus à hauteur d'Andrea qui affichait une mine sombre.

— Premier marionnettiste, nous avons eu un suicide hier, marmonna Andrea en se tripotant les mains.

— Le petit Kiloski, ajouta Mashia.

Ivan fronça les sourcils.

— On l'avait surpris à voler une poule au marché Saint-Pierre, crut bon d'ajouter Andrea. On a menacé de l'exécuter pour obliger sa mère à travailler pour nous.

— Que faisait-elle, déjà ? grogna Ivan, agacé de ne pas se souvenir.

— Elle se prostituait à la barricade de Gros-Bras. C'est la seule qu'on avait sur les lieux pour nous renseigner.

— Elle sait que son fils est mort ? demanda Ivan

— Pas encore.

— Ne lui dites rien... ou plutôt si. Dites-lui que nous avons dû le mettre aux fers pour une nouvelle histoire de vol.

Andrea se frotta le menton

— C'est jouable. Pas de témoins du suicide, c'est un gendarme qui a trouvé le corps.

— Voilà, s'écria joyeusement Ivan. Elle devrait bien marcher quelques jours de plus.

— Si elle demande à le voir ?

— Faites-la patienter le temps qu'on trouve quelqu'un d'autre pour la barricade de Gros-Bras. Et ne t'en fais pas, fit-il en tapant gentiment sur l'épaule d'Andrea. Aujourd'hui, je t'apporte le prince Forski.

Ivan détourna son attention pour observer les maîtres chanteurs au travail. Ils œuvraient ici sur des pupitres usés depuis près de quatre longues années, bien avant que la révolution n'éclate.

Secondés par des Mouches détachées par le département Investigation dont le rôle consistait ici à synthétiser les rumeurs et les dénonciations anonymes qui parvenaient au ministère, les maîtres chanteurs travaillaient en relation étroite avec les archives secrètes de la Propagande installées un niveau plus bas. Des tuyaux de cuivre prolongés par un cornet émergeaient du sol auprès de chaque pupitre afin de permettre aux archivistes de transmettre oralement leurs informations entreposées depuis des années dans les profondeurs du ministère. Chantages et recoupements, secrets de famille et lettres incendiaires de domestiques congédiés, tout était bon pour faire plier des personnages influents, entretenir des amitiés et forcer certains à servir aveuglément les métropolitains. Depuis le début de la révolution,

le ministère ployait sous le courrier, engrangeant les dénonciations, souvent mensongères, en ayant à l'esprit qu'elles pourraient bien servir un jour ou l'autre.

Pour l'heure, Ivan avait exigé qu'on fasse porter l'effort sur les chantages en cours afin de s'assurer la fidélité des vieux clients.

— Mashia, viens avec moi, ordonna Ivan.

À l'évidence, la machine des maîtres chanteurs tournait à plein régime. Les papiers noirs s'empilaient soigneusement dans les petites corbeilles accrochées aux flancs des pupitres en attendant que les postiers de la Propagande ne les transmettent aux clients.

La vieille mondaine et le Premier marionnettiste empruntèrent un passage coulissant qui menait à un boudoir. Le décor, tapi dans une clarté diffuse, évoquait celui des anciennes datchas qui avaient fleuri, à l'époque des Vingt Glorieuses, sur les traverses des faubourgs de Moscou. On y mettait en scène le bois et surtout le fer-blanc dont les rondeurs étudiées réfléchissaient habilement la lueur des chandelles. Ivan exigeait qu'elles soient toujours renouvelées lorsqu'il prenait possession de l'endroit. C'était chose faite et Ivan apprécia que ses exigences soient ainsi respectées. Il aida Mashia à s'asseoir sur un fauteuil et prit place à côté d'elle.

Puis il dévissa son chapeau.

— Je voudrais que nous parlions de Louise Kechelev, dit-il.

Mashia esquissa une grimace convenue. Elle avait ordonné à deux agents infiltrés dans les lignes révolutionnaires de travailler à plein temps sur le cas de Louise sans obtenir de résultats concrets.

Retranchée dans sa bibliothèque, la jeune femme ne laissait aucune chance aux maîtres chanteurs de trouver un moyen de l'influencer. Tout au plus pouvait-on envisager l'enlèvement d'un membre de la famille. Pour cela, il eût fallu l'accord de la cellule des Interventions et celle-ci manquait cruellement d'effectifs.

— J'ai lu le rapport de nos espions sur la conférence du gymnase, avoua Mashia.

Elle savait qu'en terme de hiérarchie, un tel rapport aurait dû lui rester inaccessible. Pourtant, elle aimait provoquer Ivan de la sorte, lui donner à chaque conversation un moyen de la faire chanter comme si

tout cela n'était qu'un jeu.

— Alors ? demanda Ivan.

— Maintenant qu'elle ne vit plus dans la bibliothèque jour et nuit, nous pourrions envisager une opération d'envergure. Vu l'importance qu'elle a prise ces deux derniers jours, l'Intervention voudra peut-être nous prêter quelques hommes pour enlever son père ou sa mère.

— Un dirigeable venant des Marches s'est posé en catastrophe cette nuit, à trois kilomètres de l'Esquif, dit-il. Il y a eu neuf survivants que les policiers ont conduits au ministère.

— Pourquoi ?

— Trois d'entre eux sont des Dégraisseurs. Asgayane et Erzarus, des Istanien, et Berrough, un Glorianais.

Mashia plissa les yeux. Ces trois noms lui étaient familiers. Elle avait bien entendu parler d'une mauvaise affaire concernant les Dégraisseurs mais sa mémoire, une fois encore, lui faisait défaut.

— Ils étaient conduits par un bonhomme dont l'identité reste à confirmer, ajouta Ivan. Quoi qu'il en soit, ils sont venus pour elle. La Propagande pragoise a officiellement dissous le corps des Dégraisseurs, il y a dix-neuf jours. Ceux-là sont considérés comme des criminels et je devrais, en tout état de cause, les mettre aux fers en attendant de les renvoyer à Prague.

Mashia acquiesça. Ses souvenirs se précisaient : les Dégraisseurs, bras armés de la Propagande antipolienne, avaient été dispersés et arrêtés suite au massacre dans la citadelle du boyard Koropouskine. Une nouvelle inquiétante, un signe manifeste de l'effritement du pouvoir métropolitain. Ces hommes, soi-disant rompus aux escarmouches, ces vétérans enviés par tous les ministères de la Défense, s'étaient fait surprendre par quelques paysans en armes. À Moscou, on ne disposait pas des détails de l'affaire, mais un tel échec suffisait à faire comprendre que l'influence propagandiste perdait du terrain dans les Marches. Bien sûr, pensait Mashia, voilà que mon petit Ivan veut garder ces tueurs dans sa manche. Il a raison, cela pourrait être bien plus simple d'envoyer ces assassins à la poursuite de Louise. Tu es bien le Premier marionnettiste.

— Que dis-tu, Mashia ?

Elle avait murmuré ses pensées sans s'en rendre compte. Le rose lui vint aux pommettes.

— Je réfléchissais tout haut, mon petit, fit-elle en lui caressant la joue.

— Les Dégraisseurs veulent mettre la main sur Louise. Je vais organiser un simulacre d'exécution et les faire passer pour morts. Ils n'existeront plus et surtout n'auront plus rien à perdre.

— Tu ne leur promets rien ? suggéra Mashia.

— Presque rien. Je leur laisse miroiter une chance d'embarquer sur une montgolfière affrétée par nos soins une fois que Louise sera entre nos mains.

— Simple et habile, murmura Mashia.

— Une opportunité, dit-il avec un haussement d'épaules.

— Et quand mettras-tu cette opération en route ?

— Quand tout sera fini, quel que soit le vainqueur. Pour nous seuls. Pour nous protéger et nous ménager un avenir.

— Tu ne me dis pas tout.

— Pour ton bien. Le monde va changer, crois-moi. Évoluer dans un sens que personne ne peut encore prédire. Les rumeurs concordent, les rapports effleurent une vérité qui doit jaillir ici, à Moscou, d'une manière ou d'une autre. Quand la tempête retombera, je veux avoir une arme pour atteindre Louise. Elle est au cœur du séisme.

CHAPITRE 9

L'église Sainte-Catherine fut, aux alentours de minuit, le théâtre d'étranges allées et venues. Reconvertie en pension aux premiers jours de la révolution, l'église avait accueilli dans la matinée un groupe imposant de représentants syndicaux venus de la lointaine Nordanie. Cette troupe bruyante et chamarrée investit Sainte-Catherine après une traversée mouvementée des Marches à bord d'un train de fortune. Un Soviet fit le déplacement pour recevoir ces nouveaux engagés qui laissaient derrière eux femmes et enfants afin de se battre aux côtés de leurs camarades. Durant la journée, le père Groviek, responsable de la paroisse, s'occupa de ses ouailles avec enthousiasme. Il sillonna le quartier à bicyclette pour trouver quelques matelas de plus, pour s'assurer que la soupe passerait bien à l'heure et surtout pour que le charbon promis pour sa chaudière soit acheminé à temps afin de fournir un peu de chaleur à ses invités.

Pour l'heure, en compagnie de deux religieuses du culte des Vapoureux, il distribuait un vin chaud âprement négocié auprès du Soviet de quartier. Les Nordaniens se pressaient dans une heureuse bousculade autour de l'autel avec leur gobelet en laiton. Le père Groviek servait avec un grand sourire, le cœur réjoui tandis que les deux Vaporeuses s'efforçaient de sourire aux plaisanteries des gaillards qui profitaient de l'occasion pour engloutir les petites mains dans leur poigne calleuse.

— Fait plaisir, croyez-moi, d'avoir un brin de fille comme vous, dit l'un d'eux alors que le vin chaud coulait dans son gobelet.

— Allez, circule, camarade, fit le père Groviek en lui poussant gentiment l'épaule. Tu n'es pas le seul.

— On peut bien causer, non ! rétorqua le Nordanien.

— Une autre fois, peut-être.

— Alors, bon vent, p'tite sœur.

La religieuse eut la bonté de sourire avant qu'un autre ne se présente et lui happe les deux mains en gloussant.

La soirée se passa ainsi, à la lueur des rares chandeliers que le père Groviek pouvait encore se permettre d'allumer, faute de la précieuse électricité dont la paroisse était privée depuis plus d'une semaine. Par petits groupes, les Nordaniens trouvèrent refuge autour des piliers, ramenant sur eux les larges plis de leurs manteaux de fourrure, un luxe qu'ils tenaient de leur patrie d'origine. Puis vinrent les chants, lorsque l'alcool eut distillé son ivresse, des chants lourds qui se répercutaient sous la voûte de l'église comme des échos de canonnade.

Dans un recoin de la nef, calé sur une vieille chaise, le père Groviek se laissait bercer par les intonations rugueuses et nostalgiques, par les paroles dont un mot, parfois, lui rappelait le nordanien enseigné durant ses études de théologie.

Il aurait été incapable d'envisager, ne serait-ce qu'une seconde, que tout cela n'était qu'une vaste mise en scène. Ces hommes n'avaient jamais posé le pied en Nordanie, n'avaient jamais traversé les Marches à bord d'un train. L'un d'eux se souvenait même du père Groviek comme confesseur, du temps où il vivait dans ce quartier sinistre après la faillite de l'entreprise familiale. Ils étaient tous moscovites, de la cité ou de ses faubourgs, serviteurs du culte ministériel et attachés d'ordinaire au service de la Défense en qualité de policiers. On les avait recrutés avec soin en visant expressément leur mépris à l'égard des révolutionnaires. Ils n'étaient pas sots et c'était bien l'atout de la Propagande, qui avait exigé qu'on isole les rares lettrés qui composaient les rangs policiers.

Une tâche difficile, presque impossible, avaient rétorqué les hauts fonctionnaires de la Défense, arguant des méthodes de recrutement qui ne tenaient pas compte de l'« analphabétisme parmi les candidats ». Pour devenir policier, il suffisait d'être discipliné, d'avoir un minimum de sens pratique et une carrure adéquate. Aussi avait-il fallu beaucoup de patience pour dénicher des alphabètes, de surcroît

extrémistes. La plupart entretenaient des accointances avec des clubs radicaux ou des associations à caractère xénophobe. Ils étaient donc capables de figurer au premier rang, de devenir les acteurs d'un massacre sans précédent.

Nicolaï Mediev, qui répondait au sobriquet de Grêlé, dirigeait les policiers rassemblés dans l'église Sainte-Catherine. Un visage labouré par la petite vérole lui valut ce surnom disgracieux du jour où il fut admis au sein de la Sombre Cape, groupuscule rattaché à l'ordre des Gobineaux, dont les actions se résumaient à des ratonnades improvisées dans les communautés immigrées de l'est de Moscou. Il militait en homme de conviction, persuadé que les traverses étaient le refuge des nuisibles, au cerveau malade rongé par l'écryme. Il était de ceux qui n'avaient jamais quitté la cité de peur d'être contaminés par les vapeurs nocives de l'écryme, de ceux qui prônaient le retour aux valeurs des Popes Noirs, du temps où la Propagande tenait un bureau dans chaque ministère.

Juste avant la révolution, le Grêlé dirigeait le commissariat de Scaklsi. Un bâtiment trapu et gris, aux murs couverts de suif, planté comme un épouvantail au beau milieu des usines électriques d'Elektrosovod. Il s'était demandé d'ailleurs si l'électricité n'avait pas fini par lui tourner la tête. Quand bien même, son travail était irréprochable, en particulier les jours où ces foutus Mongols avaient la mauvaise idée de manifester. Ce ramassis de traversiers était utilisé par un konzern pour réparer les immenses motrices, pour grimper sur les tubulures de cuivre et opérer des soudures acrobatiques. À chaque incident, ils se mettaient dans l'idée qu'on pouvait tenir tête aux policiers de la Défense, qu'il suffisait d'arrêter le travail pour qu'on veuille bien s'intéresser à leurs petits problèmes. Le Grêlé s'en donnait à cœur joie pour effacer les sourires obséquieux de ces gueules de sauvage. Son bâton ferré fracassait les nez et les mâchoires sans répit. C'était son rôle, ce pour quoi il était payé. Quel hasard, se demandait-il encore, avait bien pu le conduire jusqu'à la place qu'il occupait aujourd'hui ? L'un de ces coups du sort qui sourient aux hommes de bonne volonté, sans doute. Avec les compliments de la Défense et de

la Propagande, il allait effacer de manière radicale tous ces salopards qui dilapidaient joyeusement l'argent public.

Les artistes.

Le Grêlé ne les aimait pas. Quitte à taper sur des malvenus, ceux-là valaient bien les Mongols. Une petite voix essayait bien de lui rappeler son appétit, lorsqu'il était petit, pour les contes et les histoires que lui racontait son grand-père, mais le Grêlé n'entendait plus, tout à sa mission. Et puis, quelle importance ! Cette époque crasseuse était révolue, il était investi d'un pouvoir dont il n'avait jamais osé rêver, il tenait une occasion unique de prouver aux Sombres Capes qu'il pouvait devenir leur chef.

Le Grêlé jeta un coup d'œil sur le père Groviek. Le curé s'était assoupi sur une chaise. Quant aux Vaporeuses, elles traînaient près de l'autel, genoux à terre, pour prier. Il se surprit à ressentir un frisson au creux des reins en distinguant les deux nuques luisantes à la lumière des chandelles, les fesses rebondies sous l'étoffe rugueuse de leurs robes de bure. Il cracha par terre, agacé par sa lubricité qu'il trouvait toujours malsaine. Il ne s'entendait pas avec les femmes, il n'y comprenait pas grand-chose. Il adressa un geste précis et silencieux aux complices rassemblés autour de lui. L'ordre se répercuta, par signes, entre les hommes disséminés dans l'église. Les chants s'interrompirent brusquement.

Le père Groviek sursauta lorsque deux policiers se penchèrent sur sa chaise. Surpris par le silence qui régnait dans son église, le père écarquilla les yeux. Les prétendus Nordaniens brandissaient un couteau. Une arme de boucher, à la lame sale et édentée.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit-il.

Un homme se coula derrière la chaise et lui saisit les cheveux pour le forcer à rejeter la tête en arrière. L'autre sourit et posa le couteau sur sa gorge. Le père Groviek sentit la lame glacée effleurer son menton.

— Désolé, curé, marmonna son bourreau.

D'un geste sec et précis, le policier trancha la gorge du père Groviek. Ce dernier voulut crier et ne produisit qu'un gargouillement. Il s'agita trois brèves secondes et s'affaissa sur sa chaise.

Sœur Adana assista sans y croire à l'exécution du père Groviek. Tétanisée, elle parvint néanmoins à tirer sur la manche de sa voisine.

— Sœur Helena, il se passe quelque chose, dit-elle alors que les larmes lui montaient aux yeux.

Celle-ci se retourna et poussa un cri. Juché sur l'autel, le Grêlé brandit le poing, pouce vers le sol. Les deux Vaporeuses ne réagirent pas à l'approche nonchalante de cinq policiers. L'un d'entre eux dégaina un poignard. Adana saisit alors son amie par l'épaule et, avec douceur, l'invita à se mettre à genoux. Blotties l'une contre l'autre, elles fermèrent les yeux et murmurèrent une prière. Un policier interrogea le Grêlé du regard.

Dans la seconde qui suivit, les deux Vaporeuses s'écroulèrent sur le pavé, le cœur transpercé.

Le Grêlé rassembla ses troupes, déplia son phonographe de voyage et déballa avec soin le disque cacheté remis par un métropolitte la nuit précédente. Les noms, les adresses ainsi que les détails nécessaires pour s'introduire dans les maisons ou les appartements des futures victimes s'y trouvaient dûment répertoriés. Le Grêlé exigea un silence complet et actionna la manivelle. Durant plus d'une demi-heure, le pavillon égreña les noms des artistes condamnés à mort par la Propagande. Certains étaient connus, d'autres moins. Des écrivains, des peintres, des lecteurs, des tragédiens, des compositeurs, des sculpteurs et tant d'autres qui avaient eu le malheur d'être lus, vus ou entendus par le plus grand nombre. Dix-huit au total devaient disparaître au cours de la nuit. Le Grêlé savait que l'opération se répétait ailleurs, que d'autres groupes comme le sien se déployaient dans la cité pour empêcher la révolution de faire appel aux artistes, les seuls à pouvoir menacer les Bûcherons de la Propagande. Les futures victimes habitaient dans le quartier : l'opération ne devait pas durer plus de trois heures.

Le Grêlé distribua les rôles. Pour sa part, avec deux complices, il se chargerait de Dimitri Forsakov, un compositeur de renom. Il sentait déjà poindre l'excitation à l'idée d'assassiner ainsi un personnage connu et apprécié du public.

Les trois policiers quittèrent l'église Sainte-Catherine peu après minuit. Au préalable, ils troquèrent leur manteau de fourrure pour une gabardine en usage chez les ouvriers du quartier. Un lourd pantalon en toile et une casquette complétaient le déguisement.

Les rues étaient désertes. Un vent froid giflait régulièrement les façades, des nuages lourds et noirs plombaient le ciel, masquant lune et étoiles. Malgré ses grosses chaussures, le Grêlé frissonnait.

Un manteau de neige sale frangeait les trottoirs, tapis bourbeux qui s'accrochait aux semelles comme de la mauvaise colle. La casquette vissée profondément sur le crâne, les mains enfoncées dans les poches de sa gabardine, il avançait d'un pas résolu, l'esprit agité. Il allait tuer, cette nuit. Il avait beau se persuader que la chose était facile, que son geste serait impeccable, il lui venait une peur sourde, une anxiété qu'il ne connaissait pas et qui lui tordait le ventre. Pour sûr, il savait manier du bâton ou ordonner à d'autres de tuer. Mais lorsque ses comparses avaient froidement exécuté le père Groviek et les deux Vaporeuses, il n'avait pas tenu le couteau, il n'avait pas appuyé sur le manche pour trancher les gorges et transpercer les cœurs.

— Merde, marmonna-t-il entre ses dents, t'es pas une foutue mauviette, le Grêlé, reprends-toi !

Il aimait bien parler tout haut. Sa voix lui venait des boyaux, bien réelle, bien à lui.

— Ouais, le Grêlé, c'est ton soir, se rassérénait-il en donnant des coups de pied dans les mottes de neige, t'as pas intérêt à louper ton coup.

Les trois hommes étaient arrivés. Levant les yeux vers la lucarne de l'appartement où devait résider leur première victime, le Grêlé se surprit à regretter d'être là si vite, au pied du mur.

— Tu y es, le Grêlé, faut pas flancher, se dit-il avant de franchir le porche menant à la cour de l'immeuble.

Une surprise les attendait sous le porche, deux gamins – un adolescent et une petite fille, probablement frère et sœur – pelotonnés l'un contre l'autre sous quelques planches pourries posées de travers contre le mur. Le Grêlé aurait aimé passer sans les voir, sans même tenir compte de leur existence. Pourtant, ils ne dormaient pas et le

Grêlé manqua de sursauter en surprenant le regard de la petite fille. Les cuisses ramenées contre sa poitrine, les deux mains entourées de chiffons, elle gardait la tête posée sur les genoux, le regard fixe. Avait-elle des soupçons, faisait-elle le guet en échange d'une poignée de roubles ?

— Laisse-les, le Grêlé, y sont gelés et bien morts, fit soudain l'un de ses complices en donnant un coup de pied dans l'épaule de la petite fille.

Le corps chancela et bascula sur le côté. Une poussière de givre virevolta dans l'air et ce fut tout. La scène ébranla le Grêlé. Lorsqu'il parvint au milieu de la cour, son cœur battait trop vite.

— Chef ? s'inquiéta l'un des policiers.

Le Grêlé lui jeta un regard dissuasif et avisa le petit escalier épousant la façade qui l'intéressait.

— On monte, dit-il en s'élançant le premier.

Il avait hâte d'en finir, d'être face à sa victime. Il escalada les marches sans prendre garde au bruit, laissant à ses semelles cloutées le soin de le faire annoncer. Au premier étage, une lumière vacillante éclaira brusquement une partie de l'escalier à hauteur des deux policiers qui lui avaient emboîté le pas. Les deux hommes se jetèrent dans l'ombre, une fenêtre s'entrouvrit puis se referma. La lumière s'éteignit. Le Grêlé adressa un sourire forcé à ses complices et reprit son ascension. Essoufflé, la poitrine douloureuse, il s'engagea sans les attendre sur l'étroite galerie qui longeait la façade à hauteur du cinquième étage.

Dimitri Forsakov, compositeur et maître d'orchestre du Philharmonique de Moscou, habitait un appartement de circonstance prêté par une cousine. D'ordinaire, l'homme vivait dans un hôtel particulier au nord-ouest de la ville qu'il avait abandonné pour gagner les lignes révolutionnaires. Le Grêlé se demanda s'il devait l'opéra entendu un jour par une fenêtre ouverte à l'homme qu'il s'apprêtait à tuer. Cette musique l'avait ému.

Il enfonça la porte d'un coup sec, du moins était-ce son intention. Le bois craqua, la serrure également, mais le linteau résista. Une exclamation étouffée filtra des profondeurs de l'appartement. Un coup

d'épaule eut raison du linteau désaxé. La porte céda dans un craquement qui retentit à travers la cour. Ses deux complices s'interrogèrent, la voix nerveuse :

— Le Grêlé, t'es pas bien. Tu vas réveiller le quartier !

— Rien à foutre, rétorqua-t-il en écartant les deux hommes pour se frayer un passage entre les montants de la porte.

L'appartement était plongé dans l'obscurité. Il buta contre un meuble, jura et balança son pied à l'aveuglette. Un bruit de verre brisé. Derrière lui, les deux policiers s'agitaient, indécis, dans l'encadrement de la porte. Fallait-il suivre le Grêlé ou décamper avant que tous les révolutionnaires de ce maudit immeuble n'accourent l'arme au poing avec l'envie furieuse de casser du « deux-roubles », triste allusion à la solde misérable des policiers de la Défense.

Le Grêlé découvrit un couloir étroit qui desservait le reste de l'appartement. Il s'immobilisa devant une première porte, lui asséna un coup de poing et franchit le seuil d'un salon dont les meubles s'esquissaient dans la pénombre. Des braises rougeoyaient dans une cheminée en marbre. Le Grêlé ne distinguait que des contours, suffisants pour se diriger et rejoindre la porte suivante.

— Où tu te caches, bon sang ? cria-t-il.

La sueur piquait ses paupières. Il retira la casquette et la fourra dans une poche.

— Faut que tu te montres, l'artiste, t'es pas le seul sur la liste ! hurla-t-il en balayant la surface de la cheminée avec son couteau.

Une forme sombre s'agita près d'un fauteuil. Un raclement. Quelqu'un rampait à quatre pattes et tentait de le contourner. Le Grêlé afficha un sourire fatigué.

— Te voilà, petit père... souffla-t-il.

Mû par un regain de fierté, le compositeur Dimitri Forsakov se releva, les poings levés. La fièvre du Grêlé retomba brusquement. Il avait sous les yeux un corps rachitique flottant dans une longue chemise de nuit, un visage aux traits délicats balayés par la terreur. Ce fut elle, sans doute, qui poussa le Grêlé en avant. Il inspirait cette terreur et elle porta son élan. Le couteau frappa le visage de travers. Asséné avec une extrême violence, le coup brisa le crâne du

compositeur. Le corps, projeté en arrière, s'affala sur un canapé. Le Grêlé, debout près du cadavre, observa le visage fracassé de Forsakov. L'un de ses complices pénétra dans le salon et le saisit par la manche.

— Chef, faut partir, maintenant. C'est le bordel dehors. Ils vont nous tomber sur le paletot !

Le Grêlé émergea d'un rêve court et sanglant, d'une image absurde où il consolait le cadavre décapité d'un enfant.

— Ouais, faut penser aux autres... ânonna-t-il d'une voix grave, le visage blême.

Le policer jeta un regard inquiet sur son supérieur et le poussa devant lui. Sur le seuil de l'appartement, les joues saisies par le froid, le Grêlé sentit que l'angoisse éprouvée avant le meurtre se diluait dans l'action. Il se sentait mieux, plus lucide. Il jeta un œil aux fenêtres entrouvertes qui donnaient sur la cour. On les observait derrière les rideaux, mais personne n'osait se montrer.

— Allez, on file, ordonna le Grêlé qui commençait à apprécier la situation.

Les sentiments contradictoires qu'il avait éprouvés depuis le début de leur périple convergeaient vers un autre, plus diffus, mais dont l'éclosion était irrépressible. Le Grêlé jouissait, d'un plaisir morbide et absolu, à l'idée de donner la mort, d'être la main sanglante de la Propagande dont il espérait secrètement la gratitude. Il se voyait, sanglé dans l'uniforme grisâtre des Sombres Capes, escalader les marches du ministère entre deux haies de métropolitains aux regards admiratifs. Les hauts fonctionnaires le recevraient en grande pompe, on le congratulerait. Il serait un héros national, l'orgueil de la police. Son visage s'éclaira d'un sourire triomphal.

— C'est ta nuit, le Grêlé...

CHAPITRE 10

Louise franchit le seuil du *Temps perdu* en compagnie de Léon. Le café flanquait la plus vieille usine à charbon de Moscou, la Zoborodia. Il fallait être mineur ou prêtre charbonneux pour connaître son existence et emprunter les couloirs de la mine qui s'étendaient sous l'usine afin de rallier la salle principale du *Temps perdu* après plus de vingt minutes de marche. Il n'existait pas d'autre moyen de pénétrer à l'intérieur. Dorbadief, petit-fils du fondateur, trônait derrière un immense comptoir de zinc et entretenait l'intimité des lieux. Dès la création de l'établissement, toutes les issues à l'air libre avaient été condamnées pour conserver exclusivement l'unique souterrain connecté à la mine voisine.

Le café n'avait jamais connu la lumière du soleil. On s'éclairait à la lanterne ou à la bougie, dans une atmosphère étouffante que les bouches d'aération, depuis longtemps encrassées, filtraient tant bien que mal. Néanmoins, le *Temps perdu* gardait ses clients de père en fils. La démarche qui vous poussait à aller au *Temps perdu* ne correspondait à aucune autre. Elle liait de véritables initiés, des sectateurs dévoués à l'absinthe et aux liqueurs de champignon que le patron distillait lui-même dans ses caves.

Le *Temps perdu* s'étagait sur trois niveaux fréquentés par des clientèles bien distinctes. Au rez-de-chaussée s'entassaient les plus jeunes, garçons et filles, dans un décor de réfectoire aux tables sommaires, aux bancs grinçants et aux murs barbouillés de signatures qu'on apposait avec un petit morceau de charbon lorsque, les dix-huit ans atteints, on était en droit de gagner le premier étage.

Ce dernier abritait le célèbre comptoir de Dorbadief. Les mineurs s'y bousculaient presque jour et nuit, au rythme des équipes qui se relayaient dans la mine. C'était là le cœur du café, l'âme de la mine où

l'on jetait sa fatigue comme une dépouille, où l'on buvait à petites gorgées les liqueurs du patron, où l'on se cherchait un mari ou une femme en essayant d'échanger quelques mots malgré le vacarme. Lorsque ces jeux-là avaient fini par vous lasser, lorsque la toux et l'arthrite avaient fini par l'emporter sur vos rêves et vos espoirs, vous gagniez alors le deuxième et dernier étage, plus calme, et accessible par un vieil ascenseur de mine. Les plus âgés venaient y ressasser leurs souvenirs, se rappeler les disparus emportés par les maladies et les coups de grisou, et taper le carton en attendant doucement la mort.

Louise, les traits tirés, serpenta entre les tables envahies par des enfants. Dorbadiéf transformait depuis peu le café en orphelinat et accueillait chaque jour des garçons et des filles affamés dont la famille avait été dispersée ou tuée dans le chaudron moscovite.

Une horloge affichait cinq heures du matin. Louise songea au serment qu'elle avait scellé des années auparavant, seule dans une taverne pragoise, au lendemain de la remise des diplômes. Ne jamais avoir d'enfant. Elle n'avait pas le choix. Pour s'en convaincre, elle avait fermé les yeux, elle s'était imaginée dans son appartement, à l'aube, donnant le sein à un nourrisson avant de s'éclipser pour rejoindre son adversaire du jour. Et mourir, une heure plus tard, dans une cour sans nom.

— Louise, tu viens ? Ils nous attendent.

Léon l'entraîna au premier étage où veillaient les Soviets. Debout ou accoudés au comptoir, ils observaient un silence qui résumait parfaitement les événements de la nuit. Mikaï Pafelienco vint à leur rencontre et les guida jusqu'à une table.

— Vous buvez quelque chose ? demanda-t-il.

Ils refusèrent. Le métis s'éclaircit la gorge.

— Nous continuons de découvrir des cadavres, dit-il d'une voix sombre. La Propagande n'a oublié personne. On essaie de sauver Grejenka mais il y a peu d'espoir.

— Le sculpteur ?

— Ils l'ont laissé pour mort. Ce serait un miracle s'il s'en sortait.

— Le moral des troupes ? demanda Léon.

— La nouvelle s'est propagée, c'était inévitable. La journée va être longue.

— Il faut minimiser l'affaire, dit Louise. Faites une déclaration publique. Annoncez que plusieurs artistes étaient protégés et poursuivent leur travail.

— Mentir, grommela Pafelienko. Entretenir de faux espoirs. Je me demande ce qui nous sépare encore de la Propagande. Cela dit, l'ampleur de la réaction du ministère prouve que tu as raison, Louise. Les métropolitains ont mis le paquet, je dois bien l'admettre.

Il se servit un verre de vodka et jeta un œil vers le comptoir.

— Ils doutent, dit-il. Tous, sans exception. Et ils ne sont plus les seuls. Les courriers de Méthalume et de Saint-Petersbourg sont arrivés cette nuit par ballon. Le mouvement s'effrite. Des grèves sont repoussées. Et ce maudit Lodosko s'apprête à repartir. Il a levé une nouvelle armée. Dans trois ou quatre jours, il tentera de passer à travers les lignes mongoles pour sauver le Kremlin.

— Il ne passera pas, assura Léon.

— Cette fois, il sait de quoi il a besoin. Il a renforcé sa cavalerie avec des cosaques du nord. Sans compter les mercenaires qui affluent d'Istanie et même de Nordanie. La partie risque d'être moins facile pour Bahadour.

Le métis grogna et repoussa son verre avec une grimace.

— Le pire est à venir. Les Bûcherons ont balayé la barricade de Petite-Rousse. Aucun survivant. Onze créatures qui viennent à bout de milliers d'hommes et de femmes. Cela n'a pas de sens. L'histoire ne peut pas nous balayer comme cela. Les policiers ne combattent presque plus. Les Bûcherons prennent d'assaut une barricade, nous en chassent comme des mendiants, et ces foutus deux-roubles viennent prendre tranquillement possession des lieux. On dirait une mauvaise histoire de boulevard.

Louise fronça les sourcils. Une idée venait de l'effleurer sans qu'elle parvienne à la saisir.

— Nous avons sécurisé les archives de l'Académie des Arts, poursuivit Pafelienko. J'ai enfin pu les faire ouvrir comme tu me l'avais demandé. En théorie, tous les artistes y sont répertoriés.

— Je ne veux pas créer de faux espoirs, tu le sais, dit Louise. Les plus connus sont morts cette nuit. Il y a peu de chances que les autres aient pu susciter une émotion suffisante.

— On n'a rien à perdre. Nous allons changer de stratégie et abandonner les barricades. La police risque de reprendre le contrôle des grandes artères. Nous allons créer des unités légères, très mobiles, capables de rompre le combat dès que les Bûcherons pointent leur nez. Nous devons gagner du temps.

Louise prit congé la première. Léon devait la rejoindre au rez-de-chaussée. Elle s'attarda parmi les orphelins et se prit à sourire devant une bande de garçons qui se chamaillaient pour une plaque de cire illustrée.

L'idée qui lui avait échappé dix minutes plus tôt la frappa comme une évidence. Elle s'approcha des quatre enfants. La plaque qu'ils se disputaient provenait d'imprimeries de fortune et s'inspirait des vitriennes. Vendue à la sauvette, elle s'adressait à tous les publics et s'attirait régulièrement les foudres de la Propagande. Des histoires illustrées et sanglantes, peuplées de monstres difformes et de péripéties rocambolesques. Elle rafla la plaque d'une main fébrile.

— Faut pas vous gêner ! s'exclama un garçon.

Louise se maudissait de ne pas y avoir songé plus tôt. Elle avait spontanément cantonné l'écryme aux arts reconnus, identifiés comme tels par la cité. La révolution elle-même se méfiait des caricatures traversières illustrées dans les plaques de cire.

Celle qu'elle tenait entre les mains représentait un vieil homme au visage contrefait et aux bras démesurés, prolongés par des mains énormes qui serraient le cou d'une jolie dame aux cheveux ébouriffés. « Bodriol le traversier assassine madame Slochski. » Le titre, en cire rouge, saignait abondamment, tout comme les seize vignettes qui racontaient l'aventure de ce Bodriol, rendue à son trente-deuxième épisode. Mis au point dix ans plus tôt en Istanie, le procédé utilisé manquait de finitions. La cire s'effritait, des couleurs débordaient et voilaient des détails. Elle lut l'histoire en diagonale et grimaça. Ce Bodriol était présenté comme un être dégénéré, le corps et le cerveau

rongés par l'écryme.

— Tu lis ce torchon ? dit Léon qui venait de la rejoindre.

Les garçons se tortillaient sur leurs pieds et jetaient des regards méfiants en direction du hussard. Le plus âgé se planta devant Louise et tendit la main.

— C'est à moi, dit-il. Rends-la-moi.

Léon s'interposa, le sourire aux lèvres.

— On se calme, bonhomme.

Louise lui saisit le bras.

— Il faut essayer, souffla-t-elle.

— De quoi tu parles ?

— De lui, fit-elle en posant l'index sur le personnage de Bodriol. Et de tous les autres.

— Tu délires.

— Il faut dénicher les auteurs. Les faire venir ici, les interroger.

Léon l'agrippa par les épaules.

— Louise, arrête, dit-il. Tu délires. De toute façon, ils doivent se cacher depuis le début de la révolution. Les commissaires politiques ont déclaré que ces torchons étaient anti-révolutionnaires.

— Tant mieux. Ils auront échappé à la Propagande.

— On ne veut pas d'histoire, nous, dit un garçon d'une voix mal assurée. On ne savait pas.

Louise lui adressa un large sourire.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle, tu viens peut-être de sauver la révolution. Vous quatre, venez avec moi. On monte voir les Soviets.

— Tu vas te ridiculiser, dit Léon.

Le métis écouta Louise, les bras croisés et le front plissé.

— Tu te fous de moi, dit-il lorsqu'elle reprit son souffle.

— Réfléchis. Des émotions fortes et simplistes, des histoires qui frappent l'imagination, qui nourrissent les cauchemars, qui font frissonner et rêver. Des enfants, surtout. Capables, mieux que nous, de ressentir ces émotions, qui guettent chaque épisode. L'écryme a forcément capté leurs attentes, leurs rires, leurs angoisses.

— Des histoires xénophobes, vulgaires et grossières. Elles

perpétuent le fossé entre la cité et les traverses, elles font le jeu de la Propagande. Ce n'est pas de l'art. Juste un tissu de mensonges qui font bouffer de prétendus auteurs sur le dos de nos enfants.

— Tu préfères condamner la révolution ?

— Je l'ai initiée. Toi, tu ne l'as pas choisie, tu es ici par hasard. Sur les barricades, on meurt pour des idées. Je ne suis pas certain que tu comprennes.

— Laisse-moi essayer.

— Trop tard. J'ai envoyé ces salopards en première ligne dès le premier jour. Tu n'en trouveras pas un de vivant.

— Et à l'ouest ?

— Chez l'ennemi ? Ceux-là sont acquis aux métropolitains.

— Faux. Et tu le sais très bien. La Propagande a interdit les plaques de cire, tout comme vous.

— Cela ne fait pas d'eux des révolutionnaires.

— Mikhaï, il va falloir mettre la politique de côté. C'est un luxe que nous n'avons plus.

Les joues du métis se colorèrent.

— Soit prudente... camarade, dit-il.

— Toi aussi, intervint un Soviet.

Cinq autres encadrèrent le métis et l'entraînèrent dans une salle annexe. Gadonoc, Soviet du sud-est du Moscou, se tourna vers Louise.

— Camarade, contacte tes auteurs. Je vais donner l'ordre à nos espions infiltrés à l'ouest de se concentrer là-dessus. Nous t'avons écoutée et nous approuvons tes motivations. De toute façon, si tu échoues, la Propagande nous écrasera.

INTERMÈDE

La flotte d'El-Râmsa survolait le réseau traversier Omesiev lorsqu'on signala les premiers mouvements suspects à l'est. À l'aube, le capitaine Zacharie Ferrigol dit « le Zach », icarien et commandant du vaisseau amiral où logeait El-Râmsa, ordonna au cuirassier *Mezaba* de corriger sa trajectoire afin d'intercepter le convoi inconnu.

Le Zach ne tenait pas à ce que la flotte tout entière change de cap en risquant de perdre une demi-journée en manœuvres complexes. El-Râmsa exigeait une extrême prudence. Le Zach savait qu'il privait l'aile droite du vaisseau amiral de l'appui du *Mezaba* et mit en alerte une compagnie de cerfs-volants. Une précaution que l'icarien prenait toujours dès lors que les cuirassés n'assuraient plus une défense hermétique du vaisseau amiral.

Le *Mezaba* poussa ses moteurs à plein régime afin de compenser le vent fort qui soufflait du nord-est et se rapprocha lentement des onze montgolfières qui progressaient dans sa direction. Cinq minutes plus tard, un message sémaphorien en provenance du cuirassé rassura le Zach : le convoi suspect était une expédition scientifique déroutée par une violente tempête. Son identité vint dans les secondes qui suivirent : expédition Mortenglood, pour le compte de la Société anthropologique de Vienne. Le dénommé Mortenglood réclamait une aide d'urgence pour s'occuper de ses blessés, nourrir ses équipages et réparer de sérieuses avaries.

Le Zach respectait la déontologie aérostièrre avec zèle depuis ses débuts sur l'itinérance, la caravane de dirigeables. La réponse du bâtiment amiral au *Mezaba* tenait en quelques mots : « Fournissez aide et rejoignez flotte dans la nuit. Prudence. »

Les deux-cents pirates poussèrent un soupir de soulagement. La

flotte d'El-Râmsa s'éloignait et laissait derrière elle le cuirassé. Madarksson, capitaine des naufrageurs, songeait à la fortune promise par son commanditaire s'il parvenait à s'emparer du *Mezaba*. Une somme colossale qui augurait une vie luxueuse dans les palaces parisiens. L'or accordé à titre d'avance par ce mystérieux commanditaire portait la marque des Popes Noirs. Madarksson avait souvent trouvé refuge dans leurs monastères. Eux seuls avaient les moyens de payer avec des lingots.

Le capitaine n'avait pas laissé passer sa chance. L'or avait payé la mise en scène : l'achat des montgolfières sur l'immense marché de Ferraille, cimetière aéronautique sous tutelle méthalumienne ; les vêtements glorianais ; le long travail de camouflage pour transformer les nacelles en arsenal ; l'acquisition d'armes de poing petites et légères, de manière à ce que chaque prétendu blessé transféré sur le *Mezaba* puisse participer à l'abordage.

Le cuirassé se cala sur l'altitude des montgolfières et s'approcha du bâtiment en tête de l'expédition. Le dirigeable accomplit une manœuvre gracieuse et s'immobilisa dans un nuage de vapeur.

Madarksson inspira une longue bouffée d'air. Au moindre faux pas, l'expédition serait balayée. Soixante-deux canons veillaient aux sabords du cuirassé. La nacelle trembla, harponnée par des artilleurs afin de stabiliser la montgolfière. Les câbles se tendirent puis une passerelle mécanique se déploya dans les airs. L'équipage chargé de la manœuvre se distinguait derrière les hublots. Des soldats en uniforme blanc qui adressaient des signes d'encouragement à Madarksson et ses acolytes.

— C'est bientôt fini, les gars, on va vous remettre d'aplomb ! cria l'un d'eux.

Le capitaine répondit par le sourire las d'un homme épuisé. Il ajusta son veston déchiré et attrapa la main tendue pour prendre pied sur la passerelle.

Tandis que l'opération se répétait avec d'autres montgolfières, Madarksson empruntait les coursives du *Mezaba* pour rejoindre la salle de pilotage où le commandant du cuirassé le reçut avec courtoisie.

L'homme le mit en confiance. Serré dans un uniforme impeccable, la moustache longue et soigneusement taillée, il réagissait à la situation conformément au *Bon usage aérostier*, le livre bleu des missionnaires de Notre-Dame des Airs. Derrière les formules compassées, Madarksson pressentait un esprit rationnel et peu enclin à l'improvisation. L'essentiel était de gagner du temps. Il donnait le change et répondait d'une voix lasse aux questions du commandant, les sens en alerte. Sur le trajet qui menait à la salle de pilotage, il avait senti l'odeur des cuisines sur le flanc gauche. Une partie de l'équipage devait d'ores et déjà s'y trouver pour le déjeuner. Madarksson avait soigneusement étudié la question, de manière à ce que les manœuvres de secours se superposent aux repas et aux changements de quart. Un moment propice pour déclencher l'assaut. Néanmoins, le commandant ne baissait pas tout à fait la garde. Le pirate percevait les trépidations régulières des machines, preuve que le cuirassé se tenait prêt à faire mouvement au moindre imprévu.

Un serveur en livrée grise servit le thé. Le pirate but à petites gorgées et aperçut, à travers une baie vitrée, son fidèle Goguenard franchir la passerelle à son tour. Le signal n'allait plus tarder. Dix longues minutes s'écoulèrent avant que résonne la détonation sourde du Esthouse, un pistolet éolien à canon court.

Le commandant se raidit et déposa sa tasse sur un plateau.

— Vous avez entendu ? dit-il.

— Non, sourit Madarksson.

Il glissa la main à sa cheville et dégaina le Clark à répétition du holster ficelé à son mollet. Les yeux du commandant s'étrécirent. Il déposa sa tasse sur un plateau.

— Vous êtes un naufrageur, monsieur, dit-il.

Madarksson agita l'arme sous son menton et s'adressa aux cinq membres de l'équipage présents dans la salle de pilotage.

— Un geste et il meurt, dit-il. Commandant, vous pouvez éviter un bain de sang. Dites à vos hommes de déposer les armes.

— Jamais.

Le cuirassé *Mezaba* tremblait aux souffles des explosions qui déchiraient ses entrailles. L'assaut prenait l'allure d'une bataille

rangée. Précédé par la rumeur des cris et des coups de feu, Madarksson progressait à travers les coursives en poussant le commandant devant lui en guise de bouclier.

Le Goguenard devait en priorité se rendre maître de la salle de transmission, de l'annexe sémaphorienne et de la salle des machines. À travers un hublot, il distingua plusieurs panaches de fumée qui montaient de l'écryme. Les canons avaient abattu près de la moitié des montgolfières. L'une d'entre elles chuta sous ses yeux, l'enveloppe en feu. Il poursuivit son chemin, héla des complices qui se battaient dans les coursives et parvint à retrouver son bras droit aux portes d'un grand salon.

Le Goguenard surgit à ses côtés, le visage bruni par la poudre.

— On est bloqués, fit-il en montrant les cadavres qui gisaient au milieu du salon. Ils se sont regroupés de l'autre côté. Une vingtaine de soldats. Va falloir sacrifier pas mal de gars si on veut passer.

Madarksson jeta un coup d'œil à l'intérieur. Les défenseurs avaient érigé des barricades de fortune et couvraient un espace découvert d'une bonne trentaine de mètres.

— Vous avez les transmissions ? demanda le capitaine.

— On a tout sauf les machines.

— Les dégâts ?

— Rien de grave. Faudra juste réparer deux ou trois brèches.

— Vous tenez l'accès aux superstructures ?

— J'ai trois gars infiltrés dans les poutrelles. Le poste de garde au sommet de l'enveloppe est neutralisé.

— Le seul accès aux machines passe par ce salon ?

— Oui. Et ils le savent bien.

Madarksson saisit le commandant par l'épaule et le traîna à la porte du salon.

— Soldats ! cria-t-il. Vous êtes condamnés. Déposez les armes et vous serez traités comme des prisonniers de guerre. J'ai votre commandant.

Ce dernier, le teint livide, se déroba brusquement et s'élança en direction de ses hommes. Les lèvres pincées, Madarksson lui logea trois balles dans le dos avant que les mousquets ennemis ne répliquent

et l'obligeant à se mettre à couvert.

— On ne va pas rester là des heures, marmonna-t-il. Tu vas me démonter un canon et le ramener ici.

— T'es sûr de ton coup ? Si ça pète au mauvais endroit, cela risque de se voir.

— Grouille-toi.

Le Goguenard haussa les épaules, fit signe à trois hommes de le suivre et disparut dans une course.

Le cuirassé *Mezaba* tomba aux mains des pirates une heure plus tard. La violence des combats avait écumé les rangs des assaillants. Des cent cinquante hommes qui avaient participé à l'assaut, un tiers seulement était encore en état de se battre et de participer à la bonne marche du dirigeable. Madarksson n'avait pas envisagé de telles pertes. Il donna l'ordre secrètement de saborder les dernières montgolfières et y fit embarquer les blessés qu'il s'était résigné à sacrifier.

Il prit ses quartiers dans la salle de pilotage en compagnie du Goguenard et étudia les plans de navigation. Des avaries mineures et un équipage restreint le forçaient à progresser à vitesse réduite.

Dans ces conditions, il redoutait la fin du voyage, le moment où il devrait utiliser le *Mezaba* pour surprendre la flotte d'El-Râmsa et briser sa formation défensive afin que son commanditaire puisse engager le cuirassé amiral.

— Machines ? dit-il.

— On est prêts, mon capitaine.

— En avant toute, soixante degrés nord, vitesse au premier tiers.

— À vos ordres, capitaine.

Le cuirassé s'ébranla et glissa lentement sa proue vers le nord. Madarksson rafla le livret bleu posé sous le fauteuil de commandant et, le ton grave, récita une courte prière.

CHAPITRE 11

Après s'être concertée avec Victor et les Soviets, Louise admit que la meilleure solution pour franchir les lignes ministérielles et passer à l'ouest consistait à emprunter les toits.

Même si le givre rendait l'entreprise périlleuse, il fallait se rendre à l'évidence : les métropolitains avaient condamné les égouts deux jours plus tôt et noyé l'ensemble du réseau sous l'écryme.

Les Bûcherons permettaient à la Propagande d'alléger son dispositif autour du Kremlin et de multiplier les patrouilles pour transformer l'ouest de Moscou en forteresse inviolable. L'idée de tenter la traversée par montgolfière fut rapidement abandonnée. L'opération dépendait exclusivement des vents et exposait aux tirs des policiers dispersés en petits groupes de tirailleurs au cœur des quartiers acquis aux révolutionnaires.

Aux alentours d'une heure du matin, la troupe se scinda en deux groupes. Louise et Léon partirent en premier, suivis une demi-heure plus tard par Charles, Lorenzo, Victor et ses deux frères. Malgré son handicap, Victor avait insisté pour participer à l'opération. Les trois frères possédaient une expérience hors du commun héritée de leur passage sur l'Esquif.

Une heure trente du matin. Léon agrippa la main de Louise et la hissa lentement sur l'étroite corniche qui surplombait la cour du musée d'Art populaire. Plus loin, on distinguait l'éclat des projecteurs à acétylène qui balayaient la rue. Des cyclistes passèrent juste au-dessous d'eux, des policiers, mousquets en bandoulière, qui roulaient vers le Kremlin.

Le hussard portait une veste rembourrée, un gros chandail noir, un pantalon de coton serré aux chevilles et des chaussures souples. Depuis qu'ils s'étaient glissés sur les toits par un vasistas, son sens de

l'équilibre faisait merveille. La pratique des échasses avait affûté ses instincts et sa témérité. Louise suivait tant bien que mal le rythme imposé par le hussard. Emmitouflée dans son caban, elle redoutait le vertige, les toits qui frissonnaient sous les rafales de vent, les corniches qui luisaient d'un éclat glacé.

Léon posa soudain deux mains gantées sur ses joues.

— Tu es avec moi ? dit-il en approchant son visage du sien à tel point qu'elle sentit le souffle de son haleine sur ses lèvres.

— Oui, articula-t-elle avec un sourire forcé. Avance donc !

Il lâcha son visage, ajusta la corde qui pendait sur son épaule puis s'engagea sur l'arête du toit, les bras en croix pour conserver son équilibre. Pour Louise, le temps s'étira, le temps devint une notion abstraite noyée dans l'effort et l'appréhension.

À vol d'oiseau, deux kilomètres les séparaient de la demeure d'Igor Bladiek, le plus célèbre auteur moscovite de plaques de cire.

Louise se persuadait que celui-là serait le bon, que les échecs essuyés depuis plus d'une semaine devaient bien finir par cesser. L'hostilité de Mikhaï Pafelienko les avait poursuivis durant toutes leurs recherches. Malgré les purges orchestrées par le métis, il restait certains auteurs populaires que Louise et les siens avaient pu rencontrer. Quand ils n'avaient pas tenté de franchir les lignes ministérielles, ils se terraient dans des cachettes sordides où Louise avait dû user de toute sa patience pour les convaincre de l'écouter.

Elle avait déniché des jeunes hommes grelottants, anémiés, les yeux voilés par la terreur. Tous s'étaient confiés en échange d'un quignon de pain ou de quelques roubles mais Louise sentait bien qu'ils ne la croyaient pas. Ils la soupçonnaient d'être un agent des Soviets, de vouloir leur extorquer des récits abracadabrants pour obtenir un prétexte qui justifie leur internement. Louise sentait l'ombre de Pafelienko sur ces garçons. La plupart se ruaient sur la nourriture et manquaient souvent de s'étouffer, persuadés que des agents du métis viendraient les arrêter sitôt que la jeune femme serait partie. Si aucun n'avait avoué ressentir un lien avec de véritables créatures, tous citaient à demi-mot un certain Igor Bladiek. Apparemment, il passait

pour le maître incontesté des histoires en cire colorée. Les auteurs qu'elle avait interrogés évoquaient un homme invisible, retranché dans sa grande maison à l'ouest de Moscou.

— Il n'est pas comme nous autres, avait marmonné l'un des auteurs. Je ne l'ai jamais vu à une dédicace alors qu'il est le plus célèbre d'entre nous. Il travaille pour le Croque-Mitaine, une maison importante depuis qu'elle a déniché ce talent. Je m'étonne que vous ne connaissiez pas, mademoiselle. À Moscou, tous les parents ont appris à le détester. Il charme les enfants, il a un talent fou pour cela. Moi-même, j'attends chaque plaque qu'il signe pour y voler un peu de son art. Vous me dites que vous cherchez quelqu'un qui a de l'influence, n'allez voir personne d'autre. C'est Igor Bladiek qu'il vous faut.

Louise l'avait négligé jusqu'au dernier moment, espérant à chaque fois que le salut viendrait d'un auteur demeuré à l'est de Moscou. Il avait fallu se rendre à l'évidence. Seul ce Bladiek semblait suffisamment connu pour motiver une réaction de l'écryme. De surcroît, sa vie était nimbée d'une aura de mystère, de détails étranges dont Louise voulait croire qu'ils signaient la présence des créatures à ses côtés.

Lorsque Léon pointa du doigt la toiture biscornue de la maison d'Igor Bladiek, Louise se laissa glisser contre une cheminée, la poitrine douloureuse. Le hussard s'accroupit à ses côtés, la mine soucieuse.

— Les choses se présentent bien ? demanda Louise, les joues cramoisies.

— Difficile à dire. Bladiek ne dort pas, semble-t-il. Il y a des lumières à l'étage.

— Crois-tu qu'il nous recevra ? S'il se met à paniquer, s'il veut prévenir les policiers ?

— Nous le maîtriserons et nous le conduirons à l'est.

— Cela me paraît trop simple.

Deux têtes hirsutes surgirent soudain au-dessus d'une gouttière.

— Alors, jeunes gens ? s'exclama Victor.

Louise le reconnut avec soulagement, la roue glissée en équilibre

dans le goulet de la gouttière.

— Sors de là ! s'exclama-t-elle.

— On est à Moscou, jeune fille, sourit Victor. Ici, tout est fait pour supporter le poids de la neige.

Il saisit sa main pour grimper sur le toit en appui sur sa jambe valide.

— Lorenzo est en place, dit-il. Cet immeuble, là, sur le toit.

Le hussard acquiesça. Il venait d'apercevoir une forme floue qui leur faisait signe de l'autre côté de la rue.

— Charles couvre l'arrière au cas où notre bonhomme tenterait de nous fausser compagnie. Mes petits frères vont passer par le grenier. On a repéré un œil-de-bœuf de l'autre côté.

— Il ne faut pas l'effrayer, dit Louise.

— On est à l'est, rétorqua Victor. Ton gars a visiblement des appuis à la Propagande pour vivre dans cette grande baraque. Je n'ai pas très envie de lui faire confiance.

Dix minutes plus tard, Louise se présentait devant la porte d'entrée d'Igor Bladiék. Léon et Victor se tenaient derrière elle, en retrait.

Lourde et massive, la maison comptait de curieuses saillies, comme des pièces ajoutées. La façade, en pierre noire, s'imposait dans toute son austérité. Les fenêtres étaient rares, condamnées par d'épais barreaux de fer. La porte elle-même donnait la sensation diffuse de se présenter devant une prison. Une porte en chêne à double battant, doublée d'une grille aux pointes rouillées.

— Le bougre doit gagner sa vie, souffla Léon. Il se protège mieux qu'un comte du Profit.

Victor en était persuadé : si Igor Bladiék prenait la peine de protéger ainsi la porte principale, le toit bénéficiait nécessairement d'une protection similaire. Il jeta un coup d'œil aux alentours. À la moindre alerte, Lorenzo entrerait en action. Victor redoutait une ronde inopinée et pressa ses camarades d'entrer.

Louise appuya sur le bouton de la sonnette. Dix longues secondes s'écoulèrent dans un silence pesant.

— Il n'y a peut-être plus d'électricité, suggéra Léon.

— Non, la pierre étouffe le bruit, dit Victor. Une fois à l'intérieur, tu pourrais hurler, personne ne t'entendrait.

Un bruit assourdi s'éleva dans l'espace qui séparait la grille de la porte d'entrée. Un bras articulé aux reflets cuivrés surgit du mur et se déploya entre deux barreaux avant de s'immobiliser devant Louise. Une grappe de miroirs convexes prolongeait l'appendice. Certains pivotaient sur eux-mêmes, d'autres glissaient dans un chuintement pneumatique.

Louise sourit, persuadée que le propriétaire des lieux étudiait ses visiteurs à travers l'étrange objectif. Les miroirs glissèrent par-dessus son épaule et se focalisèrent un instant sur la roue de Victor. Puis ils revinrent à Louise.

— Igor ? J'aimerais vous parler, dit-elle sans savoir s'il était en mesure de l'entendre.

Léon s'impatientait. Les miroirs se fixèrent sur lui.

— Ne bouge pas, dit Louise. Igor, il s'agit d'une affaire extrêmement importante. Je viens vous parler de l'écryme. Et de la révolution.

Une voix grésillante s'éleva d'un étroit pavillon situé à la base des miroirs.

— Vos complices essayent de passer par le toit. Vous êtes des voleurs.

L'appendice bondit en avant et se figea à trois centimètres du visage de Victor.

— Ils vous ressemblent, murmura la voix. La même famille. Vous êtes le père... Non, ce sont vos frères, n'est-ce pas ?

Les lèvres plissées, Victor porta la main au sabre qui pendait à sa ceinture.

— Du calme, l'infirme, dit la voix. Ils vont bien.

Louise se substitua à Victor et s'encadra devant les miroirs.

— Igor, dit-elle, nous avons besoin de vous. Laissez-nous entrer. Laissez-nous vous parler.

Un rire étouffé s'échappa du pavillon.

— Vous êtes jolie, dit la voix. Vous me plaisez.

— Laissez-nous entrer, répéta Louise.

— Vous, oui. Pas eux.

— Ils sont avec moi.

— Vous seule.

— Adieu, Igor.

Louise fit mine de rebrousser chemin. Du regard, elle invita Victor et Léon à lui emboîter le pas.

Ils s'éloignèrent d'une dizaine de mètres. Un raclement s'éleva dans leur dos.

La grille venait de s'ouvrir.

CHAPITRE 12

Alexis Koropouskine recula dans l'ombre de la chambre. Ivan Podonov, le Premier marionnettiste, ignorait que le boyard touchait au but, qu'il avait été capable de localiser Louise Kechelev avant les métropolités. Il pivota pour faire face aux trois Dégraisseurs qui patientaient sur un vieux canapé élimé dans le fond de la pièce. Erzarurn, l'ingénieur istanien, dormait. Berrough, le Glorianais, jouait avec sa maudite toupie tandis qu'Asgayane réparait une pièce défectueuse de son armure. Le boyard éprouvait une répulsion instinctive à l'égard des trois hommes. Dans l'enceinte de sa citadelle, il aimait s'entourer d'esprits faibles, malléables à loisir. Ceux-là ne l'étaient pas assez pour qu'Alexis puisse les considérer comme de vulgaires hommes de main. Il devait composer et faire croire que seule la vengeance motivait la traque.

Il vérifia que son pistolet était bien chargé, que les sachets de poudre suspendus à sa ceinture n'avaient pas souffert de l'humidité. Il hésitait encore à surprendre Louise lorsqu'elle sortirait de cette maison. Tout comme elle, il pouvait être arrêté par les policiers du ministère de la Défense. Le Premier marionnettiste avait pu effacer rapidement leurs traces sur les registres ministériels de sorte qu'ils soient tous les quatre considérés comme morts. Ils n'existaient plus, excepté pour Ivan Podonov. Dire que cet imbécile s'imaginait qu'on lui livrerait Louise pieds et poings liés. Le boyard ne se faisait aucune illusion sur le sort que pouvait lui réserver le métropolité. Dès lors qu'il tiendrait Louise, Alexis et les Dégraisseurs deviendraient des témoins gênants. Il fallait encore attendre, ne jamais perdre de vue Louise et ses complices et saisir une occasion. Il restait néanmoins à convaincre les Dégraisseurs dont la patience s'effritait d'heure en heure.

Louise et ses deux compagnons se tinrent un moment dans le vaste hall d'entrée de la maison d'Igor Bladiék. Tous les trois avaient saisi l'odeur entêtante qui planait à l'intérieur.

— Ça sent quoi ? demanda Léon.

— Les antiseptiques, dit Victor. On se croirait dans un hôpital.

Louise observait le décor avec attention. Un luxe ostentatoire régnait dans les moindres recoins. Un marbre rosé couvrait le sol et l'escalier monumental qui s'élançait à l'étage. De chaque côté, des colonnes torsadées délimitaient une série d'arcades plongées dans l'obscurité. Des globes en opaline étoilaient le plafond et noyaient l'ensemble d'une lumière blanchâtre.

Louise tressaillit en découvrant l'immense peinture murale qui s'étendait sous la voûte. Elle représentait un monstre simiesque dont les bras maintenaient avec douceur le torse sanglant d'une femme comme s'il s'apprêtait à embrasser la tête manquante.

— C'est immonde, grinça Léon.

Victor pâlissait à vue d'œil. Le silence couvé par les murs épais de la maison l'incitait à rester immobile, à ne pas troubler la quiétude des lieux. Il ferma les yeux, pris d'un léger vertige. Pour peu, il aurait juré avoir entendu un murmure venant du plafond. Il vacilla sur sa jambe et recula vers la porte.

— Merde, ce truc est vivant.

Son imagination bouillonnait sous l'influence d'une émotion incontrôlable. Igor Bladiék les avait laissés entrer pour les offrir en pâture à cette créature. Ses mains allaient jaillir de la voûte, leur broyer le crâne sous le regard impavide de l'écrivain, debout dans l'escalier. Un majordome patientait à coup sûr dans l'ombre des arcades pour venir nettoyer le carnage. Ce torse que le monstre serrait dans ses bras n'était-il pas celui de sa dernière victime qu'il avait emportée dans la pierre ? Victor battit des bras, le ventre tordu par une angoisse viscérale. Du coin de l'œil, il vit Louise se retourner, sa bouche s'ouvrir. Elle lui parlait mais sa voix ne produisait qu'un vague gargouillement.

Une douleur cuisante balaya brutalement son cauchemar. Léon se dressait devant lui, la main levée pour le gifler à nouveau.

— Du calme, mon vieux, fit le hussard d'une voix sévère en enserrant fermement la nuque de Victor entre ses doigts. Il n'y a pas de raison de s'inquiéter.

Victor reprit ses esprits. L'acuité avec laquelle il avait perçu la créature lui rappelait son expérience du GOUN, l'influence hypnotique de la mosaïque. Le front poisseux, il prit appui sur le hussard et leva les yeux sur Igor Bladiek qui venait d'apparaître en haut de l'escalier.

Igor Bladiek ne devait pas avoir bien plus de vingt ans. Affublé d'un large pantalon de toile qui tombait mollement sur des pieds nus et sales, d'une veste élimée maculée de taches sombres, d'un petit chapeau melon posé de travers sur son crâne, il les dévisageait en mâchant un cigare vissé au coin des lèvres. Louise éprouva une intense répulsion à l'égard du personnage dont le regard la toisait avec insolence. Il descendit une dizaine de marches. Louise distingua plus facilement son visage, tout en pointes, le long nez à l'image d'un harpon, les lèvres fines et luisantes qui happaient le mégot brunâtre.

— Vous êtes des révolutionnaires, dit-il en s'appuyant sur la rampe qui bordait l'escalier.

— Exact, répondit Louise.

— Et vous êtes venus par les toits, comme les deux infirmes là-haut ?

— Peu importe, dit-elle. Nous avons besoin de votre aide. Êtes-vous susceptible de nous écouter ?

Un rictus fendit le visage d'Igor Bladiek.

— Je vous ai laissés entrer même si nous ne jouons pas au même jeu. Vous m'intriguez, vous savez. J'ai un souvenir pénible des révolutionnaires. Le premier jour de votre petite récréation, des gens sont venus ici pour m'arrêter sous prétexte que mes histoires suscitaient la haine à l'égard des traverses. Des bouseux, des crétins qui n'avaient même pas pris la peine de me lire.

Il ralluma son mégot avec un briquet et tira une longue bouffée.

— Vous comprenez ce que je dis ? Aucun n'était capable de citer l'un de mes personnages. Je n'ai pas attendu que la police vienne faire le ménage et reprenne ce quartier en main. Des bouseux de ce genre,

je les raye, je les biffe.

Il retira son chapeau et passa la main dans ses cheveux filasse.

— Passons au salon, dit-il. J'ai soif.

Igor Bladiek les conduisit dans une pièce étroite, sans fenêtre, où crépitait un feu de cheminée.

— Asseyez-vous, dit-il d'une voix renfrognée en raflant un verre et une bouteille de vodka sur un guéridon.

Il s'affala sur un club au cuir élimé et remplit son verre.

— Quelqu'un veut boire avec moi ? demanda-t-il.

Tous les trois déclinèrent d'un petit mouvement de tête.

— Tant pis, dit-il en avalant son verre.

Louise et Léon s'installèrent dans un tendu de soie rouge, Victor s'adossa au rebord de la cheminée.

— Toi, la fille, parle-moi. Qu'est-ce que tu veux ?

— Vos enfants de l'écryme, Igor. Nous avons rencontré d'autres auteurs de plaques de cire. Aucun n'a votre notoriété. Et tous parlent de vous comme le plus doué de sa génération. Celui qui a fait la réputation des éditions Croque-Mitaine, celui qui a réussi à éviter les foudres de la Propagande.

Igor se renfrogna et posa son chapeau sur un accoudoir de son fauteuil.

— Vous tenez en haleine des milliers d'adolescents et même des adultes, poursuivit Louise. Certaines critiques saluent votre audace et la cohérence de vos récits. Vos personnages sont crédibles et terrifiants. Vous êtes scénariste et illustrateur. Vous avez commencé par réaliser des caricatures dans le Nouveau Konzern, vous avez exposé par trois fois à la galerie des Arts et depuis, plus rien. Vous disparaissiez, vous vous retranchez dans cette maison et vous connaissez un immense succès.

— Vous avez terminé ?

— Presque.

— Vous avez terminé, sourit-il. Le reste appartient aux chroniqueurs qui ont inventé ma vie, faute de la connaître.

— Nous savons l'essentiel.

Il éclata d'un rire gras et tira sur son cigare.

— Vous ne savez rien, évidemment. Juste ce que j'ai consenti à rendre public. J'ai vingt-deux ans, j'ai vendu ma première toile le jour de mon seizième anniversaire. Entre les deux, il y a six longues années de travail acharné, avec une opiniâtreté qui fait ma force et mon talent. Je suis riche de naissance, rentier par ma grand-mère, actionnaire principale de la compagnie des Sibéries. Mes parents sont morts dans un accident de montgolfière. C'est ma grand-mère qui m'a élevé. Une excentrique qui donnait des fêtes somptueuses où les artistes aimaient se pavaner. Des types médiocres et pathétiques qui se vautraient dans cette maison pour grappiller un peu de chaleur et remplir leurs ventres vides. Des loques sans talent. J'ai survécu au beau milieu de cette engeance, j'ai mûri mon art sur un tas de merde. Un art brut : créer des personnages, les accoucher, leur donner la vie.

— La vie ? dit Louise.

Il posa les yeux sur elle. Elle était convaincue qu'il connaissait l'existence des Bûcherons et la raison de leur présence à tous les trois, dans ce salon. Elle essaya d'imaginer sa vie, sa solitude. Elle cherchait un moyen de bousculer les remparts qu'il avait érigé entre lui et le monde, un moyen de le déstabiliser, d'effacer ce sourire arrogant qu'il portait au coin des lèvres avec son cigare.

Elle se leva et vint s'asseoir sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Igor, que ressentez-vous à la parution d'une de vos histoires ? Une fois qu'elle est publiée, l'oubliez-vous ? Êtes-vous de ceux qui digèrent leur histoire avant de passer à la suivante ?

Elle lâcha sa jambe. Posée de travers, sa cuisse effleura le bras du jeune garçon. Il tressaillit, retira son bras et, finalement, se ravisa pour le reposer au même endroit. Louise perçut le frémissement de la chair et, dans ses yeux, une lueur d'excitation tout juste perceptible.

— Mes histoires... Je les absorbe, je les recrache lorsqu'elles se bousculent. Ce que les autres en font, cela m'indiffère.

Léon toussa ostensiblement. À son goût, Louise perdait son temps. Ce charabia artistique le rendait nerveux. Bladiék ne lui plaisait pas et méritait une leçon.

— Vous n'aimeriez pas que votre œuvre vous survive ? demanda

Louise.

Elle accentua légèrement la pression de sa cuisse sur l'avant-bras du garçon. Il rougit et se propulsa hors de son fauteuil.

— Dehors, grommela-t-il. Ça suffit, dehors !

Louise se tourna vers Léon. Un bref instant, l'idée de tout abandonner prit corps dans son esprit. Elle se vit marcher jusqu'aux rives de Moscou, embarquer dans la première draisine venue et rejoindre Prague avec Igcho. Un visage se substitua à celui de son ancien amant, celui d'un vieil homme miné par les émotions et retranché dans son amoncellement de carrosses où vivaient les Tziganes chargés de veiller sur ses archives. Des années de recherches sur les courants émotionnels, un héritage cédé à Louise pour éviter qu'il tombe entre les mains d'un corps expéditionnaire dépêché par la Propagande. Elle avait cru à cet héritage, aux implications inestimables que les révélations du Tzigane pourraient avoir sur le déroulement et la portée de la révolution initiée à Moscou.

Qu'en restait-il ? Ce gosse étouffé par la solitude, le cerveau rongé par des contes macabres et populistes dont il abreuvait les jeunes moscovites. En d'autres circonstances, elle aurait peut-être éprouvé une forme de compassion, l'envie diffuse de tendre la main avec la conviction que l'homme naissait bon. Or, à cet instant précis, Igor la dégoûtait. Elle le trouvait laid, pitoyable, engoncé dans sa perversité.

Léon dégaina son pistolet et le braqua sur Igor. Victor s'élança dans l'intention de le ceinturer mais le garçon avait réagi avec une seconde d'avance. Il bondit vers Victor, le déséquilibra et s'engouffra dans le couloir. Deux coups de feu résonnèrent dans la maison. Louise et Léon avaient tiré sans atteindre leur cible.

Igor courait. Droit devant lui, le cœur battant, les yeux humides. Il n'avait pas voulu que l'histoire se termine ainsi. Il voulait les écouter, surtout elle. Mais il avait senti leur empressement, comme pour les autres. Ceux-là ne voulaient pas de lui. Ceux-là voulaient ses enfants.

Il emprunta l'escalier qui menait au sous-sol sans chercher à ralentir ses poursuivants. Ses enfants s'en chargeraient pour lui.

Une nouvelle volée de marches le mena au seuil des bains, un complexe construit un demi-siècle auparavant par sa grand-mère qui aimait se ressourcer dans des eaux saines importées de la lointaine Eole. Igor avait réaménagé les lieux durant trois longues années. Il avait abandonné le vestiaire et les saunas pour se consacrer à la pièce principale, un vaste rectangle qui abritait la piscine. Vidée de son eau, elle abritait désormais ses enfants dans une fosse à leur échelle, recouverte d'un maillage en or massif susceptible de résister à l'écryme.

Les enfants réagirent à son apparition. Des silhouettes s'agitèrent dans l'ombre de la piscine et émirent une plainte sourde.

Igor traversa la pièce et actionna une clenche située à l'autre extrémité. La lumière jaillit d'une série d'ampoules reliées à un câble qui serpentait autour du bassin entre les bancs en fer forgé.

— Patience, ils arrivent, dit-il au bord de la piscine.

Victor disparut aux étages pour retrouver ses deux frères tandis que Louise et Léon suivaient Igor à la trace. Ils dénichèrent l'escalier qui s'enfonçait dans les profondeurs de la maison et descendirent à pas lents, arme au poing. Ils traversèrent un vestiaire poussiéreux où pendaient des peignoirs rongés par la pourriture. Un rat couina dans la pénombre et déta la devant eux.

Louise, la première, découvrit l'ancienne piscine au couronnement effrité, couverte de bout en bout par un grillage doré. L'odeur piquante de l'écryme mêlée à celle du tabac froid lui saisit la gorge. Elle toussa et reflua sur le seuil de la pièce, aux côtés de Léon.

Igor siégeait dans un canapé désossé, entouré de bouteilles vides.

— Entrez puisque vous êtes venus pour les voir ! fit-il en levant les bras. Allez, venez !

Louise observait le fond de la piscine. Des formes s'y traînaient dans un chuchotement lancinant. Elle aperçut des doigts se glisser entre les mailles et sut qu'elle touchait au but.

— Tu avais raison, souffla Léon.

Louise s'avança, les jambes flageolantes, et pointa le doigt sur la piscine.

— C'est eux que je veux, dit-elle.

— Bien sûr ! s'exclama Igor. Pour repousser les Bûcherons. Seulement, je n'ai jamais eu l'intention de participer à vos petites querelles de clocher. Je me contrefous de la politique, de votre révolution et de vos espoirs.

Igor bondit sur ses pieds et s'accroupit devant la piscine :

— Un matériau conscient, dit-il. Des âmes pour percer le secret de l'écryme. De mes enfants, j'apprends bien plus que tous ces maîtres de loges qui travaillent dans leurs laboratoires. L'humanité tâtonne, l'humanité s'égare sur les chemins du scientisme. L'écryme est né de la volonté d'un créateur. Et je crée, moi, pour le comprendre.

Il s'interrompt pour reprendre son souffle.

— L'écryme me confie ses enfants. J'interprète sa volonté et je prends soin d'eux. C'est un signe que l'écryme vient aux hommes, qu'il procède depuis longtemps par petites touches pour établir un lien charnel et profond avec l'humanité. L'écryme cherche son harmonie. Pour le moment, il ne s'agit que d'esquisses et de brouillons. Des messages, des bouteilles jetées à la mer et promises à l'artiste pour être déchiffrées. Je vais être le père qui révèle, qui opère une mue attendue par tous ceux qui voient au-delà des apparences. Mes enfants seront prophètes d'un nouveau monde.

— Ce type est fou à lier, dit Léon.

La voix du hussard se perdit dans un murmure ouaté. Louise grimaça, le bas-ventre douloureux. Comme une douleur de règles. Elle fit un pas en avant et s'agenouilla près de la piscine pour observer les créatures. De l'autre côté, Igor l'observait, les bras croisés sur les genoux, les yeux pétillants.

Soudain, des mains traversèrent la grille d'or pour agripper l'échelle. Un monstre s'extirpa lentement de la fosse, le corps haché par les mailles avant que l'écryme ne se reconstitue et referme les striures ouvertes sur son crâne et ses épaules.

Louise connaissait le Meurtrier Masqué. Elle avait lu les plaques d'Igor Bladiek et se souvenait de ce personnage sinistre qui hantait ses récits. Une figure récurrente, un métropolitain mutilé par l'écryme. Un masque rouge dissimulait le bas de son visage. Au-dessus d'un nez

partiellement rongé figuraient deux roulements à billes en guise d'orbite. Les sourcils avaient disparu sous une plaie béante qui s'élançait autour du crâne et joignait les deux oreilles. Il portait un trois-pièces élégant sans le moindre accroc, de fines bottes de cuir noir et une canne à pommeau d'or glissé sous le bras gauche.

Le Meurtrier Masqué marqua une courte pause au bord de la piscine et se tourna vers Louise, la main tendue comme pour une invitation à danser.

Louise tomba sur les fesses et recula en s'appuyant sur ses mains, le regard braqué sur la créature. Elle sentait distinctement une conscience frapper aux portes de son esprit, un intrus s'immiscer dans ses souvenirs pour atteindre son âme. L'empathie manifeste qui la liait au monstre la terrifiait. Elle buta contre les jambes de Léon et leva les yeux sur lui. Il semblait lui parler mais elle n'entendait rien. Le Meurtrier Masqué fit un pas dans sa direction. Elle sentit la douleur dans son ventre s'amplifier brutalement.

Elle ne parvint pas à dégainer ses deux pistolets. Ses muscles ne lui obéissaient plus. Une détonation assourdie résonna dans la pièce. Elle vit la fumée s'échapper de l'arme du hussard, un mince geyser apparaître sur la poitrine du monstre et l'écryme se refermer instantanément sur la blessure.

Léon tenta de la saisir par les aisselles. Elle se déroba, elle se débattit et tituba vers le Meurtrier Masqué, happée par une volonté écrasante. La créature souriait. Un sourire sincère et pervers qui scellait leur empathie.

Louise n'était plus qu'une conscience logée dans un corps qu'elle ne contrôlait plus. Elle hurlait en silence, révoltée par cette soumission contre-nature, ce viol psychique qui la força à se relever pour franchir les derniers mètres qui la séparaient du monstre.

Elle tomba dans ses bras. Il la saisit avec une douceur infinie, se baissa pour l'allonger sur le sol et lui caresser les cheveux.

Léon assistait à la scène sans réagir. Une ombre intangible s'était échappée de la piscine pour l'entraver et l'empêcher d'intervenir. Il hurla en silence à son tour. Les esprits qui s'infiltraient à l'intérieur de son crâne le forcèrent à s'agenouiller et à garder les yeux ouverts.

Le Meurtrier Masqué souleva Louise dans ses bras et rejoignit Igor. Ce dernier s'inclina et s'effaça pour les laisser passer.

Louise haletait, le ventre transformé en puits de souffrance. Elle se vit franchir la voûte d'un sauna et pénétrer dans la salle des machines. Une pièce étroite et moite, recouverte de poussière. Elle distingua des cadrans opaques, des manettes figées dans des toiles d'araignée.

Le Meurtrier Masqué la déposa sur le sol, retira sa veste, l'étendit devant lui et invita Louise à s'allonger dessus. La créature se lova à côté d'elle et approcha son visage. Les roulements à billes pivotèrent sur eux-mêmes. Et une main ferme déboutonna son caban.

INTERMÈDE

El-Râmsa écarta lentement le rideau de la chaise à porteurs. Malgré la vitre obstruée par une fine pellicule de glace, il distinguait les contours crénelés de l'Esplanade aéronautique moscovite, la silhouette d'un dirigeable couché sur le flanc, la structure de l'enveloppe en partie désossée, et plus près de lui, les reliefs noircis d'un hangar. Ce spectacle l'attrista. Saloua, sa première concubine, se pencha pour poser une main sur son genou.

— Vous ne devriez pas regarder, mon maître, souffla-t-elle.

El-Râmsa attrapa les doigts délicats pour les porter à ses lèvres. Leur parfum effleura ses narines, en écho de leurs étreintes sous les plafonds mordorés de son palais d'Istanbul. Elle glissa une main sur sa cuisse qu'elle épousa lentement avec ses ongles, jusqu'à l'entrejambe. D'un mouvement imperceptible des paupières, il lui intima de poursuivre. Elle s'exécuta et prodigua ses caresses avec une langueur étudiée, sur un rythme régulier imprimé avec l'expérience d'une femme mûre. À quarante-cinq ans, Saloua restait la seule personne en mesure de procurer à l'Istanien une ivresse comparable à celle de l'opium.

Il s'oublia entre ses doigts, le front appuyé contre la vitre. Il songea à sa flotte, à la bataille que ses cuirassés venaient de livrer au-dessus des traverses pour permettre au vaisseau amiral de s'échapper. L'efficacité de l'embuscade tendue par les Popes Noirs et la Propagande transurbaine continuait de l'obséder. Il revoyait les moines mener au suicide des montgolfières bardées d'explosifs, l'agonie du Seraphim foudroyé à bout portant par les canons du *Mezaba*, son enveloppe dévorée par les flammes s'affaïsser et engloutir la nacelle comme un linceul de feu.

Une leçon cuisante, camouflet incontestable à la prétendue

invincibilité de sa flotte. En l'espace de cinq heures, il avait appris l'humilité, en particulier lorsque le vaisseau amiral avait fui les combats en abandonnant les derniers cuirassés pour couvrir sa retraite.

Le plaisir fit sursauter El-Râmsa alors que tournoyait dans son esprit le visage pâle et résigné de son commandant. L'Icarien s'était donné la mort, la nuit précédente, avec son arme de service.

El-Râmsa posa un pied léger sur le sol glacé de la cour de l'hôtel. L'Istanien avait réservé la totalité de l'établissement pour y loger ses gens. Depuis le début de la matinée, sa garde rapprochée s'affairait à l'intérieur pour assurer sa sécurité. Des eunuques de l'ordre abyssin veillaient au bord du toit, l'arc tendu. Ceux-là valaient les plus célèbres mercenaires de Nordanie. Leur fidélité à la famille d'El-Râmsa datait d'un demi-siècle et n'avait jamais failli depuis.

L'Istanien releva le col de son manteau et attrapa la main de Saloua pour la conduire à ses appartements.

Réfugié dans sa chambre, il consacra la nuit à son journal, un gros cahier à la couverture métallique où il notait systématiquement l'avancée de ses recherches sur la Bohème. Cette fois, les mots jaillissaient en torrents. Ils trahissaient son émoi, son impatience à l'idée que l'humanité vivait un crépuscule. Les quatre imams qui tenaient encore debout étaient unanimes : alors que le vaisseau amiral survolait les faubourgs de Moscou, l'onde d'une émotion incomparable s'était élevée au-dessus de la cité. Une émotion brute, d'une violence inouïe. L'impact avait submergé la majorité d'entre eux. Vingt-deux imams en catatonie reposaient dans des chambres isolées, au dernier étage de l'hôtel.

Les visions racontées par les quatre imams obsédaient El-Râmsa. Elles évoquaient la silhouette d'un enfant de cinq ou six ans. Une petite fille dont ils avaient perçu quelques détails fugitifs : une main pâle et rose, une nuque fragile encadrée de mèches rousses. L'enfant se dressait sur un quai balayé par les vents et levait les bras au ciel. De l'écryme jaillissaient des créatures par milliers, un peuple tout entier qui convergeait dans sa direction. Un murmure s'échappait de leurs

lèvres, comme une prière : la Bohème... la Bohème...

À la pointe du jour, El-Râmsa referma son cahier, la nuque douloureuse. Écrire le récit des derniers jours avait éclairci ses pensées. Sa décision était prise. Il leva les yeux sur les toits qui se découpaient dans l'encadrement de sa fenêtre.

L'enfant existait. L'enfant portait en lui les prémices d'un monde nouveau.

Il fallait le protéger.

CHAPITRE 13

Le meurtrier Masqué lui faisait l'amour. Louise ne sentait plus la douleur dans son ventre. Elle guidait son amant, les yeux entrouverts, les mains plaquées sur ses hanches. L'emprise mentale exercée par la créature se relâchait. La créature l'invitait à choisir, à la repousser ou à l'accepter.

Louise se laissait enivrer par l'enjeu, par les mots chuchotés dans son oreille. Le Meurtrier Masqué accentuait ses mouvements du bassin et pesait de tout son poids. Louise comprit qu'elle cherchait depuis trop longtemps déjà qu'un homme lui donne une raison de ne plus défier la mort. Son métier était un mensonge, un moyen comme un autre de repousser l'idée même de la vie. La crainte irraisonnée et viscérale d'une vie ancrée dans le monde, d'une vie livrée à des émotions contradictoires.

La magie imprégnait les caresses du monstre. Le plaisir rayonnait dans le corps de Louise en ondes puissantes relayées par l'écryme. Elle jouit une première fois, resserra ses jambes autour du Meurtrier Masqué et souleva les fesses pour qu'il s'enfonce plus loin.

La créature jouit à son tour. En silence, comme si son plaisir l'engageait au-delà de cette simple étreinte. Il se retira doucement et demeura un moment, à genoux, entre ses cuisses.

— Tu as accepté, dit-il, je te remercie.

Louise frissonna dans l'air glacé et se couvrit la poitrine avec son caban.

— Je sens l'écryme. Dans mon ventre.

— C'est le début, fit-il en déposant un baiser sur son genou. Juste le début.

— Je vais souffrir ?

— Oui.

Les yeux humides, elle chercha sa main et l'attira contre son visage.

— Je suis morte de trouille, souffla-t-elle.

Il sourit.

— Moi aussi, dit-il.

— Qu'est-ce qui va se passer ?

— Tu vas accoucher.

Louise ferma les yeux, prise d'un haut-le-cœur : l'écryme logeait dans son corps et donnerait naissance à un enfant. Son enfant.

— Ne t'inquiète pas, dit la créature. Ta chair va se soumettre. Tout se passera bien.

— Je vais mourir ?

— Non. Surtout pas.

— Il faut partir. Se mettre à l'abri, quitter Moscou.

— Pourquoi ?

— La révolution a perdu, n'est-ce pas ? Si je dois... tomber enceinte, je veux être à l'abri. Je dois parler à Léon, à mes parents. On peut encore fuir par les traverses et disparaître le temps qu'il faut.

— Cela ne durera pas neuf mois, Louise.

— Non ?

— L'enfant va naître avant le lever du soleil.

Louise se mordit les lèvres pour ne pas éclater en sanglots. Ses membres tremblaient malgré elle. Son amant lui maintint les genoux fermement et se pencha sur elle.

— Tout se passera bien, dit-il, je te le promets. Tu vas vivre.

Louise ne put empêcher les larmes de couler.

— Dis-moi ce qui se passe, articula-t-elle. Dis-le-moi.

La créature se blottit contre elle, dans son dos, et posa une joue contre la sienne. Louise pleurait toujours, incapable de maîtriser les frissons qui lui secouaient les épaules.

— Calme-toi, chuchota son amant. Calme-toi. Tu as été choisie, Louise. Tu es celle par qui l'écryme va se révéler.

— Je ne l'ai jamais voulu.

— Non, comme tous les autres, tous ceux que notre Mère a tenté de guider vers la Bohème. Il y a eu tant d'échecs. Tant d'espoirs déçus. Personne n'a pu aller aussi loin que toi.

Louise se recroquevilla. La douleur venait de réapparaître dans son ventre. L'unique ampoule qui éclairait la salle des machines grésilla.

— Ç'aurait été si simple de venir me chercher, dit Louise.

— Il y a une heure, personne ne savait que tu serais choisie. Il n'y a jamais eu d'élu, Louise. Juste des conjonctions émotionnelles que la Mère dirigeait tant bien que mal pour infléchir le destin et créer les coïncidences.

Louise se retourna dans les bras de la créature. Leurs nez se touchaient presque. Elle glissa les doigts dans ses cheveux.

— Cette Mère, qui est-ce ? demanda-t-elle.

— La Terre, Louise. La conscience d'une planète qui veille sur ses enfants.

— Dieu ?

— Peut-être. Un dieu incarné puisque nous vivons à sa surface. La Mère est à notre image. Fragile, soumise aux émotions.

Louise acquiesça d'un battement de paupières.

— Retire ton masque, dit-elle. Je voudrais voir ton visage.

— Je ne peux pas, excuse-moi. J'ai été créé ainsi, par Igor. Sous ce masque, il n'y a rien.

Louise se raidit. La douleur enflait et se déployait dans son ventre comme un ballon gonflé à l'hélium.

— J'ai mal, souffla-t-elle.

— Je suis là.

— Ta Mère ne peut pas m'aider ?

— Elle le ferait si elle le pouvait.

Louise se roula en boule pour étouffer la souffrance qui amplifiait de minute en minute. Le Meurturier Masqué l'embrassa sur la bouche.

— Ce sera bientôt fini, dit-il.

— Je vais mourir. Je le sens.

— Tu es terrifiée, c'est tout. Tu ne vas pas mourir, tu as été choisie.

— L'enfant... quand il grandira, il nous conduira en Bohème ?

— As-tu seulement idée de ce que cela représente ? dit-il.

Louise gémit et enfouit son visage dans la poitrine de son amant.

— La Mère aime les hommes, poursuivit-il. Trop, je crois. L'écryme était une réaction épidermique, tu comprends ? Pour ralentir le

progrès, pour empêcher l'avènement de la première révolution industrielle. Les machines la séparaient inexorablement de ses enfants. Elle ne pense pas en bien ou en mal, elle pense à sa mesure, elle pense et agit comme une mère qui veille sur sa progéniture. Je sais, Louise, je sais que cela n'a pas de sens. Qu'on veille sur un enfant pour mieux le laisser partir. La Mère considère que vous êtes encore des nouveau-nés. À son échelle, c'est sans doute vrai. Le temps n'a pas la même signification pour elle.

— Elle nous a condamnés à l'écryme, grinça Louise.

— Elle vous a privés des jouets qui vous éloignaient d'elle. Par instinct.

Louise s'arqua et se débattit dans ses bras. Le Meurtrier Masqué accentua son emprise et entrava ses bras.

— Calme-toi, dit-il d'une voix posée. Tu as raison : l'écryme était une condamnation. Pour vous comme pour elle. Elle s'est mutilée en espérant que vous seriez à même de reconnaître la valeur des terres qu'il vous restait. Des îlots dispersés pour vous ramener à l'essentiel, pour faire en sorte que vous vous accrochiez à leur surface comme des nourrissons au sein de leur mère. Pourquoi crois-tu que seuls des monstres puissent exister dans l'écryme ? Nous sommes à son image, des êtres contrefaits, inachevés. C'est la perception qu'elle a d'elle-même. Nous incarnons ce qu'elle pense de vous, ce qui lui reste de vous. Nous sommes un peuple issu de ses cauchemars, de ses obsessions, de ce sommeil agité dans lequel elle est plongée depuis qu'elle a jeté toutes ses forces dans la création de l'écryme.

Louise percevait la voix du Meurtrier Masqué comme une bouée, une planche de salut qui l'empêchait de s'évanouir.

— Parle-moi encore, articula-t-elle, le teint livide, le corps en sueur.

— La Mère a compris qu'elle ne pouvait pas lutter à armes égales. Qu'en dépit de l'écryme, la marche du progrès était inexorable, qu'aucune leçon ne pouvait être assez forte pour vous empêcher de construire, de rationaliser et de l'étouffer, elle. Vous l'avez déçue, Louise.

Il lui essuya la bouche et lui frictionna le dos.

— Tu as froid, dit-il. Tiens bon.

Louise répondit par un gémissement.

— La Mère estime qu'elle n'a pas d'autres moyens pour s'opposer au progrès, dit la créature. La Bohème doit permettre à l'humanité de choisir une autre voie. Un chemin plus complexe mais plus proche de la vie. Elle veut d'autres enfants. J'aurai bientôt des frères et des sœurs, tu sais. Cette idée me rend heureux. Il faudra du temps pour nous comprendre mais l'espoir est là. Louise, l'enfant que tu t'apprêtes à mettre au monde... il ne nous conduira pas à la Bohème.

Il lui saisit le visage et l'embrassa une fois encore.

— Il est la Bohème, murmura-t-il. Il vient à vous pour enchanter le monde. Pour insuffler la vie à vos machines.

Le Meurtrier Masqué vit une étincelle de lucidité dans le regard de Louise.

— Oui, dit-il. Tu donnes la vie à un dieu qui va à son tour donner la vie aux machines. Leur offrir une âme et faire en sorte que le progrès serve la Mère. Malgré l'écryme, la Propagande a existé, la révolution industrielle s'est épanouie à nouveau. La Mère s'attaque à l'origine du mal, la Mère veut donner naissance à des machines capables de penser et d'éprouver des émotions. La Mère veut créer un panthéon. La Mère veut donner naissance aux dieux froids. Pour les aimer.

Louise sombrait dans un abîme en fusion. L'écryme écartait ses entrailles pour se ménager un espace vital. Il comprimait des organes, il en repoussait d'autres et pesait sur son utérus. Le col se dilatait, le cœur s'emballait et battait à un rythme fou pour soutenir la gestation.

Un mouvement.

Appuyée sur les coudes, les jambes écartées, Louise releva la tête et vit l'empreinte d'une main sous la peau de son ventre. Écartelée entre l'exaltation et l'horreur, elle sentait une présence se modeler de manière totalement imprévisible. Un embryon devenir fœtus avant de se fondre à nouveau dans une masse informe. Une main, seule, tâtonna à nouveau sous sa peau avant de disparaître. Semblable à de l'argile, l'écryme se cherchait une cohérence, un moyen de transformer le corps de Louise en matrice fertile.

Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang, ploya la nuque en arrière et

hurla. L'ampoule du plafond explosa dans un grésillement féroce et plongea la salle des machines dans l'obscurité. Les mains du Meurtrier Masqué se plaquèrent sur ses genoux pour maintenir ses cuisses ouvertes.

Son utérus devint un creuset brûlant, un tunnel hybride foré par un monstre. Une longue plainte s'échappa de ses lèvres en sang. Un rayon de lumière fusa entre son sexe. Un pinceau de lumière rougeâtre, comme un éclat d'aurore, qui souligna la silhouette du Meurtrier Masqué. La souffrance atteint son paroxysme.

Son corps expulsa l'écryme. Ses hanches se raidirent et le col, dilaté à l'extrême, s'ouvrit à un globe poissé de sang et d'humeur, une sphère grumeleuse, de dix centimètres de diamètre, qui se mit à léviter au-dessus du sol dès qu'il fut arraché du ventre de Louise. La lueur émanait du cœur de la sphère et hérissait la surface en fines lames de lumière.

— Un nouveau monde, murmura le Meurtrier Masqué.

Louise recula sur les coudes et s'adossa contre un tuyau. Sa tête bourdonnait, ses yeux parvenaient tout juste à se focaliser sur la sphère qui palpitait en silence. L'écryme qui poissait son bas-ventre émettait un faible crépitement et cicatrisait ce qu'il avait dévasté. La douleur refluit.

Le globe s'anima et s'étira lentement pour devenir un ovale. La surface frémit et se bossela comme de l'argile. L'empreinte d'un pied s'imprima à la base. Deux mains, minuscules, jaillirent des flancs et se débattirent pour écarter une membrane invisible.

La transformation s'accéléra. Louise et son amant ne virent bientôt plus que des images fractionnées tant le processus était rapide. En moins de vingt secondes, une silhouette émergea, en position fœtale, suspendue à un mètre au-dessus du sol, animée de soubresauts.

Une petite fille, de cinq ou six ans, dont l'écryme restituait le moindre détail de la nudité. Louise la reconnut et choisit de sourire. Les paupières de l'enfant palpitèrent. Ses mains serrées contre sa poitrine s'ouvrirent et se tendirent dans sa direction.

La Bohème se posa sur le sol et tituba sur ses jambes. Sa peau luisait d'un éclat fantomatique. Elle franchit les trois mètres qui la séparaient

de Louise d'une démarche maladroite, la tête dodelinante, et s'affaissa dans les bras de sa mère.

Le Meurtrier Masqué s'approcha pour les couvrir, tous les deux, et s'assit à leur côté. Louise berçait l'enfant, les yeux fermés.

— Elle te ressemble, murmura-t-il.

— Ce n'est pas ma fille, répondit Louise dans un souffle. C'est moi.

CHAPITRE 14

Igor Bladiek se dressait sur le seuil de sa maison drapé dans une gabardine de feutre noir. Abrité sous un parapluie, il observait les nuages noirs qui noyaient Moscou sous des trombes d'eau. Il ignorait si la Mère elle-même parlait au ciel mais il savait que la pluie dissimulerait à merveille le chemin qui menait au Kremlin.

L'Horrible Dayou osa franchir l'encadrement de la porte pour se porter à sa hauteur. La créature tenait à la fois de l'homme et de l'ours. Le torse nu et velu, elle portait un simple pantalon de toile grise. Elle s'ébroua sous les gouttes, les pupilles rouges et dilatées, le visage éclairé par une joie intense. Rodov, l'Assassin Bicéphale, se glissa à son tour sous la pluie, en smoking, les cous étroitement serrés dans des faux cols blancs. Igor ne se lassait jamais de l'élégance du personnage, dont les premiers brouillons avaient été inspirés par les dignitaires que recevait sa grand-mère. Rodov émit un petit cri ravi et salua son père avec déférence.

— Le temps presse, dit Igor.

Rodov acquiesça et fit signe aux monstres qui patientaient dans le hall. Ils se pressèrent aussitôt dans la rue et se rassemblèrent devant Igor. La pluie creusait les corps et dessinait par endroits des rigoles brunâtres. L'attention de la Mère se relâchait, monopolisée par l'élue qui venait de naître.

Igor donna le signal du départ. Le Meurtrier Masqué, debout de l'autre côté de la rue, le regard perdu dans le vide, s'ébranla le dernier et cala ses pas sur ceux de son père.

— Les Bûcherons se rassemblent, dit la créature.

— Je sais, répondit Igor.

— Elle est encore très fragile. Il lui faut du temps.

— Rassure-toi. Les Bûcherons vont savoir que nous venons. La

Propagande va les garder pour assurer sa défense.

— Et si les métropolités tentaient quand même de l'atteindre, elle ?

— Ne les surestime pas. Ce sont eux qui ont peur, maintenant.

Les trente-deux monstres issus de l'imaginaire d'Igor Bladiék progressaient dans les rues désertes. Des imprécations fusaient régulièrement dans les rangs de la troupe. Des cris que leur père avait longtemps assimilés à des grognements avant d'en comprendre des bribes et d'y trouver les racines d'un langage primal. Des cahiers noircis de notes témoignaient des nuits entières, passées sur un banc de la piscine, à consigner des intonations, des inflexions et tant d'autres indices qui prouvaient l'existence d'une langue de la Terre. Igor voulait croire qu'une autre s'apprêtait à naître au cœur des usines, des mines et des raffineries. Une langue-machine qu'il lui tardait déjà de déchiffrer.

Le cortège marqua les esprits. Pour certains, c'était le signe indiscutable d'un destin funeste, comme si la Mort elle-même marchait vers le Kremlin. Pour d'autres, le Moscou éventré et dévasté par la révolution vomissait ses secrets les plus noirs. Pour les révolutionnaires qui se barricadaient dans les immeubles, la troupe appartenait nécessairement à la Propagande. Des coups de feu sporadiques claquèrent, en vain.

Igor conduisit les siens jusqu'à la place Vosstonia reprise depuis peu par les métropolités. Une vingtaine de policiers y somnolaient autour de leurs mousquets disposés en faisceaux, emmitouflés dans leurs manteaux, à l'abri d'un auvent. Une lanterne capuchonnée oscillait sous la bise et soulignait les traits tirés de ces garçons qui, pour la plupart, n'avaient pas fêté leurs vingt ans.

Le visage crispé, un policier renversa sa chaise et pointa frénétiquement l'index en direction des créatures qui approchaient.

La panique balaya le poste de garde à partir du moment où l'Horrible Dayou surgit sous l'auvent et empoigna un policier pour le broyer entre ses bras. Igor riait sous la pluie. Une jeune recrue, dix-huit ans et féru lecteur des plaques de cire, ne tenta même pas de fuir, tétanisé par l'apparition du Tueur de Bladeck, un vieillard armé d'un

hachoir dont Igor avait largement illustré les meurtres sauvages perpétrés dans un commissariat de l'ouest. Le vieillard sautilla jusqu'à sa victime et, d'instinct, obéit à la volonté diffuse et empathique de son père. Le hachoir se planta au-dessus du nez du policier et s'enfonça de cinq bons centimètres.

L'homme s'effondra sur sa chaise.

— C'était inutile, dit le Meurtrier Masqué. Ce sont les Bûcherons que nous voulons.

Igor fronça les sourcils.

— Je m'amuse, répondit-il avec un vague sourire.

La créature grogna et se tourna vers les murailles du Kremlin masquées par un rideau de pluie.

— Les Bûcherons sont en mouvement, dit-il, le nez levé. Ils nous sentent.

Igor s'avança au milieu de ses enfants. Pour lui, le chemin s'arrêtait là. Il n'avait pas l'intention d'affronter les métropolitains. Il parcourut les rangs des créatures et distribua ici et là une caresse du bout des doigts. Il ignorait si les céphales qui commandaient aux Bûcherons dans l'ombre de la Propagande pouvaient s'opposer à l'assaut mené par sa progéniture. Il ne sentait presque plus la Mère, cette présence qui palpitait dans un coin de son cœur depuis que l'écryme avait incarné son premier personnage.

— Tu dois les aider, murmura-t-il. Je t'en conjure.

Il se concentra pour capter la conscience de ses enfants et donna ses ordres en pensée :

Balayez les défenseurs, tuez-les sans pitié. Marquez les esprits. Vous devez atteindre l'enceinte de la Propagande. Les Bûcherons se préparent à la confrontation. Ne les laissez pas prendre de l'élan, privez-les de leurs traîneaux. Ils veulent la Bohème, ils veulent atteindre notre Mère. Je vous aime, tous. Revenez-moi.

L'injonction du père provoqua un remous dans les rangs. Les créatures grognèrent pour marquer leur amour avant de s'ébranler, à pas lourds, vers la place Rouge.

Sur les remparts du Kremlin, on crut à une mascarade, un mauvais tour orchestré par les métropolitains pour mettre à l'épreuve le sang-

froid et la vigilance des policiers en faction. Alerté par son aide de camp d'un incident à l'est du périmètre, le commandant Borguief, responsable de la défense du Kremlin, s'apprêtait à rejoindre le ministère de la Propagande sur ordre du métropolite détaché auprès de son état-major. Il s'accorda néanmoins un détour par les murailles, persuadé que sa place était bien plus là-bas qu'auprès des ronds-de-cuir propagandistes. Informé en chemin des détails de l'incident en question, il pénétra dans une tour de garde avec une envie singulière de faire un exemple.

— Où sont ces foutus pleutres ? s'écria-t-il.

Un soldat désigna cinq accusés alignés sur un banc, trempés et tremblants, le teint blafard.

— La police... grommela le commandant dans sa barbe.

Militaire de carrière, il n'avait jamais escompté le moindre soutien des policiers et s'arrangeait toujours pour les cantonner à des rôles subalternes destinés à simplifier le quotidien de ses vétérans.

Il se planta devant eux, la pose martiale, mains jointes dans le dos.

— Abandon de poste, gamins. En temps de guerre. Cour martiale ?

Les policiers restaient muets, le regard absent. Le commandant attrapa le plus jeune par le col de sa vareuse.

— Je suis attendu à la Propagande, je suis fatigué et je déteste aller perdre mon temps là-bas. Donne-moi une bonne raison de rester, gamin. Tu as vu des monstres, c'est ça ? Comme les Bûcherons, paraît-il. Tu veux que je te dise ce que j'en pense ? Je crois que de petits camarades se sont infiltrés, qu'ils ont égorgé deux ou trois d'entre vous et que vous vous êtes carapatés.

— Ils sont des dizaines, mon commandant.

— Des dizaines de quoi ?

— J'ai vu l'Assassin. Et Madame Crâne. Ils étaient tous là.

Le commandant se tourna vers son aide de camp.

— On se fout de qui ici ? Vodka de contrebande ? Tu es saoul, gamin ?

— Je n'ai rien bu.

Le commandant renifla son uniforme avec une grimace.

— Bon, soupira-t-il. Dis-moi un peu, gamin, ce que cette... Madame

Crâne pouvait bien foutre à deux cents mètres de mes lignes, avec ses copains, sous la flotte ?

Le policier secoua la tête.

— Vous ne comprenez pas, commandant... L'écryme est en colère, c'est sûr. Les Bûcherons, il ne fallait pas faire appel à eux. Faut pas jouer avec ça. Faut pas réveiller l'écryme.

Le commandant lâcha la vareuse du garçon, saisi d'un vague pressentiment.

— D'accord, dit-il. On va tirer cette affaire au clair. J'enverrai une patrouille me faire un rapport.

Le policier bondit sur ses pieds et s'accrocha à lui, les traits décomposés.

— Faites pas ça, bon sang ! Faut les laisser, surtout pas les provoquer !

Le commandant le repoussa d'un geste ferme et rafla le manteau tendu par son aide de camp.

— Je file à la Propagande, gamin. D'ici là, la patrouille sera revenue.

Il fit signe à un vétéran qui chiquait dans un coin, le fusil posé sur les genoux.

— Tu m'abats le premier qui bouge.

Le commandant s'apprêtait à sortir de la tour lorsque la porte vola brutalement en éclats. Une forme trapue s'encadra entre les débris. Le faisceau d'un projecteur l'éclaboussa d'une lumière blanche et révéla les deux têtes de l'Assassin Bicéphale.

Une sirène mugit au nord. Une autre lui répondit dans un secteur plus au sud, du côté du ministère des Chimies.

Le commandant n'était pas surpris. Cela devait arriver. Depuis des années, il sentait que l'empire, celui qu'il connaissait et qu'il servait fidèlement depuis trente ans, se délitait en l'absence d'un chef digne de ce nom. Le tsar pliait, le tsar acceptait des compromis incertains et succombait aux pressions propagandistes. La preuve, il avait accepté que des créatures mènent le combat et le représentent, lui, le tsar,

plutôt que ses propres soldats. Les métropolitites jouaient aux apprentis-sorciers depuis trop longtemps. Le commandant lâcha son manteau et déboutonna la lanière de cuir de son fourreau. Ses tripes ne mentaient pas : l'heure était venue de payer. Il fallait bien s'acquitter, auprès de Dieu sait quoi, d'une guerre sans nom où ses hommes étaient réduits à compter les morts dans le sillage des traîneaux noirs.

Le commandant Borguief rugit pour couvrir sa peur, dégaina son sabre et se rua sur le monstre. Deux mousquets grondèrent dans son dos. La créature tressaillit sous l'impact sans marquer d'arrêt et le reçut à bras ouverts. Le sabre transperça la créature de part en part. Le commandant maintint la lame enfoncée jusqu'à la garde et tenta de la hisser en travers du monstre pour l'ouvrir en deux. Les prunelles de l'Assassin Bicéphale s'étrécirent. Un sourire commun fendit ses deux visages. Son corps avait senti la présence de l'acier et le rongea en trois petites secondes. Le commandant vit une vapeur chaude jaillir de la blessure. L'Assassin Bicéphale le ceintura et le serra contre lui, de plus en plus fort. Le commandant se débattit pour échapper à l'énorme pression qui comprimait ses poumons et broyait lentement sa colonne vertébrale. La douleur se concentra dans sa main, happée dans le ventre du monstre, et explosa dans son cerveau. Il perdit connaissance une fraction de seconde. Il perçut de nouvelles détonations, il sentit l'étreinte de la créature s'accroître. Son cœur céda, balayé par la souffrance.

L'Assassin Bicéphale abandonna sa victime et embrassa la salle de garde d'un seul regard. Une poignée de soldats s'étaient retranchés derrière une table en chêne transformée en barricade. Les mousquets crachèrent une nouvelle salve. La créature s'avança à travers la fumée, l'odeur de poudre et de chair brûlée.

Les cinq policiers s'étaient réfugiés à l'étage dans les secondes qui avaient suivi l'irruption de l'Assassin Bicéphale. Tous refusèrent d'ouvrir aux soldats qui hurlaient au rez-de-chaussée. Des coups sourds ébranlèrent la trappe, des cris fusèrent et s'éteignirent dans un râle. Puis, le silence revint, pire encore que l'agonie des soldats.

Au même moment, les lourdes portes de bronze du ministère de la Propagande tremblaient sous les coups de butoir de vingt et une

créatures menées par le Meurtrier Masqué. À l'intérieur de l'énorme bâtiment, les métropolitains s'employaient par tous les moyens à retarder l'inévitable. L'arsenal se vidait pour équiper chaque fonctionnaire d'un mousquet ou d'un pistolet, des grilles s'abaissaient pour verrouiller des services vitaux. Dans les sous-sols, les prêtres du culte des Électriques s'agitaient autour des quatre générateurs auxiliaires qui assuraient l'autonomie du bâtiment. Des tireurs prenaient position sur les toits tandis qu'une équipe d'artificiers, tenue en réserve depuis le début de la révolution, amorçait des explosifs à des endroits stratégiques afin de retarder, le cas échéant, la progression des ennemis qui parviendraient à forcer les portes du ministère. Dans les services, des fonctionnaires se débarrassaient fiévreusement des dossiers sensibles dans les cheminées et les broyeuses électriques. En dépit des événements, les métropolitains ne perdaient pas leur sang-froid. Chacun connaissait son rôle et savait que l'issue du combat dépendait des Bûcherons.

CHAPITRE 15

Diotch ignore le métropolitain qui attendait sur le seuil du vestibule où Gouchka se mourait. L'ours blanc succombait à un régime forcé. L'argent ne suffisait plus pour dénicher de la viande fraîche et le nourrir convenablement. L'animal agonisait, la peau sur les os. Diotch promena la main sur le flanc de la bête. Une touffe de poils blancs lui resta entre les doigts. Gouchka renonçait à vivre ; il mourait dans la semaine. La mine crispée, Diotch enfila une redingote et emboîta le pas au métropolitain.

Des estafettes sillonnaient les couloirs du ministère. L'atmosphère évoquait une veillée d'armes. Dehors résonnaient toujours les plaintes des portes assaillies par l'ennemi.

Le conseil se tint dans une pièce circulaire où siégeaient d'ordinaire les hauts fonctionnaires. Une lumière chromatique filtrée par un vitrail aux couleurs du ministère éclairait les neuf représentants de la Propagande transurbaine.

Diotch salua et prit place sur un fauteuil qu'on lui désignait. Un vieil homme s'approcha en déambulateur, la bouche couverte par l'embout doré d'un masque à gaz serti de pierres précieuses.

— Les Bûcherons vous obéissent encore ? demanda-t-il.

Filtrée par le masque, la voix ressemblait à un souffle ténu.

— Ils se sont retirés, comme vous l'aviez demandé.

— Parfait, dit le vieillard.

Diotch s'agita sur son fauteuil. Les neuf momies présentes dans la pièce incarnaient à elles seules l'immense réseau métropolitain qui transcendait les clivages nationaux. Des maîtres céphales qui repoussaient les limites de l'espèce humaine et prolongeaient artificiellement leur vie grâce à l'écryme. Diotch doutait parfois qu'ils puissent encore appréhender les réalités du monde.

— Je veux comprendre, dit Diotch. Vous voulez perdre cette guerre ?

Un rire aigrelet s'échappa du masque.

— La Propagande s'adapte, répondit le vieillard. Aucun d'entre nous n'avait imaginé ce qui vient d'arriver.

— Vous avez senti la même chose que moi ?

— Bien mieux que vous. Le monde va changer. La Propagande doit changer avec lui.

Le déambulateur émit un chuintement et se stabilisa dans un jet de vapeur.

— Vous allez sacrifier les Bûcherons. Les révolutionnaires doivent croire que nous n'avons qu'eux.

— Non. Je veux bien qu'ils se retirent mais je les garde. Ils peuvent me conduire à Bohème.

Un rire sourd, à nouveau, auquel d'autres vieillards firent écho.

— La Bohème n'existe pas, mon ami.

— Foutaises.

— Pas telle que nous l'imaginions : une cité des émotions, l'autel d'un monde sans écryme. La Mère ne peut pas effacer ce qu'elle a fait. Les blessures qu'elle s'est infligées sont irrémédiables. L'écryme est irrémédiable.

— Impossible. Tous les témoignages concordent. Le berceau de l'humanité, la cité des origines. Un écrin de verdure, Bohème peut...

— Taisez-vous, l'interrompit le vieil homme d'une voix sifflante. La Bohème est née cette nuit, dans cette ville. Une créature hybride. Chair et écryme mêlés. La Mère s'exprime à travers elle.

— Vous vous trompez.

— La Bohème va se nourrir des créatures qui tambourinent à nos portes. De celles-ci et de milliers d'autres. Elle va raffiner nos imaginaires incarnés par l'écryme pour donner naissance à des dieux. Pour donner vie aux machines.

Une larme glissa sur la joue de Diotch.

— Les dieux froids, murmura-t-il. Les Popes Noirs avaient raison.

— Une légende désormais avérée, mon ami. La Mère veut sauver ce qui peut l'être. La Mère fuit les hommes et espère l'amour des

machines.

— Nous sommes perdus.

— Bien sûr que non. Les dieux froids vont se chercher des fidèles. Des hommes et des femmes pour les guider.

Le vieillard glissa jusqu'à lui dans un nuage de vapeur et posa une main sur son épaule.

— La Propagande va reprendre l'initiative, souffla-t-il. Et prêter allégeance aux dieux froids.

— Eux, que voudront-ils ?

— Exister pour nourrir la Mère. Trouver leur place dans le monde. Entendre nos prières pour les offrir à la Mère et perpétuer sa volonté. Pensez aux perspectives qui s'offrent à nous, mon ami. Des âmes-machines... Soumises à des émotions et par essence manipulables. Les servir et les soumettre à notre vision du monde jusqu'à ce que la frontière entre dieux et fidèles s'estompe. Ce sera difficile, nous connaissons des échecs mais l'avenir va se jouer dans les jours qui viennent. Partout ailleurs, les Propagandes se déploient dans les usines. Nous devons être ceux que les dieux froids verront à l'instant même où ils ouvriront les yeux pour la première fois.

Le vieillard toussa et s'éloigna pour rejoindre la rosace.

— Les créatures qui vont envahir ce ministère ne sont qu'une avant-garde. La Bohème va lever une armée de l'écryme. Des âmes arrachées aux céphales et aux artistes. Nos Mouches s'emploient déjà à répertorier toutes celles qui pourraient être utilisées par la Bohème. Un travail titanesque, qui prendra des mois, peut-être même des années, mais je suis persuadé que les machines garderont une trace des âmes qui les constituent. Il faudra s'en servir comme levier, devenir des confidents pour mieux traquer leurs forces et leurs faiblesses.

— Que dois-je faire ?

— Sacrifier vos Bûcherons. Ils n'ont plus d'importance. Vous allez nous suivre et abandonner Moscou. Désormais, chaque céphale qui sert la Propagande servira les dieux froids.

Les portes de bronze du ministère cédèrent dans un vacarme assourdissant. Aucun des métropolitains assignés à la protection du

bâtiment ne se doutait qu'on les sacrifiait pour les offrir à la Mère et protéger la fuite des maîtres céphales.

Flanqué du Sombre Gnome et de la Sorcière au Fichu Gris, le Bossu de Zinc s'engagea dans le hall du ministère sous le feu nourri des défenseurs. Retranchés derrière des guichets, les métropolitains tiraient sans discontinuer. Les monstres vacillaient sous les décharges et progressaient, mètre après mètre.

Onze traîneaux noirs glissaient entre les murailles du Kremlin au moment où le Bossu de Zinc se rendait maître du hall avec ses congénères et donnait l'ordre de grimper aux étages pour traquer les survivants.

Igor vit les Bûcherons passer. Réfugié dans un appartement de la place Vosstania, il sentit soudain ses muscles se contracter et les battements de son cœur s'accélérer. Il s'appuya au rebord de la fenêtre, un voile rouge sur les yeux. Il songea un bref instant à appeler au secours mais l'appartement était vide. Ses jambes se dérochèrent. Il glissa sur le sol, la mâchoire tétanisée. L'aura des traîneaux engloutissait son esprit. Il se recroquevilla, les mains plaquées sur sa tête dans un geste dérisoire. Des images se bousculaient sous ses paupières : une femme sublime aux reflets métalliques semblait s'extraire des pistons d'une énorme machine ; un homme naissait dans la cheminée d'une locomotive transformée en matrice ; deux enfants au teint de rouille dansaient, main dans la main, sur l'enveloppe d'un dirigeable.

Igor gémit et se traîna vers la porte. L'onde psychique qui émanait du sillage des Bûcherons le frappa à nouveau. Comme un écho renvoyé par ses propres enfants. Sa conscience claqua comme une vieille ampoule. Il éclata d'un rire enfantin, un filet de bave au coin des lèvres.

Les enfants d'Igor levèrent le nez au ciel, intrigués. La présence du père venait subitement de disparaître. Les chaînes psychiques qui les reliaient à leur créateur se brisèrent le temps d'un soupir pour ne laisser que le vague souvenir d'une empreinte. Une autre s'y substituait. La Bohème cherchait instinctivement un relais pour

atteindre les enfants d'Igor. Elle savait que le père n'était pas en mesure de lutter à armes égales. Elle avait utilisé l'aura des Bûcherons pour l'atteindre et le détruire afin de s'installer dans le lit asséché de sa conscience. Les créatures dispersées dans le Kremlin ressentirent chacune la même extase, la même fascination pour les caresses intangibles de la Bohème.

À travers elle, la Mère enjoignit ses enfants de rallier le ministère de la Propagande pour affronter les Bûcherons. Les créatures s'exécutèrent sans un mot, enivrées et ferventes, et convergèrent vers le parvis.

Les trente-deux monstres d'Igor Bladiék se rassemblèrent sur les marches face aux onze équipages des Bûcherons alignés cinquante mètres plus loin. L'essence de la Bohème, perceptible dans l'air, les galvanisait. La perspective de mourir au combat représentait un honneur et une joie. Tous appréhendaient l'énergie primordiale qui émanait de la petite fille inspirée par la Mère. Elle incarnait le chaînon manquant, le lien fondateur entre l'humanité et l'écryme. Les caresses prodiguées par la Bohème ressemblaient à un acte d'amour. Et l'amour, seul, les guida lorsqu'ils dégringolèrent les marches du parvis pour charger les Bûcherons.

Le choc ébranla le Kremlin. Une mêlée confuse s'engagea sous une pluie battante. Un équipage bascula sur le côté dès le début de l'engagement. Le hennissement des chevaux couvrit la clameur des monstres. Inférieurs en nombre, les Bûcherons se battaient avec une rage glacée et la certitude d'être voués au néant. L'esprit de Diotch flottait comme une ombre au milieu des combattants. Un fantôme qui pleurait les siens.

Une fumée grasse s'éleva au-dessus du champ de bataille. Un traîneau en jaillit. Lancés au galop, les chevaux disloquèrent les pavés sous leurs sabots. L'équipage amorça un large virage devant le parvis et replongea dans la mêlée.

Le dernier Bûcheron tomba moins de vingt minutes après le début de l'engagement. Terrassé par l'Horrible Dayou, il chuta lourdement sur le dos et commença à se dissoudre sous les yeux des vainqueurs. Un cratère légèrement évasé témoignait de la violence des combats.

Sous les pavés disparus ne subsistait qu'une terre noire et boueuse imbibée d'écryme.

Douze des trente-deux enfants d'Igor tenaient encore sur leurs pieds. Une dizaine d'autres agonisaient. La Bohème les sacrifia pour combler les plaies des survivants. Le Meurtrier Masqué appela ses frères à se joindre à lui d'un cri rugueux. Il montra l'exemple et s'agenouilla, les bras croisés sur la poitrine, le visage livré à la pluie.

Leurs prières grondèrent dans l'enceinte du Kremlin pour se joindre au fracas de l'orage.

ÉPILOGUE

Louise franchit une porte de l'est de Moscou en compagnie de la Bohème. L'enfant lui tenait la main. Un vent fort dispersait les nuages. Une foule en mouvement cernait la cité.

Les créatures nées de l'écryme affluaient en masse pour répondre à l'appel de l'enfant. Des émotions canalisées par la Mère se mêlaient aux immenses cortèges et sillonnaient les rangs en ondes invisibles pour renforcer la détermination des fidèles. « Je me tiens la main », songea Louise.

La Bohème était une réplique d'elle-même, un reflet puisé dans ses souvenirs pour la reproduire telle qu'elle était à six ans.

— Tu vas mourir ? demanda Louise alors qu'elles grimpaient les marches menant à un belvédère.

— Je ne crois pas.

— Tu trembles. Tu as froid ?

— Un peu.

Le vent forçait. Louise se tut, subjuguée par le spectacle qui s'offrait à ses yeux. La foule progressait comme une seule et même entité, un étau soulevé par la Bohème qui se refermait lentement autour de la cité.

— Elles vont mourir, dit la Bohème.

Les yeux plissés, les cheveux soulevés par des bourrasques glacées, les joues et le nez rougis par le froid, l'enfant essaya de grimper sur la rambarde, en vain.

— Aide-moi, dit-elle.

Louise la souleva par la taille, l'aida à s'asseoir sur la rambarde et se blottit contre elle, les bras refermés autour de son ventre, le menton posé sur son épaule.

— C'est beau, souffla Louise.

— Tu trouves ? Je vais toutes les sacrifier pour donner la vie aux machines. Mère joue avec le feu.

— Comme nous, depuis le début.

Louise serra un peu plus fort le petit corps de la Bohème.

— Je vais veiller sur toi, tu sais, murmura-t-elle.

L'enfant rit de bon cœur.

— Tu ne me crois pas ?

— Je te crois mais je ne veux pas. Tu vas retourner auprès des tiens.

— Je veux rester avec toi.

— Tu as d'autres dieux à servir. Je n'ai pas besoin de toi.

— Tu es cruelle.

L'enfant rit à nouveau et pointa le doigt vers l'est.

— Regarde, dit-elle.

Louise vit les premières lignes de la foule s'immobiliser et poser un genou au sol. Le mouvement se répercuta jusqu'à l'horizon comme une vague de fond.

L'enfant tressaillit dans ses bras et poussa un soupir.

— Ça va ? demanda Louise.

— Ma tête. Elle me fait un peu mal, murmura la Bohème.

— Qu'est-ce qui passe ?

La petite fille ferma les yeux. Louise sentit la tête de l'enfant échouer dans le creux de son épaule.

— Je peux t'aider ? dit-elle.

La Bohème ne répondit pas. Un mugissement s'éleva parmi la foule. Un cri déchirant qui résonna à travers la cité comme si la terre elle-même exprimait sa colère ou son désarroi. Louise se raidit et serra encore plus fort la petite fille.

La foule gronda. Un son creux que Louise perçut comme une approbation.

— Je les vois, souffla la Bohème, les paupières closes. Leurs créateurs.

Un spasme secoua ses épaules.

— Les artistes, poursuivit-elle. Ils pleurent.

Louise vit distinctement les créatures au premier rang perdre

consistance et fondre comme de l'argile.

— Je suis là, dit Louise.

Des larmes silencieuses coulèrent sur les joues de la Bohème.

— Oh, Mère... gémit l'enfant.

— Je suis là, répéta Louise en caressant ses cheveux. Je suis là.

Par centaines, les créatures revenaient à l'écryme. Le vent en emportait certaines et les dispersait en tourbillons de gouttelettes. D'autres se liquéfiaient comme des statues de cire. Les lignes se clairsemaient à une vitesse prodigieuse. Le rituel amorcé par les créatures à l'avant-garde prenait de l'ampleur de seconde en seconde. Des grognements repris en cœur par des milliers de sacrifiés composaient une rumeur d'allégresse dont l'écho cognait aux portes de la cité comme des coups de bélier.

La Bohème pleurait toujours lorsque l'écryme engloutit les dernières créatures et redevint une mer étale jusqu'à l'horizon.

Neuf cents kilomètres plus au sud, dans les replis rouillés d'une carcasse de dirigeable, la Dame de Bielle secoua sa longue chevelure de zinc et s'étira.

À mille sept cents kilomètres, au nord-ouest, les Frères Écrous s'arrachèrent aux fondations d'un haut-fourneau et s'attardèrent un moment dans un creuset en graphite pour compter les flammes.

À moins de trois cents mètres à l'ouest, leur sœur, Fille de l'Horloge, égrena à voix lente les minutes écoulées pour mesurer son pouvoir sur le temps.

Les dieux froids s'éveillaient.

Du même auteur aux Éditions Mnémos

Les Royaumes crépusculaires, intégrale

Contes d'Ecryme, anthologie, collectif

Jadis, avec Charlotte Bousquet, Raphaël Granier de Cassagnac, Régis Jaulin, illustrations de Nicolas Fructus

La Confrérie des bossus, avec Raphaël Granier de Cassagnac, illustrations de Julien Deval

Soupir, édition poche Hélios

La Cité exsangue, tome 1, *Les nouveaux mystères d'Abyme*

La Cité exsangue, tome 2, *Flamboyance*

© Les Éditions Mnémos, avril 2022

2, rue Nicolas Chervin | 69620 Saint-Laurent d'Oingt

ISBN : 978-2-35408-956-6

e ISBN : 978-2-35408-980-1

WWW.MNEMOS.COM

Édition numérique réalisée pour les Éditions Mnémos
par Audrey Keszek, lesbeauxebooks.com.